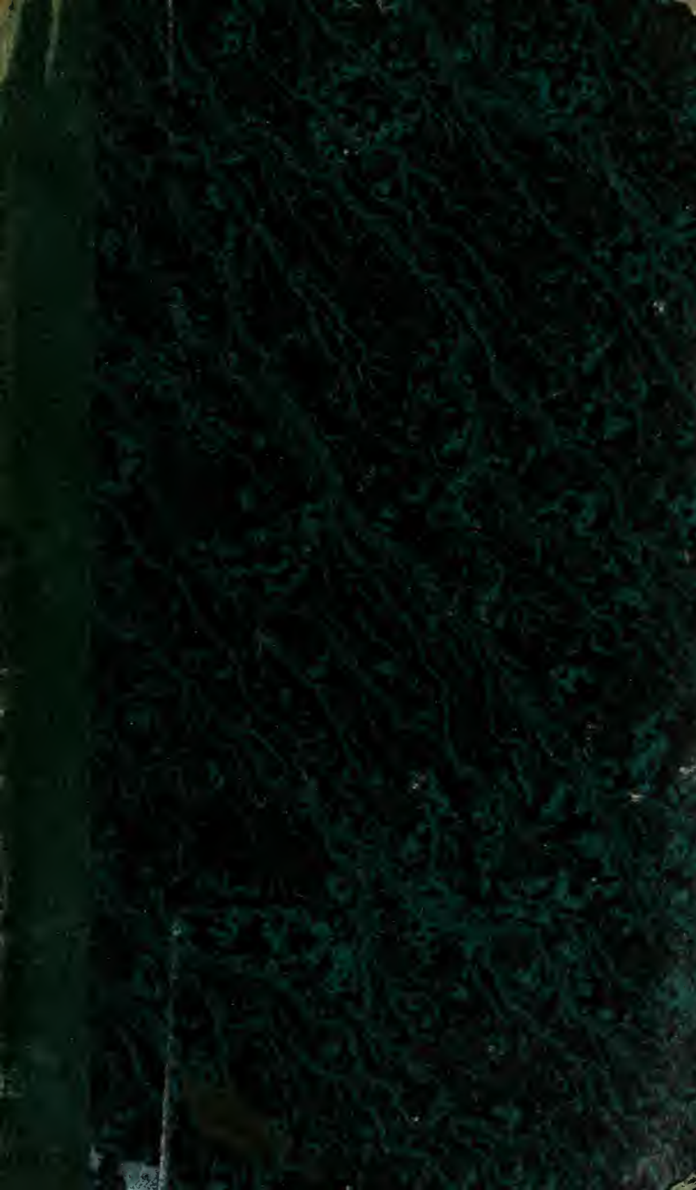


N° 5

C. Herranz

Janvier 1930

Paris.— IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE.—A. Delcambre, 15, rue Breda.

FREDÉRIC SOULIÉ

(ŒUVRES COMPLÈTES)

LES DRAMES

INCONNUS

OLIVIER DUHAMEL

TOME CINQUIÈME

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE

1857

LES DRAMES INCONNUS

OLIVIER DUHAMEL

XXI

UN SOUPER. — CONVERSATION

C'était le même jour et à la même heure que ce que nous venons de raconter, on soupait chez le général Sainte-Mars, et parmi les convives assemblés chez le comte se trouvaient monsieur de Favreuse, récemment revenu de l'émigration, monsieur de Frobental le fils, celui dont le crime avait commencé pour moi cette série de confidences.

Tous les convives étaient arrivés, à l'exception d'un seul, c'était monsieur de Belnunce.

Mais, fit le général en entendant sonner minuit, Belnunce nous manquerait-il décidément? Ne l'avez-vous pas connu, Favreuse?

— Oui, repartit le comte, avec son ton mi-partie impertinent et poli qui faisait toujours supposer de l'esprit à ce qu'il disait, même quand il n'y en avait pas... Oui, je le... connais comme le pont Neuf.

— Comme le pont Neuf, dites-vous?...

— Ce n'est pas pour avoir passé dessus, fit monsieur de Favreuse, quoique la semelle de mes souliers soit au service de l'un et de l'autre.

— En êtes-vous là avec Belnunce? Je croyais que vous aviez été liés en Allemagne.

— Liés de très-près, fit monsieur de Favreuse...

— Alors je suis charmé qu'il ne vienne pas.

— Pourquoi, dit monsieur de Favreuse en se grignotant les dents, je l'aurais reçu à bras ouverts... Je n'ai pas peur des couards.

— Ah! fit Maximilien, le fils du comte, vous êtes décidément son ennemi.

— Jeune homme, dit monsieur de Favreuse en souriant, je n'ai pas été comme vous de la grande armée, mais je ne me bats pas cependant contre des punaises.

Un cri d'étonnement partit de tous côtés.

— J'ai tort, reprit monsieur de Favreuse, mais le nom de cet homme m'agace, comme le bruit d'une lime sur une scie. N'en parlons plus...

— Avez-vous donc quelques raisons de haine contre lui? dit tout bas monsieur de Sainte-Mars, dont on se rappelle sans doute qu'il s'était fait le protecteur.

— Aucune, fit monsieur de Favreuse avec impatience et fâché d'avoir été si loin. Il a envers moi un tort impardonnable... c'est celui de me déplaire. Que voulez-vous? ajouta-t-il en riant : je suis comme les fem-

mes, je puis pardonner à l'homme qui m'a fait du mal, à celui qui m'a trahi, vendu, que sais-je ? je ne pardonne pas à l'homme qui me déplaît, qui m'ennuie...

— Pardine ! fit Maximilien de Sainte-Mars, je conçois qu'il vous ennuie ; pendant tout le temps que j'ai passé au collége, à l'École militaire, j'ai toujours entendu vanter ce monsieur de Belnunce comme le modèle le plus accompli d'un homme de salon, et depuis un an que je le vois partout, il me semble, sauf de *très-rares éclairs,* aussi ennuyé qu'ennuyeux.

— Il est certain, dit le comte, que Belnunce est singulièrement changé ; si je ne savais l'état de ses affaires, ses habitudes, je croirais qu'il lui est arrivé quelque grand malheur.

— C'est que je crois que le malheur lui est arrivé, reprit quelqu'un d'un ton mystérieux.

— Qu'est-ce donc? fit-on de tous côtés, pendant que monsieur de Favreuse prenait un livre pour s'absenter autant que possible d'une conversation qui lui déplaisait.

— Eh bien, reprit l'interlocuteur, on prétend qu'après vingt ans de vertu et de sagesse, la comtesse...

A ce nom, monsieur de Favreuse leva l'oreille, et le narrateur continua :

— On prétend que la comtesse a fait une grosse... grosse... grosse faute.

— Bah! fit le jeune Frobental d'un air moqueur.

— Ce qu'il y a de sûr, c'est que depuis qu'ils sont revenus de Gand, elle n'a mis les pieds nulle part.

— Elle n'a jamais beaucoup aimé le monde, dit le comte de Sainte-Mars.

— Et, continua l'interlocuteur, dites-moi, vous qui la voyez quelquefois, si jamais elle vous a reçu autrement qu'étendue sur un divan et enveloppée de toutes les robes de chambre les plus amples, les plus dissimulantes.

— Êtes-vous sûr de ce que vous dites là, monsieur? fit le comte de Favreuse en se mordillant les lèvres.

— Bah ! ce n'est rien, mon oncle, fit le jeune Frobental, qui, d'après les propos de monsieur dė Favreuse sur monsieur de Belnunce, put croire qu'une plus cruelle méchanceté sur la comtesse serait bien accueillie, il ne sait pas le joli de l'histoire.

— Ah ! fit le comte en goguenardant, quoiqu'il eût la la colère dans l'âme, il y a du joli dans l'histoire. Voyons ce joli.

— On affirme, et cela n'est pas douteux, que le comte... ce n'est pas la première fois que ça se serait vu... enfin, on dit...

—Mais que diable dit-on ? fit le comte de Favreuse avec vivacité.

— On dit qu'il y a un testament d'une certaine vieille princesse de Hatzfeld qui a assuré ses biens à monsieur de Belnunce et à sa postérité, mais à condition que cette postérité viendrait d'ici à dix ans.

— C'est vrai, dit monsieur de Favreuse, qui se contenait de tout son pouvoir pour savoir toute la vérité ; c'est vrai, je le sais.

— Vous voyez, reprit le jeune Frobental. Alors il paraît que le comte a dit à la comtesse... Vous comprenez... à l'impossible nul n'est tenu... Mais enfin il y un remède à tous maux.

Dame, c'était pressé, la comtesse marche au pas de charge sur la quarantaine... enfin, il paraît que, d'un commun accord, la comtesse s'est laissé trouver belle par un drôle de valet de chambre... qui...

Ces mots n'étaient pas achevés, que monsieur de Favreuse s'écriait :

— Monsieur mon neveu, vous êtes le dernier des hommes, vous êtes un drôle...

— Monsieur mon oncle, si vous n'étiez un vieillard...

— Monsieur mon neveu, vous êtes un pied plat!

— Mon oncle! s'écriait le jeune homme en serrant les poings avec rage.

— Favreuse, criait d'un autre côté le général de Sainte-Mars en essayant de faire taire monsieur de Favreuse, assez... c'est votre neveu...

— Mon cousin, neveu à la mode de Bretagne, très-petite parenté que je lui permets de méconnaître aussi bien que mes cheveux blancs...

— Allons, vous ne voulez pas avoir une affaire avec lui !

— Pourquoi pas ?... j'ai envie de lui piquer le ventre, à ce garçon... je ne parle pas du cœur, il n'en a pas.

— Monsieur, dit le jeune Frobental, vous venez de me dispenser de tout respect et de toute considération... et je vous demande raison...

— Allons donc, *duc*, fit monsieur de Favreuse, en jetant ce mot de la façon la plus insolente ; allons donc, *duc*, n'êtes-vous pas le chef de ma famille ; un peu de courage... quand vous voudrez.

— Demain.

— En sortant du souper, duc, reprit monsieur de Favreuse, car je suppose que ceci ne nous empêchera pas de fêter les œuvres de *Bonassou* (c'était le nom du cuisinier de monsieur de Sainte-Mars.)

Le général voulut insister pour amener une réconciliation.

— Allons, Sainte-Mars, lui dit le comte, nous avons tous deux été de fines lames autrefois.

A soixante-dix-huit ans, monsieur de Richelieu montait lestement cinq étages pour flanquer des soufflets et un coup d'épée à un godelureau qui avait mal parlé d'une jeune fille que le vieux maréchal trouvait jolie ; je ne vois pas comment, à moins de soixante ans, je ne passerais pas de votre salle à manger dans le jardin,

pour larder un peu monsieur le duc, qui s'amuse de mal parler de la plus honnête femme, de la plus noble, de la plus sainte que je connaisse.

Le souper fut triste d'abord; mais monsieur de Favreuse y fut si amusant, que les convives ne purent s'imaginer qu'il voulût donner suite à la querelle.

D'un autre côté, le général avait chapitré le jeune Frobental sur l'odieux et le ridicule qu'il y aurait à lui d'accepter une pareille rencontre; de façon qu'à la fin du repas, monsieur de Sainte-Mars profita d'un moment de joie générale, et proposa de trinquer, ce qui se faisait encore.

Les verres se choquèrent; Frobental, poussé par le général, présenta son verre à son oncle, qui le choqua gaiement, en s'écriant :

— A votre mort, cher neveu!

Ce mot, prononcé le sourire sur les lèvres, glaça d'effroi tous les assistants.

— C'est mal ce que vous dites là, Favreuse, dit le général.

— Croyez-vous que je vais me laisser tuer par monsieur le duc comme un pigeon bien empâté?... nenni... Seulement, je crois qu'il est temps d'en finir.

— C'est donc bien décidé? fit le général stupéfait.

— Hein? fit monsieur de Favreuse... que demandez-vous? que je ne fasse que l'estafilader... je veux bien... Sa mère ne me pardonnerait pas de l'en avoir débar-

rassée... et pourtant, je crois que je lui rendrais un illustre service.

Tant de jactance mit les esprits du côté du jeune homme, quoique monsieur de Favreuse eût raison, et quoique son neveu se fût déjà signalé par des folies qui menaçaient sa mère d'un cruel avenir, si elles n'étaient sévèrement réprimées.

On voulut passer dans le jardin, mais le jour n'était pas levé; le comte de Favreuse proposa le grand salon avec des flambeaux... Un salon se trouva éclairé... Monsieur de Favreuse demanda des épées; monsieur de Sainte-Mars se refusa d'abord à les livrer, allant de Frobental au vieux comte, en faisant tous les efforts possibles pour les apaiser.

— Voyons, dit-il au jeune duc, faites des excuses à votre oncle.

— Je n'en veux pas! cria celui-ci d'une voix flûtée, en s'interrompant au milieu d'une gorgée de café.

— Des excuses, disait le duc, et pourquoi? pour m'être laissé traiter de drôle.

Quoique monsieur de Sainte-Mars fût très-habitué à voir des duels, et que ses principes, à ce sujet, fussent ceux de presque tous les militaires, à savoir, que le duel est le suprême remède à toutes les injures et le meilleur chemin à prendre pour arriver à une réconciliation, il trouvait celui-ci tellement fâcheux et ridicule, qu'il prenait tous les biais pour le prévenir.

— Allons donc, repartait monsieur de Favreuse, nous

sommes des voltigeurs de Louis XIV; c'est un grand nom qu'on nous a donné là, et qui nous impose de grands devoirs... Des épées, s'il vous plaît!

Alors le général refusa tout net.

— Vous n'êtes pas hospitalier, fit monsieur de Favreuse; vous trouvez que je suis ridicule... eh bien! si vous êtes mon ami, tâchez que je le sois à *huis clos* que possible.

Il fallut se décider à apporter des épées, et le vieux émigré et son neveu prirent chacun leur arme.

— Hum! fit monsieur de Favreuse, voilà une bonne lame; si j'avais encore le jarret aussi élastique que cet acier, je parierais cent louis que je crèverais un œil à mon neveu, juste entre le sixième et le septième cil.

Quelques jeunes gens se mirent à hausser les épaules, et il prit fantaisie à plus d'un de chercher querelle à ce vieillard vantard et gascon.

Cependant les deux antagonistes furent mis en place. Le comte de Favreuse salua gracieusement son neveu, qui prenait la chose plus que sérieusement, et qui était bien décidé à donner une correction à son oncle.

Ils se mirent en garde, et le comte resta immobile.

— A tout seigneur tout honneur... dit-il. J'attends la première botte, monsieur le duc...

Frobental essaya une feinte.

— Vous ne sentez pas le fer, jeune homme, dit le comte en parant.

Le jeune homme s'anima et porta plusieurs coups rapides; ils furent tous parés avec une aisance étonnante et un merveilleux sang-froid.

— C'est mieux, fit le comte; mais ce n'est pas grand'chose.

Le duc qui, contre son ordinaire, s'était contenu au delà de tout ce que le ciel lui avait accordé de patience pour toute la vie ; le duc, dis-je, attaqua avec colère.

— Hé ! faisait le comte toujours parant, prenez donc garde, vous voulez me crever un œil... doucement, ne déchirons pas mon gilet... épargnons ma culotte. Si vous continuez à faire le grand écart comme monsieur Franconi, vous allez vous donner un effort.

Toutes ces plaisanteries exaspérèrent à ce point la colère du jeune duc, qu'il mit dans les coups une fureur, une rapidité qui firent trembler tous les spectateurs. Frobental rugissait; le comte ne ricanait plus.

Tout à coup tous deux s'arrêtent... L'épée de monsieur de Frobental venait de voler au bout du salon.

Le comte se recula d'un pas en arrière, et s'écria d'une voix tout essoufflée :

— Quel diable de plâtre gâchez-vous là, duc?... mais vous vous battez comme un brutal, mon cher neveu... Le diable m'emporte, je n'en peux plus...

Il s'assit sur une chaise, et se prit à s'éventer avec son mouchoir...

— Je sue comme un cheval de fiacre... je vais m'enrhumer, c'est sûr... allons-y plus doucement...

La colère du neveu s'accroissait de l'insolente tranquillité de l'oncle. Avant cette première lutte, quelques-uns des plus jeunes spectateurs avaient glissé dans l'oreille de Frobental des conseils qu'ils trouvaient plaisants.

— Piquez-lui le nez, lui disait l'un.

— Percez-lui l'oreille, lui disaient d'autres.

L'attitude et la résolution de monsieur de Favreuse avaient fait taire toutes ces plaisanteries, et c'est tout au plus si l'on osait conseiller à Frobental de recommencer.

Quant à lui, il n'avait qu'un moyen de se tirer de son humiliation : c'était de montrer beaucoup d'esprit, et il n'en avait point du tout. Il avait une détermination furieuse de se venger, et cela lui semblait difficile... Aussi se laissait-il aller à une colère folle contre tout ce qui l'entourait; jurant, sacrant, disant de ces sottes horreurs que personne n'accomplit, mais qui dégradent celui qui peut les débiter.

— Oh! s'écriait-il, je lui casserai les reins... je lui mangerai les entrailles... je le déchirerai...

— Allons... allons, reprit monsieur de Favreuse, reprenons cela.

Ce duel, qui avait paru ridicule, commençait à faire peur à ceux qui en étaient les témoins.

Il sembla que le jeune Frobental reprît un nouveau sang-froid en ramassant son épée.

Il salua son oncle et lui dit :

— A mon tour je vous attends, monsieur...

— Ouf! fit le comte en se mettant en garde. Puis il se retira tout à coup, en disant :

— Sacrédieu! mais voilà un garçon qui me fait peur...

— Monsieur, fit le duc, rions-nous?

— Moi je ris ; mais vous me faites une grimace affreuse, mon cher. Si la mode des magots n'était point passée, je vous conseillerais de vous faire mouler ainsi.

— Monsieur, monsieur, fit le jeune Frobental en frappant la terre du pied, je vous attends...

— Que voulez-vous, cher ami, à mon âge on ne va pas vite.

Il se mit en garde.

— Écartez donc un peu votre épée... vous avez là, à votre habit, un bouton que je voudrais voir...

Et le bouton fut touché, légèrement touché.

Le duc devint pâle.

— Je vous ai fait le coup en tierce ; nous allons essayer en quarte au même bouton... La tête haute, s'il vous plaît... dégageons...

Et le bouton fut encore touché...

Le petit duc devint vert.

— Tirez à fond, cria-t-il, tuez-moi!

— Non, fit le comte, dont le visage pour la première fois prit une expression sinistre ; non, je ne veux pas tacher les tapis de Sainte-Mars.

Et par un mouvement rapide comme la pensée, il écarta l'épée du duc et le fouetta au visage du plat de la sienne.

Le coup était terrible; le duc, ébloui, chancela. Son oncle resta à sa place, la pointe de son épée sur la pointe de son soulier.

— Ah! fit monsieur de Sainte-Mars, c'est trop vous venger.

— Moi! fit monsieur de Favreuse. Mais on ne m'a rien dit de personnel; seulement, ajouta-t-il en élevant la voix, je déclare que madame de Belnunce est la plus honnête femme de Paris, et que le premier hommage qu'on puisse rendre à la vertu, c'est de ne jamais parler d'elle.

Quelques instants après, monsieur de Favreuse rentrait chez lui, et quelques heures après il en sortait pour aller chez madame de Belnunce, la cause très-innocente de cette querelle.

Monsieur de Favreuse fit le long trajet de sa maison (il ne demeurait point alors rue de Provence) à l'hôtel de la comtesse en marchant sur la pointe des pieds, en chantonnant et en se dandinant; il avait un petit air guilleret qui faisait retourner les passants, charmés de sa joyeuse humeur.

— Pardieu, se disait-on en le voyant passer, voilà un vieux monsieur qui a dû recevoir quelque bonne nouvelle ou faire quelque délicieux repas.

Heureusement, monsieur de Favreuse ne rencontra personne qui le connût particulièrement, car ce quelqu'un eût compris qu'il avait la colère et le désespoir dans le cœur.

Était-ce une comédie habilement jouée, et arrivée à l'état d'habitude? était-ce une disposition particulière de sa nature? toujours est-il que, chez monsieur de Favreuse, les sentiments les plus violents ne se manifestaient guère que par ce chantonnement et cette allure balancée.

Enfin il arriva chez madame de Belnunce; on lui répondit que madame était malade et couchée.

— Allez dire, reprit le comte en sifflotant, allez dire que c'est moi.

— Qui vous? fit le laquais.

— Le comte de Favreuse... allez... allez.

Le laquais, surpris de l'assurance de ce visiteur, quitta l'antichambre et traversa un salon.

Monsieur de Favreuse le suivit et alla s'asseoir à côté d'un grand feu allumé.

— Mais monsieur le comte, fit le laquais, je vais venir vous apporter la réponse.

— Je l'espère bien, fit le comte en mettant les pieds sur les chenets.

— Mais, monsieur le comte...

— Mon garçon, dit monsieur de Favreuse du ton le plus bienveillant, quand j'étais jeune, je faisais antichambre chez les dames, dans la rue, au jardin, partout où je pouvais me glisser, quelquefois sous le lit... maintenant je fais antichambre dans le salon; va, mon garçon... va...

Le laquais sortit, en souriant de la gaieté de ce vieux céladon.

Quant à monsieur de Favreuse, son visage prit tout à coup une expression soucieuse; pendant quelques instants il serra les poings avec colère.

« C'était donc une comédie qu'il jouait vis-à-vis des autres! » Voilà ce qu'eût dit quelqu'un qui l'eût vu à ce moment.

Mais ce moment passé, monsieur de Favreuse, quoique seul et certain de ne point être vu, se leva en disant :

— Tout beau, ma passion! ne jouons pas la tragédie.

Puis il se mit à se promener dans le salon, en s'ajustant et en chantonnant. Soit parti pris, soit mode de sa jeunesse, monsieur de Favreuse ne voulait pas comprendre le sérieux des choses de la vie.

Le cœur et la peau de l'homme criaient quelquefois sous la souffrance, mais l'éducation du dix-huitième siècle, de ce siècle railleur, l'emportait aussitôt, et monsieur de Favreuse chantonnait.

Le laquais rentra bientôt et lui dit :

— Madame n'est pas visible.

— Tu lui as dit que c'est moi?

— Mais, monsieur le comte, je ne suis pas entré chez madame... j'ai parlé à sa première femme de chambre.

— Qui t'a répondu?

— Sur-le-champ, que madame n'était pas visible.

— C'est ça, sur-le-champ... sans avoir été consulter sa maîtresse; va lui dire...

— Mais, monsieur, monsieur le comte est chez madame.

— Qui ça, monsieur le comte?

— Eh bien! monsieur le comte de Belnunce, le mari.

— Bien, très-bien, fort bien, fit monsieur de Favreuse en pirouettant sur le talon... *vas y dire* qu'il faut que je parle à madame la comtesse.

— Mais monsieur... monseigneur le prince de Morden vient d'entrer... et...

— Ah diable! fit le comte de Favreuse avec une grimace grotesque... monseigneur le prince de Morden! *vas y leur dire* que je suis là...

— Mais, monsieur le comte, Marine, la femme de chambre, m'a dit que personne ne pouvait entrer.

— Marine... fit le comte. Je connais ça... ce me semble... Envoie-moi cette Gasconne.

Le laquais se retira et Marine arriva bientôt, la figure rébarbative, l'œil mauvais, la voix rauque.

— Que voulez-vous, monsieur? fit la caméριste en-trant.

— Vous prier seulement de vouloir bien dire à madame de Belnunce, à monsieur de Belnunce et à son excellentissime prince de Morden, qu'il y a ici un monsieur qui a besoin de leur parler...

— Je ne peux pas.

— Tu leur diras que ce monsieur s'appelle le comte de Favreuse.

— Le comte de Favreuse? répéta la chambrière.

— Oui-dà, ma fille... dit le comte, qui attribua à une cause tout autre que la véritable le remarquable effet produit par son nom.

Il supposa que la chambrière savait quelque chose de ses anciennes relations avec la comtesse, tandis que celle-ci n'avait éprouvé d'autre surprise que de se trouver en face de l'oncle de madame de Prémontré et de madame de Frobental.

Soit que Marine eût peur de monsieur de Favreuse, soit qu'en lui obéissant elle voulût se ménager l'occasion de tirer parti de ce qu'elle savait relativement aux nièces du comte, elle lui répondit aussitôt :

— Puisque monsieur le comte de Favreuse le veut absolument, je vais aller prévenir madame.

Le comte se remit au coin du feu et attendit.

Comme nous l'avons dit déjà, monsieur de Belnunce était entré chez sa femme le matin, à l'heure où un mari entre seul; il avait trouvé madame de Belnunce embéguinée dans son lit et qui lui dit qu'elle ne s'était jamais mieux trouvée.

— Eh bien, lui dit le comte, êtes-vous enfin décidée et ne voulez-vous point qu'on fasse venir votre médecin?

— Pas encore, reprit la comtesse; lorsqu'il sera temps, je prendrai toutes les précautions convenables. Si l'on savait ma grossesse!... Oh! je ne me fie à la parole de personne pour cacher un secret que je ne saurais pas cacher moi-même; cela nous vaudrait des quolibets de la part du monde et peut-être des préventions de la part de mon frère qui viendront assez tôt, et...

Ils en étaient à peine là de leur conversation, que l'on annonça monsieur de Morden.

Le prince était sur les talons du laquais qui l'annonça.

Il fut reçu par monsieur de Belnunce comme le maître par l'esclave tremblant, qui cependant médite une vengeance cruelle.

Quant à la comtesse, elle fut vis-à-vis du prince parfaite et tout à fait naturelle; elle l'accueillit du même ton et du même air qu'elle avait toujours avec lui, et

si cet accueil fut très-froid et très-cérémonieux, c'est qu'il en était toujours ainsi; les circonstances de la veille n'avaient influé en rien sur sa manière d'être.

Cependant, comme il n'était pas dans les habitudes du prince de se présenter à pareille heure, la comtesse lui dit :

— A quel motif, mon frère, devons-nous une visite si matinale?

— Je vais vous le dire, ma sœur, reprit le prince d'un ton contrit, et je suis charmé que votre mari soit présent; il faut qu'il sache aussi ce qui se passe, et je ne doute pas qu'il ne soit le premier à démentir les bruits scandaleux qui courent sur votre compte.

— Quels bruits? fit la comtesse.

— A moins que ce ne soit la vérité, reprit monsieur de Morden, auquel cas on les ferait taire mieux que personne, en se portant votre caution.

— Je ne vous comprends pas, reprit la comtesse, expliquez-vous.

— Il y a quelques heures il s'est passé, chez monsieur de Sainte-Mars, une scène qui aujourd'hui même sera racontée dans tous les salons de Paris; elle aurait eu lieu sur une place publique, qu'on pourrait espérer en cacher la cause. Là, il n'y a le plus souvent que des passants indifférents et dont le témoignage n'a aucune autorité, et qu'on peut dénier; mais, ma sœur, une querelle, un duel, tout cela dans un salon, en présence

de vingt hommes ayant tous un nom, en position de répondre tous de leurs paroles, voilà un danger auquel il faut parer.

— Quand vous vous serez expliqué, mon frère, fit la comtesse, je vous répondrai.

Ce fut à ce moment qu'on annonça monsieur de Favreuse.

Le comte se récria; mais espérant trouver en lui un ennemi du prince de Morden, et par conséquent un auxiliaire, il dit aussitôt :

— Faites entrer.

—Lui ! s'était écriée la comtesse à l'annonce de monsieur de Favreuse... Non, non, reprit-elle en entendant la réponse de son mari.

— Pardieu! fit le prince, c'est le héros de l'aventure de cette nuit, et il nous donnera à ce sujet des renseignements précieux.

— Qu'il entre donc, fit la comtesse avec un sourire amer; nous saurons au moins, d'un homme incapable d'un mensonge, comment est arrivée cette prétendue aventure.

— Personne n'a envie de mentir ici, je suppose, dit le prince.

D'ailleurs je crois, ajouta-t-il avec une colère mal contenue et avec un regard menaçant adressé à la comtesse, que le mensonge serait trop facile à dévoiler pour qu'on osât le tenter.

Monsieur de Favreuse parut à ce moment; il salua le prince et monsieur de Belnunce d'une légère inclination de tête, comme s'il fût entré à la toilette de quelque Araminte du dix-huitième siècle, et alla baiser respectueusement la main de madame de Belnunce.

— Il fait un temps affreux, dit-il en se jetant dans un fauteuil.

— Est-ce pour nous parler de la pluie et du beau temps que vous êtes venu si matin? dit le prince.

Le comte examina tous les assistants; et, à l'air d'anxiété répandu sur tous les visages, il jugea qu'il était entré en plein événement, et il répondit :

— Je cause volontiers de tout ce qu'on veut, sur le ton qu'on veut et à l'heure qu'on veut.

Le prince eût volontiers averti monsieur de Favreuse qu'il venait de dire cela du ton le plus impertinent.

Mais on lui avait fait trop soigneusement le récit de la scène qui s'était passée chez monsieur de Sainte-Mars, pour ne pas savoir que monsieur de Favreuse ne fût prêt à soutenir toutes les impertinences.

— J'allais raconter à ma sœur, fit monsieur de Morden, ce qui s'est passé cette nuit chez le général Sainte-Mars.

— Que je ne vous gêne pas, dit le comte. Faites, dites... allez...

Puis il tourna son fauteuil du côté du feu, et mit ses pieds sur les chenets, en disant :

— J'ai les pieds glacés; pardon, ne vous occupez pas de moi :

C'était un spectacle curieux que de voir ces quatre personnages :

Monsieur de Belnunce, ayant dans l'âme toutes les terreurs à la fois, guêtant de l'œil un signe, pour voir de quel côté il pourrait se tourner pour ne pas être seul dans ce conflit qui allait avoir lieu ;

Madame de Belnunce, décidée à tout dire, à tout entendre, à tout braver, excepté peut-être un mot railleur avec lequel monsieur de Favreuse pourrait vouloir la punir de sa faiblesse d'un jour pour monsieur de Belnunce :

Le prince, dans le doute d'une vérité qui lui enlevait une immense fortune, le cœur rempli de cette colère brutale qui ne recule pas devant des actes de la plus extrême brutalité, doué de ce courage grossier qui accompagne presque toujours la force physique ; mais retenu par la présence de monsieur de Favreuse, qu'il eût brisé d'un coup de poing, mais dont l'épée, toujours plantée au bout de ses railleries, faisait quelque peur à l'hercule autrichien.

Quant à monsieur de Favreuse, si ce n'eût été que les ailes de son nez se serraient et se dilataient avec une rapidité convulsive, on n'eût pu lui supposer la moindre émotion, tant il était négligemment jeté sur son fauteuil, tant sa voix était calme et son sourire assuré.

Le prince fit tous ses efforts pour se mettre à ce diapason de politesse cruelle, et reprit après un moment de silence :

— Voici donc ce qui s'est passé chez monsieur de Sainte-Mars ; si j'ai été mal informé, monsieur de Favreuse aura l'obligeance de rétablir les faits dans toute leur véracité.

— Je n'y aurais pas manqué sans votre permission, dit monsieur de Favreuse.

— Monsieur... fit le prince.

— J'ai toujours les pieds gelés, reprit monsieur de Favreuse, et je demande pardon à madame de Belnunce de la liberté que je prends de me tenir si loin d'elle ; mais, de loin comme de près, je l'assure de tout mon respect, de tout mon dévouement ; et elle peut être assurée que je ne suis venu ici que pour me mettre à ses ordres, quels qu'ils soient.

Après ces paroles, il se tourna vers le prince et lui dit :

— Vous pouvez commencer.

— Eh bien, soit ! reprit le prince avec colère.

Aussitôt il commença le récit des propos tenus sur madame de Belnunce, et arriva enfin à l'infamie répétée par le jeune duc de Frobental.

— Oui, ajouta-t-il, on prétend que la retraite où vous vivez cache une grossesse... Et maintenant, ma sœur, qu'avez-vous à répondre ?

— Pardon, fit le comte, vous n'avez pas tout dit; il faut achever l'histoire.

— N'est-ce pas tout? dit le prince.

— Non, il y a encore ceci : c'est que j'ai dit à celui qui a répété cet infâme propos qu'il était un manant, un drôle, un faquin, un pied plat; épithètes que j'appliquerais à tout homme qui se permettrait devant moi de dire jamais la moindre impertinence à madame.

— C'est fort bien fait à vous, reprit le prince : mais de pareilles défenses sont plus compromettantes que toutes les attaques possibles; et la meilleure justification pour ma sœur, c'est de paraître aujourd'hui même à la cour, pour prouver l'infamie de ce mensonge.

— Vous avez peut-être raison, fit monsieur de Favreuse.

La comtesse souriait amèrement, mais semblait ne pas vouloir répondre.

— Eh bien, ma sœur, êtes-vous prête à faire ce que l'on vous demande?

— Il me semble, dit la comtesse d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre railleuse, que monsieur le comte de Belnunce est pour quelque chose dans cette question; et vous avouerez qu'il ne m'est guère permis de prendre un parti avant de savoir quel est son avis à ce sujet.

— Mon avis, dit monsieur de Belnunce, est de mépriser de pareils bruits et de ne pas exposer madame de Belnunce, dont la santé est si profondément dérangée.

— J'étais sûr que vous penseriez ainsi, dit le prince en ricanant : est-ce aussi votre avis, ma sœur?

Monsieur de Favreuse jeta un regard furtif sur la comtesse : il attendait de sa réponse la confirmation ou la dissipation non du propos infâme tenu contre elle, mais du soupçon qu'il avait et qui, à peu de chose près, était la vérité.

Le comte ne pensait point que la comtesse eût succombé à une séduction, mais il craignait qu'elle ne se fût laissée aller à un calcul. Il la croyait incapable de retrouver la moindre étincelle de son ancienne tendresse pour monsieur de Belnunce, mais il ne jugeait pas impossible qu'elle se fût prise d'un beau feu pour l'immense héritage de sa tante.

« Depuis si longtemps qu'elle n'aime plus personne, se disait-il, elle se sera mise à aimer quelque chose, et ce quelque chose peut bien être l'argent. »

Monsieur de Favreuse attendait donc avec anxiété la réponse de la comtesse; mais celle-ci l'embarrassa beaucoup en répliquant, après un instant de silence :

— La manière dont monsieur de Favreuse a repoussé les propos tenus sur mon compte lui donne le droit d'avoir un avis en cette circonstance, et je désirerais avoir le sien, sur la démarche qu'on me propose :

— Mon avis... dit monsieur de Favreuse.

Il se mordit les lèvres, et reprit :

— Je prie madame de Belnunce de m'excuser, mais

je pense qu'on ne doit donner son avis que sur les sujets qui nous sont parfaitement connus... Car je n'irai pas, par exemple, donner un conseil qui ne pourrait être exactement suivi.

— Qu'entendez-vous par là? fit monsieur de Morden, qui voulut en vain déguiser sous un air de hauteur l'inquiétude dont il était dévoré.

— Je ne commente point mes paroles, reprit sèchement le comte; je laisse à ceux qui les entendent à les comprendre, s'ils peuvent ou s'ils veulent.

— Mais si je les comprends bien, pour ma part, reprit le prince, en regardant alternativement monsieur de Belnunce et monsieur de Favreuse, vous supposeriez que ma sœur peut être incapable de donner cette preuve de son innocence.

Malgré son refus de commenter ses paroles, le comte de Favreuse se hâta cependant de leur donner un sens plus formel, il reprit :

— Je n'ai pas dit un mot qui pût faire croire que je croyais madame de Belnunce incapable de donner cette preuve de son innocence. D'abord, ajouta-t-il en traînant ses mots d'une façon impertinente, la plus grosse part de ce qu'on a dit pourrait être vrai, sans qu'il y eût pour cela le moindre crime, la plus petite faute, le plus léger péché.

Cette fois, le prince de Morden comprit, il tourna sur monsieur de Belnunce des yeux étincelants, et lui dit les dents serrées par la colère :

— Monsieur le comte a raison, cela peut être sans crime, vous en savez quelque chose, monsieur de Belnunce.

Le pauvre mari, accusé d'avoir fait un enfant à sa femme et se sachant coupable, avait une terrible peur du prince et aussi de monsieur de Favreuse, il ne répondit pas.

La patience du prince était à bout et monsieur de Favreuse commençait à perdre la sienne ; madame de Belnunce les observait tous les trois; enfin, après les avoir longtemps considérés, elle reprit :

— En vérité, messieurs, c'est une chose curieuse qu'aucun de vous ne pense qu'il a devant lui la femme dont il parle, et qu'il ose en parler comme il fait.

— Pardon, madame, dit monsieur de Favreuse, vous m'avez sans doute mal compris ; mais mon intention ne peut pas être de vous offenser, lorsque je viens de montrer de quelle façon je faisais taire les méchants...

— Sans doute vous m'avez défendue en public, mais ici vous n'avez plus la même certitude...

— Ici, comme chez monsieur de Sainte-Mars, dit monsieur de Favreuse en se levant, j'ai la certitude que le propos qui vous accuse d'avoir accepté un marché que je crois monsieur de Belnunce très-capable de vous avoir proposé est une calomnie.

— Mais quel marché ?...

— Monsieur votre frère dit les choses par leur nom, ce qui est très-facile; moi qui n'ai pas ce droit, je suis

beaucoup plus embarrassé. Mais puisqu'il faut s'expliquer clairement, je dis que je dois avoir bien fait de châtier le misérable qui a osé dire que vous aviez manqué à vos devoirs d'épouse...

Mais je dis, ajouta-t-il avec sa moquerie cruelle, que je ne suis pas sûr que vous ne les ayez parfaitement remplis.

En un mot, je crois qu'on peut ne pas se tromper sur la cause de votre retraite, quoique cependant, ajouta-t-il en saluant monsieur de Belnunce, cette cause soit on ne peut plus légitime.

— Vous le croyez ! s'écria monsieur de Morden furieux.

Jamais position ne fut plus bizarre que celle de madame de Belnunce : elle était en face des trois hommes qui avaient perdu sa vie, avec la haine de son frère et de son mari dans le cœur, et une sorte de reconnaissance pour le repentir chevaleresque avec lequel monsieur de Favreuse s'était dévoué à elle; et elle ne pouvait satisfaire aucun des sentiments qu'elle avait dans le cœur, sans donner à l'un de ceux qu'elle haïssait une joie qui la blessait.

Ainsi, qu'elle eût accepté, comme elle le pouvait, l'héritier très-légitime qu'elle venait de sacrifier, elle punissait cruellement monsieur de Morden, mais elle donnait une victoire odieuse à son mari. Qu'elle fît le contraire, qu'elle achevât la suppression de cet héritier,

et c'était du côté de monsieur de Morden que passait la victoire.

Cependant son hésitation ne fut pas longue, et la comtesse se décida contre son mari.

— Je vois, messieurs, à la créance que vous portez à ces propos, bien que vous en écartiez la partie la plus odieuse, je vois qu'il n'y a qu'une démarche publique qui puisse les faire taire, et, cette démarche, je la ferai...

Monsieur de Belnunce ouvrit de grands yeux... puis il ajouta, croyant comprendre les intentions de sa femme :

— Oui, sans doute, vous la ferez dans quelque temps.

— Non, monsieur, aujourd'hui même, dit la comtesse; la querelle de monsieur de Favreuse sera ce soir le sujet de tous les entretiens aux Tuileries; je serai là pour donner raison à monsieur de Favreuse.

— Pardieu, fit celui-ci en frappant joyeusement dans ses mains, je suis un grand drôle d'en avoir douté!...

— J'étais sûr de votre innocence, fit monsieur de Morden en s'approchant de sa sœur pour lui baiser la main.

Monsieur de Belnunce était resté immobile, les yeux ouverts, la bouche béante.

— Aujourd'hui, dit-il, aujourd'hui même, disait-il, mais... c'est impossible... impossible, absolument impossible...

— Et pourquoi donc? fit monsieur de Favreuse en lui frappant familièrement sur l'épaule.

— Mais jamais elle ne pourra cacher...

La comtesse lui jeta un regard de mépris.

— Quoi donc? fit monsieur de Favreuse.

— Madame, reprit avec fureur monsieur de Belnunce, prenez garde...

— Qu'est-ce que c'est? fit monsieur de Morden.

Monsieur de Belnunce, les lèvres écumantes, les yeux hagards, les cheveux hérissés, se précipita tout à coup comme un furieux du côté où était madame de Belnunce; par un mouvement plus rapide que la foudre, il écarta les couvertures; le prince s'élança vers lui en même temps que monsieur de Favreuse.

— Misérable! lâche! lui crièrent-ils ensemble; mais avant qu'ils fussent arrivés jusqu'à lui, monsieur de Belnunce s'était retourné, et, le visage pâle et contracté, il s'était écrié :

— Cette femme a tué son enfant!

Le comte et monsieur de Morden reculèrent, tant l'accusation était affreuse, tant l'expression de monsieur de Belnunce était épouvantable.

La perte d'une espérance nourrie si secrètement et qui, indépendamment de la fortune, le vengeait à la fois des brutalités de monsieur de Morden et des mépris de monsieur de Favreuse, la rage de ce désappointement animèrent à ce point monsieur de Belnunce qu'il s'avança contre eux en leur disant :

— Monsieur de Morden, vous avez été dans votre jeunesse un valet de bourreau en servant les projets de votre père; vous lui avez succédé, avec cette différence que vous avez ajouté à l'emploi l'insolence du valet et la brutalité d'un portefaix!

— Misérable!... s'écria monsieur de Morden.

— Taisez-vous!... lui dit monsieur de Belnunce; vous êtes chez moi... chez moi, où j'ai assez de laquais pour vous faire traiter comme le dernier des hommes. Taisez-vous!... maintenant, je vous tiens à mon tour... car c'est vous qui avez conseillé le crime, qui l'avez exécuté.

Il sonna violemment.

— Qu'on aille chercher un commissaire de police, dit-il, et que personne ne sorte de l'hôtel... veillez à la porte!

— Mais, malheureux, qu'allez-vous faire? dit monsieur de Favreuse.

— Oh! quant à vous, lui dit monsieur de Belnunce, je ne sais pas si je puis vous impliquer dans le crime; mais, si je ne le puis, l'un de nous ne vivra pas demain.

— A votre aise, monsieur de Belnunce; seulement, ces fantaisies vous prennent tard.

— Aussi, lui dit monsieur de Belnunce, quand elles me prennent je les pousse jusqu'à l'extravagance; nous nous battrons à ma manière, monsieur le rival de

saint Georges ! Le pistolet sur la poitrine; j'aurai peut-être peur; mais si c'est moi qui ai l'arme chargée, je vous tuerai comme si j'étais brave.

— Ta, ta, ta, fit monsieur de Favreuse ; je me bats, mais je ne joue pas à l'assassinat.

— Ah diable ! fit monsieur de Belnunce, j'ai trouvé le point de votre lâcheté... j'en suis charmé... Vous n'êtes qu'un lâche, monsieur de Favreuse !

Pendant que monsieur de Belnunce et monsieur de Favreuse se parlaient ainsi, monsieur de Morden s'était approché du lit de sa sœur et lui demandait des explications; mais la comtesse ne répondait point; une expression sauvage, égarée, funeste, se peignait sur son visage.

Le prince, ne pouvant obtenir de réponse, se tourna vers monsieur de Belnunce et lui dit :

— Mais avant que ce commissaire arrive, je vous aurai tué, malheureux !

— Eh bien ! lui dit monsieur de Belnunce en le regardant en face, au lieu d'un assassin, il en trouvera deux.

Le prince baissa la tête.

— Ah !... fit monsieur de Belnunce en les regardant tous deux, si j'avais su vingt ans plus tôt ce que vous valiez : l'un qu'on fait reculer en face d'un canon de pistolet, l'autre en face d'un échafaud ; l'un qui n'a jamais valu que par son courage de duelliste, l'autre

dont les crimes étaient à ma disposition... Ah ! fou que j'ai été !...

— Ma foi, dit monsieur de Favreuse, nous jouons un sot rôle, monsieur le prince. Quant à moi, je n'ai qu'un moyen de m'en tirer, c'est d'accepter les propositions de monsieur; quant à vous...

— Quant à moi, fit monsieur de Morden, j'attends patiemment monsieur le commissaire; nous lui ferons constater sur-le-champ l'état de folie de monsieur de Belnunce.

—Ma folie!... fit monsieur de Belnunce, oh ! non... vous vous trompez... D'ailleurs, ajouta-t-il, nous verrons.

— Vous avez rêvé, fit le prince, que votre femme allait vous donner un héritier, et maintenant vous supposez un crime.

—C'est ce que les magistrats et les juges décideront. Ah ! reprit le comte en se tournant vers sa femme, vous n'aviez point prévu cela.

— Je l'avais prévu, dit la comtesse.

— Comment ! s'écria monsieur de Favreuse, c'était donc vrai, on avait raison, vous cachiez ?...

La comtesse baissa les yeux, et reprit en montrant son mari :

— Eh bien, oui, cet homme m'a trompée encore une fois... poussé par l'appât d'une immense fortune...

— Ah ! fit monsieur de Favreuse, le fameux testament ?...

— Que ma sœur ne connaissait pas ? dit le prince.

— Il m'a parlé de son repentir..... et moi, folle.

— Oh la la la ! fit monsieur de Favreuse, que j'ai été un grand niais ! Vingt ans de fidélité à vous, madame, vingt ans de repentir et d'abstinence pour être trompé, et pour qui ? pour un mari !... Pardieu ! on n'est pas plus malin contre eux que moi...

La comtesse regarda monsieur de Favreuse sans colère.

— Comte, lui dit-elle, regardez-moi.

Le comte tourna sur le talon et fit une grimace impertinente ; mais, quelque effort qu'il eût fait pour prendre un air narquois, il ne put cacher deux grosses larmes qui descendaient le long de ses joues.

—Pardonnez-moi, lui dit-elle ; j'étais si seule, si abandonnée ; pardonnez-moi, car je n'ai point d'excuse... et maintenant, c'est à vous que je demande protection, c'est à vous que je dis la vérité.

Le comte resta dans la position où il était, et madame de Belnunce continua :

— Oui, je l'ai fait disparaître, cet enfant, non point pour vous garder à vous, mon frère, l'héritage que vous poursuiviez par tous les crimes, mais pour l'enlever à celui qui est venu me tuer dans le cœur le dernier sentiment chaste que j'y gardais.

Eh bien, oui, j'avais juré à monsieur de Favreuse que, perdue par lui et perdue pour lui, je ne serais jamais à aucun autre... Vous m'avez fait mentir à mon serment... dans l'espoir d'un gain sordide !... eh bien, ce gain, je vous l'arrache, vous ne l'aurez pas; votre fils, vous ne le connaîtrez jamais, vous ne le verrez jamais !... Ces trésors que sa naissance vous apportait, vous ne les aurez jamais !... jamais !...

Maintenant, ce que je vous dis là, je le dirai devant des juges si vous m'y traînez; je raconterai toute votre lâcheté, monsieur de Belnunce; votre complicité dans l'assassinat prémédité de monsieur de Favreuse; mon frère, je dirai mes fautes et mes crimes comme les vôtres...

Je vous le jure, messieurs, et je ne sais si la condamnation que les juges prononceront contre moi sera plus flétrissante que celle que le monde prononcera contre vous.

— Le monde dira ce que ces messieurs disent l'un de l'autre, dit monsieur de Favreuse.

Monsieur de Morden n'écoutait plus ce que disait sa sœur; la pensée de ce qu'elle avait fait, le ravissement où il était de ressaisir cet héritage qu'il avait cru perdu, le préoccupaient si profondément, qu'il ne fit point attention aux paroles de monsieur de Favreuse.

— Ne craignez rien de la rage de ce misérable, dit-il à sa sœur... Je saurai vous protéger contre lui...

— Monsieur de Morden, reprit monsieur de Belnunce en se levant, j'entends ouvrir la porte du premier salon, voici le commissaire de police...

— Ah çà ! fit monsieur de Favreuse, est-ce pour de bon ?

— Oh ! quant à vous, monsieur de Favreuse, c'est d'une autre façon que je vous punirai.

Dans l'enthousiasme de sa joie, monsieur de Morden avait oublié le commissaire ; une première dénonciation faite était un pas immense dans une voie où sa sœur serait nécessairement perdue, et ou lui-même pouvait l'être, du moins dans ses espérances ; les perquisitions de la police pouvaient faire découvrir les traces de l'enfant supprimé, et les magistrats pouvaient lui restituer son état... En ce cas, l'héritage était perdu.

— Monsieur, vous n'êtes pas assez infâme pour en venir là, dit-il à monsieur de Belnunce.

Le comte porta la main à la sonnette ; monsieur de Favreuse le repoussa violemment, et lui dit de la voix la plus insolente :

— Ah çà ! vous êtes deux à assassiner une pauvre femme, et vous pensez que je vous laisserai faire ? Écoutez et obéissez sur-le-champ, sinon je vous promets à l'un et à l'autre une leçon, et je ne vous dirai pas laquelle, qui vous fera repentir de ne pas m'avoir obéi.

Tous deux se turent, car tous deux redoutaient également l'extrémité où monsieur de Favreuse en voulait venir.

— Vous vous disputez cent mille écus de rente, n'est-ce pas ? et pour les avoir, celui-ci, le mari, a joué le rôle le plus lâche et le plus bas; celui-là, le frère, jouera le rôle le plus odieux : l'un se crée des héritiers, l'autre les tuerait au besoin. Eh bien, puisque c'est l'héritage que vous vous disputez, partagez-le, et laissez souffrir en paix la pauvre femme que vous écrasez si durement.

A cette proposition, les deux ennemis se regardèrent.

— Le commissaire attend, dit monsieur de Favreuse, il faut en finir sur-le-champ...

— Eh bien! dit monsieur de Morden en s'arrachant pour ainsi dire les entrailles, le voulez-vous ?

— Soit, dit monsieur de Belnunce; nous allons dresser un acte.

— Allons, fit monsieur de Favreuse en se tournant vers la comtesse, du moins ils laveront leur honte en famille.

— Oui, dit-elle avec amertume, pendant que monsieur de Belnunce grossoyait un papier ; mais je laisse échapper ma vengeance.

— Au contraire, vous les punissez tous deux... Ils regrettent bien plus ce qu'ils perdent de cette fortune que ce qu'ils s'en assurent.

La comtesse se mit à regarder son mari... qui acheva rapidement l'espèce de double transaction par laquelle le prince abandonnait à sa sœur une moitié de l'héritage, alors même qu'elle n'aurait pas d'enfants de son mari, et par laquelle, de son côté, madame de Belnunce faisait le même abandon, alors même qu'il lui naîtrait des héritiers.

Cet acte rédigé, le prince le signa, et monsieur de Belnunce le passa à sa femme, qui le lut avec une attention qui étonna tout le monde; à peine l'eut-elle achevé, qu'elle le froissa violemment; mais dominant la colère qui l'agitait, elle remit l'acte à monsieur de Favreuse.

— Lisez, lui dit-elle.

Le comte le lut.

— N'y manque-t-il rien? dit la comtesse.

Monsieur de Favreuse la regarda.

— Il ne manque rien, répondit-il.

Elle le reprit, le signa, et tendit les deux expéditions à son frère.

Celui-ci les prit à son tour, et dit à monsieur de Belnunce :

— Maintenant, monsieur, vous pouvez faire constater la naissance de votre enfant.

—Ah! c'est vrai... fit monsieur de Belnunce, comme un homme qu'on avertirait qu'il va perdre son mouchoir.

— Il n'y avait même pas pensé! dit la comtesse avec dégoût.

— Cependant, reprit le comte de Belnunce, j'espère... je veux...

— Jamais... jamais, dit madame de Belnunce... jamais...

Monsieur de Belnunce leva un peu les épaules, et s'éloigna en disant :

— Nous verrons cela plus tard; je vais renvoyer le commissaire.

Le marché que je viens de raconter fut exactement tenu en apparence, mais chacun avait gardé par devers lui le ressentiment des injures qu'il avait éprouvées, et chacun fit tous ses efforts pour récupérer ce qu'il croyait avoir perdu.

XXII

AMOUR ET JALOUSIE

Revenons maintenant à monsieur de Barbasan, et nous verrons comment il se fit qu'Olivier se trouva le dépositaire des secrets de tous ceux avec lesquels je m'étais trouvé en contact.

On se souvient que monsieur de Barbasan était retourné en Suisse après avoir vu tromper toutes ses es-

pérances. Il était descendu d'autant plus bas, qu'il avait fait plus d'efforts pour se tirer de la détestable position où il se trouvait.

Tant de services rendus, et pour lesquels un gouvernement n'avait pu trouver une récompense, lorsqu'il avait montré si peu de sévérité dans le choix des hommes qu'il avait adoptés, c'était là une condamnation sans rémission et devant laquelle monsieur de Barbasan dut courber la tête.

Mais il n'accepta pas sans un furieux ressentiment cette suprême humiliation; ne pouvant plus faire tourner son activité ambitieuse à son profit, il chercha à la tourner au détriment des autres.

Quelques mots échappés au ministre, le rapprochement qu'il fit entre l'accueil qui lui avait été fait et le changement soudain qui avait suivi la visite de madame de Frobental, lui firent aisément supposer qu'elle avait été pour beaucoup dans l'insuccès de ses prétentions; sans savoir précisément ce qui lui était personnel, il en avait assez appris du comte de Belnunce pour pouvoir la chagriner.

L'histoire de madame de Prémontré, si on la divulguait, suffirait à porter un coup terrible à la considération de sa sœur.

Il fallait donc que monsieur de Barbasan pût en savoir les détails les plus intimes, et ces détails, il ne pouvait les trouver qu'auprès de Bonnissens; mais Bonnissens avait complétement disparu.

Les journaux, alors soumis à la censure, n'annonçaient que les nouvelles qu'on voulait bien leur permettre de répéter. Et d'ailleurs, à cette époque, l'arrestation d'un homme de l'espèce de Bonnissens était un fait assez peu important pour que personne ne se fût donné la peine de s'en occuper.

Cependant, monsieur de Barbasan ne désespéra point de le retrouver; et on était déjà au commencement de 1817, lorsqu'il quitta la Suisse pour se rendre à Toulouse, afin d'y découvrir la trace de son ex-intendant.

Il laissa donc Olivier seul entre les mains des jésuites, qui déjà se montraient la tête haute, et qui, quelques mois plus tard, devaient bravement arborer leur drapeau et marcher à visage découvert.

Ces bons pères eussent été de grands maladroits s'ils n'avaient connu la passion d'Olivier pour Thérèse; mais, selon le profond calcul de ces excellents moralistes, cette passion se trouvait fort à leur gré; ils la voyaient au contraire grandir avec une grande satisfaction. Ils préparaient en silence une scène qui devait éclater plus tard, et sur le résultat de laquelle ils n'avaient aucun doute.

D'après cette combinaison, ils laissèrent à Olivier plus de liberté qu'il n'eût pu en obtenir si son père était resté en Suisse; on le laissait des semaines entières dans la maison de campagne qu'avoisinait la chaumière de Glosberg; et d'après ce que nous avons

déjà dit, on doit aisément deviner à quoi Olivier passait ce temps en entière liberté.

Peut-être Glosberg eût fini par trouver les visites du jeune Barbasan trop souvent répétées, si la présence de quelque saint homme, aussi habile à parler de sa surveillance qu'à fermer les yeux, n'eût rassuré la susceptibilité paternelle.

Ce surveillant, donné au jeune Barbasan, avait l'admirable mérite de ne rien empêcher et d'être cependant l'apparence d'un obstacle; Olivier se donnait une peine prodigieuse pour lancer à Thérèse des regards à la dérobée et lui glisser des mots à demi-voix durant les longues promenades que le vieux Glosberg autorisait sous la conduite du vénérable religieux qui servait de précepteur au jeune amoureux.

Cependant, la passion des deux jeunes gens, si vive qu'elle fût dans leur âme, n'avait pas encore de nom pour eux. Voici la circonstance qui le révéla à Olivier :

Molinos, dont le premier voyage avait été inutile, était revenu à Fribourg. Ce n'était plus seulement comme le mandataire de monsieur de Morden.

Le prince avait appris à sa sœur l'existence de la lettre de Téhéta, adressée à monsieur de Favreuse ; et, pour la récompenser, disait-il, du sacrifice qu'elle lui avait fait en cachant la naissance de son fils, monsieur de Morden avait promis à la comtesse de Belnunce de lui remettre cette lettre.

Ce n'est pas que la comtesse craignît qu'elle fût re-

mise à monsieur de Favreuse, mais elle avait le droit de suspecter l'usage qu'en pourrait faire monsieur de Barbasan, en se souvenant de la trahison à laquelle cet homme l'avait forcée en 1814, grâce à la possession de son secret, qu'il devait sans doute à cette lettre, et dont aussi cette lettre était sans doute la seule preuve qu'il possédât.

Par un singulier hasard, Molinos arriva encore cette fois à Fribourg pendant l'absence de monsieur de Barbasan; mais comme son maître lui avait laissé les coudées franches pour arriver à s'emparer de cette pièce importante, il demeura en Suisse et alla s'établir aux environs de la maison de monsieur de Barbasan, afin de s'introduire dans les bonnes grâces des gens de la maison, et particulièrement dans l'amitié d'Olivier.

Ayant du temps devant lui, Molinos ne parut pas rechercher la société de ce jeune homme, mais il sut se faire rencontrer souvent par lui.

Peu à peu, quelques paroles s'échangèrent : on se promit de se retrouver, et bientôt Molinos fut admis en quatrième dans les longues promenades que le révérend jésuite continuait à surveiller.

La vertueuse compagnie de Jésus n'avait point vu l'année précédente cet étranger arriver aux environs de la maison de monsieur de Barbasan sans être inquiète de lui.

En le voyant revenir, on s'en inquiéta un peu plus; et pour cette fois, le père surveillant qui était chargé

de ne rien voir, eut véritablement quelque chose à regarder et à surveiller.

En quarante-huit heures, il sut Molinos par cœur : c'est-à-dire qu'il comprit qu'il avait affaire à un intrigant subalterne, satisfait de son esprit, de sa personne, de sa figure, et dont la vanité à l'endroit des femmes devait ruiner tout ce qu'il avait d'astuce et de finesse.

Molinos avait gardé le secret de ses intentions et du motif de son voyage, mais il avait mis à nu ses défauts et ses vices, et les bons pères résolurent de s'en servir en attendant mieux.

On avait préparé l'esprit d'Olivier de manière que le premier désappointement qu'il rencontrerait le jetât du côté où on lui avait montré le repos, le bonheur et les tendres affections.

On voulut tâter cette disposition longuement préparée, et on laissa tomber dans l'oreille de Molinos qu'on s'étonnait qu'un beau jeune homme comme lui ne fît point la cour à une aussi jolie fille que Thérèse.

Par prudence, Molinos devait éviter toute intrigue qui pût le mettre mal avec le fils de monsieur de Barbasan ; mais la vanité ne calcule pas, et indépendamment de la certitude de réussir auprès de Thérèse, elle donna à notre Gascon l'espérance de cacher son succès à Olivier.

Molinos commença donc immédiatement l'attaque de

la jeune coquette, et prit des airs tristes, langoureux et affectés, des retraites soudaines, des retours repentants, tout cela sans dire un mot qui ressemblât en rien à une déclaration, mais tout cela assez bien marqué pour que la plus innocente ne pût s'y méprendre.

Les femmes sentent les amoureux comme les chiens le gibier, ce n'est pas l'observation ni le raisonnement qui les éclairent, c'est un instinct dont elles sont douées, et dont elles-mêmes sont longtemps à se rendre compte.

Quant à Olivier, il était dans cette quiétude des cœurs généreusement épris ; il avait cette confiance de la première jeunesse qui, sûre de soi, ne doute jamais des autres. Il avait cette amplitude de cœur qui fait qu'on sait gré aux autres des sentiments qu'ils ont pour la femme qu'on aime. On les aime de l'aimer.

A cet âge, la jalousie dort au fond de l'âme comme ces matières inflammables dont on ne connaît pas les propriétés ; et quelque puissante qu'elle doive être plus tard une fois qu'elle a été allumée au choc d'un doute ou d'un soupçon, on l'ignore, on ne la suppose pas, elle ne vit pas encore.

Olivier était d'autant plus charmé de la vie qu'il menait, qu'il s'y laissait aller sans crainte du côté de son père.

La présence de son précepteur couvrait toutes ses actions, et il était sans remords du côté de Glosberg et

de Thérèse, car s'il savait, comme observation générale, que l'amour pût être coupable, il ignorait qu'il fût amoureux.

Un soir que Molinos, Thérèse, Olivier et le gouverneur revenaient à la nuit tombante d'une longue course dans la campagne, notre émissaire gascon avait besoin d'entraîner Thérèse de beaucoup en avant de ses compagnons.

Tout en jouant le jeu de séducteur, Molinos s'était laissé prendre à l'attrait de cette jeune fille si jolie et si gracieuse; et la jeune fille elle-même, à force d'examiner comment s'y prenait pour aimer un homme qui savait s'y prendre, avait fini par trouver que c'était un spectacle fort amusant; cependant elle était bien loin de supposer, en se laissant entraîner à écouter les compliments fabuleux du jeune et beau Gascon, lui donner le droit de lui parler de lui après lui avoir parlé d'elle.

Voilà cependant ce que faisait Molinos; malheureusement pour lui, il avait commencé cet entretien à l'ombre d'un buisson, situé sur le bord de la route qui les ramenait tous au château de monsieur de Barbasan.

Notre séducteur croyait avoir pris d'assez bonnes précautions en se plaçant de manière à voir arriver Olivier de très-loin, se réservant de rompre l'entretien à son approche.

Il n'avait point calculé qu'Olivier, qui se trouvait en

retard, aurait la fantaisie de couper la route tournante qu'il suivait, et de traverser hardiment les ravins qui paraissaient impraticables, pour regagner l'avance qu'il avait laissé prendre à Thérèse et à Molinos.

C'est ce qui arriva cependant.

Olivier aperçut le jeune couple assis à l'ombre du buisson, et sans aucune pensée de les espionner, dans l'intention seulement de les surprendre et de jouir du triomphe que devait lui procurer une course si témérairement accomplie, il s'approcha d'eux furtivement et arriva au moment où Molinos disait à la jeune fille :

— Oui, Thérèse, depuis que je vous connais, je ne suis plus ce que j'étais autrefois...

Ce ne fut point le sens très-vague de cette phrase qui fit s'arrêter Olivier, ce fut ce nom de Thérèse si familièrement donné. Jusque-là, Molinos avait toujours parlé à mademoiselle Thérèse ou à mademoiselle Glosberg.

Olivier tressaillit et écouta.

Il était déjà jaloux. Il commettait déjà la plus grande faute qu'un homme puisse commettre, celle d'entendre parler la femme qu'il aime alors même qu'elle vous aime passionnément ; et peut-être plus elle vous aime, plus il est dangereux de se fier à ce qu'elle dit de vous à un autre.

Quoi qu'il en soit, Olivier écoutait, et voici ce qu'il entendit :

— Oui, depuis que je vous connais, un changement énorme s'est opéré en moi : autrefois j'aimais à courir le monde, à changer sans cesse de pays ; je me plaisais à voir tous les jours de nouveaux visages, à faire de nouvelles connaissances.

Maintenant l'idée de quitter ce pays me fait peur, et je n'imagine pas que je puisse jamais rencontrer personne qui puisse me remplacer le plaisir que j'ai à rester près de vous.

— En vérité !... répondit Thérèse en baissant les yeux et en rougissant ; cela ne m'étonne pas, vous aimez tant monsieur Olivier.

La coquette, elle avait déjà cet art avec lequel une femme refuse un hommage pour se le faire présenter plus directement.

— Vous vous trompez, reprit Molinos; que m'importe Olivier ? Je ne dis pas que je n'ai point pour lui de l'amitié, mais assurément je pourrais passer bien des jours sans le voir. Mais le jour où je ne puis vous rencontrer, tout me manque ; je suis comme un homme qui est dans un air qu'il ne peut pas respirer, qui voit des choses qui lui sont tout à fait étrangères; je n'entends pas, je ne comprends pas ce qu'on me dit, je ne suis plus moi-même, et je pourrais dire que vous avez emporté mon cœur avec vous, car je ne me retrouve que lorsque je suis en votre présence.

Où diable monsieur Molinos avait-il pris cette façon d'exprimer son amour ?

Sans doute dans quelque roman qu'il dévorait le soir en attendant le retour de son maître; toujours est-il qu'il étonnait la jeune fille qui l'écoutait par l'expression toute nouvelle pour elle d'un sentiment qu'elle éprouvait, mais dont elle ignorait les effets. Toujours est-il qu'il éclairait Olivier sur ce qu'il éprouvait lui-même, et que celui-ci s'interrogeait sur la nature d'une affection qu'il voyait ressentir comme il la ressentait.

Thérèse écoutait, sinon avec sympathie, du moins avec vanité, cette peinture de l'empire qu'elle exerçait sur le bel étranger, et persistant dans ce système d'incrédulité provocante, elle lui répondit encore :

— C'est que vous aimez beaucoup la campagne et les bonnes promenades qu'on y fait, et comme ce n'est qu'avec nous que vous y venez, vous vous ennuyez quand vous n'êtes pas avec nous.

— Il y a deux jours, je suis allé seul avec Olivier, et j'ai été bien triste; aujourd'hui même, quand vous étiez loin de moi et que vous ne faisiez attention qu'à lui, j'étais plus triste encore.

Non, voyez-vous, Thérèse, ce n'est pas une amitié passagère que vous m'avez inspirée, c'est une tendresse, c'est une passion qui remplit tout mon cœur, qui fait que je ne vois, que je ne pense qu'à vous, que je n'espère qu'en vous; et pour vous voir, je quitterais mon pays, je quitterais ma mère; pour vous, je souffrirais la misère et l'humiliation, et si vous vouliez me dire un jour : « Restez, et je serai heureuse, » je resterais, fal-

lût-il pour cela perdre mon avenir, fallût-il pour cela renier ma famille et mon pays.

A mesure qu'Olivier écoutait, il retrouvait dans son cœur les sentiments qu'il entendait exprimer, et il éprouvait le chagrin de voir qu'un autre les disait si bien à celle qui les lui inspirait.

Cependant Molinos continua :

— Ce que j'éprouve pour vous, Thérèse, c'est un désir de ne vous quitter jamais. Mon plus grand bonheur serait de vous obéir en tout ce que vous pourriez désirer ; je ne puis vous dire quelle émotion, quelle joie infinie je ressens à la pensée qu'un jour vous pourriez être ma femme.

A cette phrase, Thérèse tressaillit et s'écarta de Molinos, qui reprit avec plus de passion :

— Oh ! tenez, il faut que je vous le dise, je suis amoureux de vous ! je vous aime d'amour !...

Ce mot retentit dans le cœur d'Olivier comme un signal d'alarme ; il appuya la main sur sa poitrine, tant il se trouva oppressé ; il venait enfin d'apprendre de quel nom s'appelait cet attrait irrésistible qui l'enchaînait auprès de Thérèse.

Lui aussi, il était amoureux, lui aussi, il aimait d'amour, mais de plus, il était jaloux.

Cet homme qui, quelques instants auparavant, lui semblait un si joyeux compagnon de ses plaisirs, qu'il excitait à se montrer empressé auprès de la belle Thé-

rèse, qu'il eût haï s'il ne l'avait pas aimée; cet homme, maintenant, il le trouvait faux, méchant, traître; il le haïssait d'oser aimer cette jeune fille; il ne lui pardonnait pas d'avoir eu l'insolence de le lui dire.

Cependant le précepteur avait passé à l'extrémité de la route; mais Molinos, l'ayant aperçu, s'était hâté d'aller au-devant de lui, après avoir dit tout bas à Thérèse :

— Oh! oui, je vous aime, et je suis bien malheureux, car il y en a un plus riche que moi qui vous aime aussi et vous me le préférez.

Par une inconcevable fatalité, Molinos venait de jeter dans le cœur d'Olivier tous les germes des mauvais sentiments de l'amour : la jalousie d'une part, le doute d'une autre.

Thérèse était restée seule et pensive, et Olivier n'avait pas quitté l'endroit où il s'était caché.

Quand le surveillant et Molinos approchèrent, il les entendit s'enquérir de son absence; mais on eut beau l'appeler, il ne répondit pas.

Ce n'était point calcul pour se faire chercher, c'était le résultat d'un accablement profond, c'était le sentiment de la solitude où vous laisse une espérance déçue.

« A quoi bon, se dit-on dans de pareils instants, à quoi aller vers ces voix qui vous appellent, vers ces lèvres qui crient votre nom? ce ne sont là que des voix vides, que des lèvres menteuses. Pourquoi m'appellent-ils? ils n'ont pas besoin de moi. »

Il resta donc caché dans son coin, observant Thérèse, perdue dans une rêverie profonde pendant que le précepteur courait et appelait de tous côtés avec une véritable inquiétude, et que Molinos se donnait un air plus inquiet encore.

Il manquait un dernier coup à la douleur d'Olivier, et Thérèse le lui porta.

— Bah! dit-elle, il se sera trouvé fatigué, et il sera rentré chez lui par un autre chemin.

Voilà donc la seule explication qu'elle donna à son absence.

Des larmes amères lui en vinrent aux yeux : il resta un moment comme anéanti, puis, quand ils furent assez loin pour ne plus pouvoir le voir et l'entendre, il reprit sa route à travers les halliers et les ravins, et arriva chez lui bien avant ceux qui le cherchaient, pâle et brisé, bien plus brisé de la torture de son cœur que de la fatigue de son corps.

Le lendemain de ce jour, et lorsque son gouverneur lui demanda pourquoi la veille il s'était séparé d'eux, Olivier lui répondit froidement qu'il s'était trouvé ennuyé de cette longue promenade; et, avant que le jésuite eût pu lui demander d'où venait cet ennui à propos d'une occupation à laquelle il s'adonnait quelques jours auparavant avec tant de plaisir, Olivier lui dit brusquement :

— Retournons à Fribourg, mon père, retournons à Fribourg; je perds ici mon temps, et peut-être j'y gêne des gens qui se passeraient bien de ma présence.

Le jésuite ne répondit rien avant d'avoir pressé en lui-même ces paroles inattendues pour en exprimer tout le sens qu'elles contenaient. Il avait vu, la veille, l'entretien particulier de Molinos et de Thérèse, et il ne lui avait pas fallu pincer beaucoup la vanité du Gascon pour la faire résonner à pleines cordes.

Il savait donc que Molinos avait fait sa déclaration ; il voulut être sûr qu'Olivier en était instruit.

— Eh bien, comme il vous plaira, lui répondit-il, nous partirons demain, ou dans quelques jours.

— Sur-le-champ, mon père, répondit Olivier.

— Comment ! sans même dire adieu à vos amis ?

— Je n'ai point d'amis.

— Vous oubliez monsieur Molinos ?

A ce nom, Olivier pâlit.

— Vous oubliez Thérèse ? reprit le jésuite.

A celui-ci, une larme vint aux yeux d'Olivier.

— Il faut aller leur faire vos adieux.

— C'est inutile, répondit Olivier avec impatience ; ils n'ont pas plus besoin de mes adieux que je n'ai besoin des leurs ; je vais partir.

C'était bien là le sentiment qu'on avait voulu nourrir dans le cœur de ce jeune homme, et il répondait admirablement aux leçons qu'on lui avait données. A la première contrariété, au premier désappointement qu'il rencontrait dans sa vie, il s'était écrié :

— Retournons à Fribourg !

Ce qui voulait dire :

— Allons, mon père, prenez-moi, je n'ai confiance, je n'ai espoir qu'en vous.

L'habileté des jésuites fut-elle en défaut, ou bien eurent-ils raison de penser que ce n'était point là un chagrin assez vif pour faire naître dans le cœur d'Olivier la résolution irrévocable de se donner entièrement à eux ? toujours est-il qu'ils n'en profitèrent pas, et que le général, averti par son émissaire du projet d'Olivier, lui fit comprendre qu'il devait rester dans la maison de son père, qui allait revenir incessamment de Toulouse.

Quel que fût le dépit d'Olivier, le condamner à rester si près de Thérèse, c'était le forcer à la revoir, c'était remettre l'esclave dans sa chaîne. Ils savaient bien, les bons pères, ce qu'ils faisaient : ils avaient préparé pour Olivier une preuve telle, qu'elle devait infailliblement réussir.

La question, pour eux, n'était point le raccommodement des deux amoureux ; il arriva, comme il devait arriver, que Thérèse se montra colère et piquée de l'oubli d'Olivier. Olivier devint plus triste et plus piqué de la froideur de Thérèse. On se parla comme si on se connaissait à peine.

Pour tout autre que pour le vieux Glosberg, la cérémonieuse politesse qui remplaça l'aimable familiarité des deux enfants, eût été le premier signal d'un amour

qui commençait à se connaître; mais il n'eut de souci que de leur tristesse, et ce fut lui qui leur proposa le premier de renouveler leurs joyeuses courses dans la montagne.

Ni l'un ni l'autre n'osa refuser, mais ni l'un ni l'autre non plus ne voulut donner le premier son consentement. Cependant Glosberg, s'étant éloigné un moment pour appeler le bon gouverneur qui admirait les fleurs de son jardin, Olivier ne put y tenir et laissa échapper ces mots d'une voix émue :

— Vous vous ennuierez beaucoup, mademoiselle Thérèse, monsieur Molinos n'y sera pas.

De toutes les perfidies de femme, celle qu'un homme qui a vécu doit le plus redouter, c'est celle qui lui répond à une accusation par une caresse.

Pour ma part, je préfère mille fois la femme insolemment menteuse qui nie le témoignage de vos yeux et de vos oreilles, qui proteste de son innocence lorsque vous avez vu sa faute, qui au besoin pleure, gémit, s'arrache les cheveux, et menace de mourir; pour ma part, je la préfère à celle qui étouffe une accusation sous des serments, sous des baisers, sous des protestations d'amour, et qui vous endort dans sa tendresse sans avoir un moment fait naître le doute de sa trahison dans votre cœur.

Plus on avance dans la vie, plus on reconnaît que cette façon de tromper appartient aux femmes qui n'ont aucune dignité d'elles-mêmes.

La femme qui se donne la peine de vouloir vous faire croire à son innocence par quelque moyen que ce soit, cette femme croit encore que l'innocence est quelque chose de saint et de respectable.

La femme qu'on accuse et par conséquent qu'on insulte, et qui cependant vous jette son amour à la tête pour vous étourdir, cette femme se méprise, ou plutôt elle n'a plus d'estime de rien.

J'ai été bien loin dans cette appréciation d'un caractère assez rare, et certes ces réflexions sont loin d'être applicables dans l'excessive rigueur de leurs termes à ce qu'était alors la jeune Thérèse, mais ce qu'elle fit alors devant l'accusation d'Olivier était la première révélation d'une âme à laquelle manquait la chasteté naturelle et l'orgueil de la vertu.

Elle jeta sur Olivier un regard désolé, et ne répondant pas à l'accusation dont elle était l'objet :

— M'ennuyer avec vous! moi qui vous ai attendu depuis trois jours, moi qui vous attends depuis l'instant où vous me quittez jusqu'à celui où je vous revois; vous ne pensez pas ce que vous dites!...

Hélas! la bonne et facile nature d'Olivier n'était pas capable de lutter avec cette nature astucieuse; il n'était déjà plus fâché après ces paroles, et cependant il reprit :

— Pourtant, vous avez longtemps causé avec lui, et vous l'avez longtemps écouté avec plaisir.

— J'en ai beaucoup plus à vous entendre, lui répondit-elle.

— Il a osé vous dire des choses dont je n'aurais jamais osé vous parler.

— Peut-être, dit-elle en souriant, parce que vous ne les pensez pas.

— Comment! s'écria Olivier, vous pouvez croire que je ne vous aime pas comme lui, plus que lui?

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit? reprit doucement la jeune fille.

Hélas! le pauvre garçon, que deviendra-t-il en de pareilles mains?

Elle n'avait pas répondu un seul mot à son accusation, elle n'avait pas daigné se justifier d'avoir écouté les doux propos de Molinos. Elle avait tout endormi en excitant l'amour d'Olivier.

Ce n'était encore que l'instinct de sa nature qui lui donnait cette horrible habileté.

Elle était coquette comme chantait Garat, elle avait le génie de la perfidie comme il avait celui du chant; les mieux apprises dans ces genres ne sont jamais aussi habiles que les plus médiocrement douées.

Ce n'est jamais que l'impuissance de l'art luttant contre les priviléges de la nature.

Cette querelle passée, on comprend ce que devint cette passion, une fois qu'ils en eurent tous deux la conscience.

Du moment qu'Olivier sut qu'il était amoureux, il le devint avec force et excès.

Tous les sacrifices inspirés par cette passion, et dont le récit était arrivé jusqu'à lui, il se sentait capable de les faire.

Il rêvait des obstacles, des difficultés insurmontables, pour se donner la joie de sentir qu'il était capable de les vaincre.

Confiant dans le nouveau sentiment qui lui avait été promis, comme il l'avait été dans l'affection purement fraternelle que lui avait longtemps cachée son amour, il dédaigna de s'occuper de la rivalité de Molinos; et ce ne fut pas parce que celui-ci avait dit à Thérèse que son plus grand bonheur serait de l'avoir pour épouse, ce n'est pas pour cela qu'Olivier lui fit la même promesse; c'est parce que, pour lui, l'accomplissement de l'amour consistait à donner sa vie, sa fortune, tout soi à celle qu'on aimait.

Olivier ne rêvait plus qu'au moment où il pourrait devenir le mari de Thérèse; et celle-ci savait trop bien apprécier la différence qu'il y avait entre lui et Molinos pour n'avoir pas lestement sacrifié ce dernier à l'espérance de devenir comtesse de Barbasan.

Quant à Molinos, il avait compris du premier coup qu'il n'était pas de taille à se faire le rival d'un homme ayant un nom et une fortune comme celle d'Olivier. Il s'était retiré, non pas cependant sans avoir pris quelques avantages sur Thérèse.

Il avait feint le désespoir, et n'avait pas craint de dire à la jeune fille qu'il savait la raison pour laquelle on ne l'écoutait pas ; il avait écrit une lettre dans laquelle il la racontait, pour ainsi dire, à elle-même, attribuant aux calculs, à l'ambition, à la cupidité, la préférence qu'elle accordait à monsieur de Barbasan; et, après cette lettre injurieuse, il n'avait pas craint de retourner chez Glosberg et de parler à sa fille.

Décidément, c'était une pauvre créature. Sans doute elle n'avait pas cherché à effacer du cœur de Molinos les injurieux soupçons qu'il lui avait montrés, mais elle ne s'en était point révoltée; elle n'avait pas chassé, autant qu'une femme le peut, l'homme qui avait osé l'insulter à ce point.

Décidément, elle avait ce vice dégradant qui, chez les hommes, s'appelle lâcheté, et qui, chez les femmes, n'a point de nom.

Du reste, Molinos avait eu beau jeu à jouer le désespoir et à annoncer son départ, car monsieur de Barbasan venait d'arriver, et, soit qu'il réussît à obtenir de lui la précieuse lettre adressée à monsieur de Favreuse, soit qu'il échouât, il ne pouvait rester plus longtemps à Fribourg; les ordres du prince de Morden étaient de revenir lui rendre compte sur-le-champ de la façon dont monsieur de Barbasan l'aurait accueilli.

Laissons un moment l'amour d'Olivier et de Thérèse s'exhaler par l'espérance d'un bonheur prochain aussi bien que par la crainte de le voir échapper, et racon-

tons en quelques mots ce qui advint de la mission de Molinos auprès de monsieur de Barbasan.

Le lendemain de l'arrivée du comte, Molinos se présenta chez lui, après lui avoir fait demander une audience particulière par son fils, qui lui annonça qu'un étranger avait patiemment attendu son retour depuis plus de trois mois.

XXIII

UN MAUVAIS ROLE

Molinos arriva jusqu'à monsieur de Barbasan, avec la parfaite conviction qu'il n'en était point connu, et qu'il pourrait lui faire croire tout ce qu'il voudrait; mais déjà le comte était averti de ce qu'était Molinos, car il avait ramené Bonnissens avec lui, et, comme on doit se le rappeler, Bonnissens connaissait parfaitement le fils de Jean Molinos pour l'avoir vu en 1814, lorsque Marine le donna pour valet de chambre à monsieur de Sainte-Mars; toutefois, et quoi qu'il ignorât qu'il fût au service de monsieur de Morden, il pensait, d'après la manière dont Molinos s'était posé dans le pays, que ce garçon devait être l'agent de quelque intrigue dont lui, monsieur de Barbasan, devait être la dupe.

Monsieur Molinos s'était fait appeler le chevalier Molinos; il dépensait largement et payait exactement. Cela

devait faire croire au comte qu'il s'agissait de toute autre chose que d'une escroquerie.

Monsieur de Barbasan consentit avec empressement à recevoir Molinos ; se trouvant sur ses gardes, grâce à l'avertissement de Bonnissens, il avait chance d'en apprendre plus de celui qui voulait le tromper que celui-ci ne pourrait en apprendre de lui ; il lui donna donc audience le surlendemain de son arrivée.

Maître Molinos entra au château, enveloppé d'un long manteau, un vaste chapeau rabattu sur les yeux : c'était à faire croire qu'il avait de sinistres projets contre monsieur de Barbasan ; d'autant mieux que Molinos avait demandé que cette entrevue demeurât secrète.

La tournure mélodramatique produisit un effet sur lequel il n'avait point compté. Olivier, l'ayant vu affublé de la sorte, le précéda chez son père et lui dit de vouloir bien l'excuser de ce qu'il avait demandé une entrevue pour cet homme.

Il lui confia qu'il craignait de sa part quelque fâcheux dessein, et il finit par le prier de vouloir bien lui permettre d'assister à cette entrevue.

Le comte sourit avait dédain, et repartit avec une hauteur menaçante qu'Olivier ne lui avait jamais vue dans ses plus mauvais jours :

— On a pu m'enlever tout ce qui fait l'honneur, mais personne n'a encore douté de mon courage ; laissez entrer cet homme, fût-il armé de pistolets et de poignards... Je sais comment on se défend contre les

gens courageux, et comment on corrige les fanfarons.

Olivier se retira fort mécontent de l'accueil de son père, et Molinos fut introduit.

Il s'arrêta debout devant monsieur de Barbasan, qui se tenait assis derrière un vaste bureau, et attendit que les portes fussent fermées derrière lui.

Aussitôt, jetant à terre son large feutre et son manteau, il se montra dans une espèce de costume bizarre et galamment terrible, qu'il avait dû emprunter à quelque mélodrame de monsieur Guilbert de Pixérécourt.

Des bottines jaunes, une culotte rouge, un justaucorps de velours avec de gros crevés de satin feu, une large ceinture de cuir avec poignard, sabre et pistolet, tel était l'habillement inconcevable que Molinos avait choisi pour jouer la scène à effet qu'il avait préparée.

A son compte, l'effet de son apparition devait être prodigieux; et le comte, qui avait aperçu un bout de botte et une pointe de fourreau, donna à Molinos la satisfaction qu'il attendait.

Il tressaillit sur son fauteuil, ouvrit de grands yeux, et parut presque épouvanté.

— Rassurez-vous, comte, lui dit gravement Molinos. Je ne viens point ici dans des intentions hostiles.

Si j'ai pris ce costume, c'est que j'ai voulu que vous

sachiez tout de suite à qui vous aviez affaire... Je n'ai point voulu vous tromper, comme tant d'autres, en gardant un titre qui ne m'appartient pas... Je suis... vous voyez ce que je suis...

Le comte jugea quel faquin était ce Molinos, et il fut tenté de le mettre à la porte; cependant il attendit un moment pour voir s'il pouvait en tirer quelque chose.

— Je vois, reprit-il donc, que vous avez un costume de théâtre; êtes-vous donc un comédien?...

— Tonnerre et enfer! on m'insulte au point...

— Ce n'est point mon intention; mais comment voulez-vous que je sache qui vous êtes?

— Vous devriez le savoir, car il y a quelques années, vous avez reçu dans votre château un détachement de ma bande.

Le comte fut un moment à se rappeler les bohémiens dont la venue avait amené entre lui et Glosberg la scène que j'ai racontée; il prit Molinos en un mépris encore plus profond et répondit :

— Je me rappelle, en effet, qu'une troupe de misérables bohémiens est venue dans ce pays, que je leur ai donné l'hospitalité dans un chenil inoccupé, et que je leur ai jeté quelque argent pour les faire boire.

Ce ton de souverain mépris déconcerta un peu Molinos; il ne connaissait guère les bohémiens que par les mélodrames, qui en ont toujours fait un fréquent usage, et il s'imaginait que, s'ils n'avaient point pour eux le

prestige de la naissance, ils avaient du moins celui de leur férocité intrépide.

Mais notre héros gascon n'était pas homme à se laisser intimider longtemps, et voulant reprendre son avantage, il dit à monsieur de Barbasan :

— Comte, ne parle point si légèrement d'une caste qui occupe le Nord et le Midi, l'Orient et l'Occident, qui est en relation avec les têtes couronnées.

Monsieur de Barbasan, s'entendant tutoyer, regarda derrière lui, comme s'il eût cherché à voir à qui Molinos s'adressait.

Celui-ci prit ce mouvement pour un signe de frayeur, et lui dit :

— Ne craignez rien, vous dis-je ; si j'avais eu contre vous des projets sanguinaires, vous seriez déjà en mon pouvoir.

Monsieur de Barbasan commençait à s'impatienter, et répondit :

— Mon Dieu ! monsieur, finissons-en...

— Je suis ici pour une mission de paix ! reprit Molinos en élevant la voix.

Puis il tendit la main, et ajouta brusquement :

— Connaissez-vous cet anneau ?

A cette vue, monsieur de Barbasan comprit enfin dans quel but Molinos était venu : la scène prit tout à coup un intérêt sérieux pour lui; de son côté,

il se résolut à la jouer jusqu'au bout, mais à son avantage.

— Cet anneau, dit-il, en effet, je crois l'avoir vu ; mais, en vérité, je ne me rappelle plus en quelle circonstance.

— Faut-il que je vous la rappelle? dit Molinos.

— Ne se rattache-t-elle pas, dit le comte, à l'arrivée des bohémiens dans mon château?

— La mémoire vous revient, reprit Molinos ; et vous devez, par conséquent, vous rappeler ce que vous avez promis à la femme qui vous a fait voir cet anneau?

— Sans doute; mais vous-même, vous devez savoir qu'il ne suffit pas de me le présenter pour m'engager à tenir le serment que j'ai fait ? Il me faut autre chose pour me prouver que vous êtes véritablement l'envoyé qu'on m'a annoncé.

— Je vois que nous nous entendons, reprit Molinos, et je vais vous faire le récit que vous me demandez.

Quoique le comte sût à peu près tout ce qui allait lui être dit, il écouta avec une extrême attention, afin de découvrir de quels intérêts cet homme était l'émissaire près de lui; car, d'après ce que lui avait dit Bonnissens et d'après le costume étrange que Molinos avait adopté, il était parfaitement convaincu que cet homme n'appartenait en aucune façon à la bande de bohémiens dont il se disait le chef.

Cependant Molinos commença ainsi :

— Dans la nuit qui précéda le départ des bohémiens, une vieille femme vous demanda de venir près d'elle, et vous assigna un rendez-vous non loin de la maison où vous avez reçu tous les bohémiens. Elle invoqua, pour vous déterminer, le nom d'un homme qui avait été votre frère d'armes dans l'Inde ; et vous vous empressâtes d'accéder aux désirs de cette femme. Elle avait trompé la surveillance de nos frères, qui se livraient à la joie, et vous la trouvâtes au rendez-vous.

C'était dans un coin très-écarté de votre parc, au pied d'un groupe de marbre représentant un Hercule combattant un lion.

A peine y fûtes-vous arrivé, que la femme qui vous avait servi de guide vous laissa seul avec celle qui vous avait fait demander.

Molinos s'arrêta, et reprit aussitôt :

— Toutes ces circonstances sont-elles vraies, et ne suis-je pas bien instruit ?

— Parfaitement bien instruit, répondit le comte, qui remarqua que Molinos semblait plutôt réciter une leçon que parler de lui-même et d'après des renseignements qui lui étaient propres.

Molinos, ravi de son succès, et peut-être de sa mémoire, reprit d'un ton ampoulé :

— La nuit était noire, et le vent s'engouffrait dans les arbres; l'orage grondait au loin.

— Pardon, fit le comte, la nuit était parfaitement tranquille et la lune brillait de son plus riche éclat.

Sur cette observation, Molinos abandonna ce système d'amplification, et reprit la leçon que lui avait expliquée, sans doute, le prince de Morden.

— Vous trouvâtes une vieille femme assise sur une pierre; car elle n'avait pas la force de se soutenir; elle était mourante, et voici ce qu'elle vous dit :

« Voulez-vous faire une bonne action? Voulez-vous que je ne meure pas avant d'avoir réparé autant qu'il se peut le crime qu'on m'a fait commettre? Prenez cette lettre, et si je ne vous la fais pas redemander, d'ici à un an, par quelqu'un qui vous présentera cet anneau, cherchez en France ou en Allemagne l'homme à qui elle est adressée, et faites-la-lui remettre.

» Je vais essayer moi-même de le découvrir; mais avant que j'y parvienne, il est possible que je meure, et je ne veux pas entrer dans la tombe avec le remords de mon crime. Si, le délai d'un an passé, je ne l'ai pas trouvé, c'est que je serai morte... mais je serai morte avec la certitude que celui à qui j'ai fait tant de mal sera consolé par moi. »

Monsieur de Barbasan fit un signe de tête affirmatif, comme pour reconnaître la vérité de ce que venait de dire Molinos, et celui-ci continua :

— Vous avez fait serment de remettre la lettre contre cet anneau ; le voici, et je viens vous la demander.

— Pardon, jeune homme, fit monsieur de Barbasan d'un air dédaigneux, il y a bien d'autres choses que ce que vous dites là, et qu'il est inutile que je vous apprenne puisque vous les ignorez; mais il y en a une que vous savez et à laquelle vous n'avez pas fait attention, c'est qu'après un an de délai je devais faire remettre cette lettre à monsieur de Favreuse, et que voilà près de quatre ans que l'histoire que vous venez de me raconter s'est passée; il en résulte qu'il y a trois ans que la lettre a dû être remise par moi.

A son tour, Molinos prit un air supérieur et dédaigneux, et repartit :

— Nous savons qu'elle n'a point été remise !

Monsieur de Barbasan haussa les épaules et se contenta de dire :

— A supposer que je ne l'eusse pas fait, votre arrivée ici ne ferait que m'avertir qu'il est temps que je le fasse.

— C'est ce que nous ne souffrirons pas, fit Molinos en prenant une posture tragique.

— Mon cher ami, lui dit monsieur de Barbasan, on voit que vous êtes un laquais de bonne maison, malgré votre costume de capitan matamore ; voilà une demiheure que vous me parlez debout pendant que je suis assis.

— Monsieur le comte, s'écria Molinos fort épouvanté de l'apostrophe de monsieur de Barbasan, vous ne savez pas à qui vous parlez!...

— Parfaitement, reprit le comte; je parle au fils d'un paysan des Pyrénées, qui ne s'appelait pas Molinos, mais Moline. Vous avez lâchement abandonné votre père sur une grande route, à l'époque de l'invasion du midi de la France par les Anglais; vous vous êtes caché à Toulouse, chez une de vos tantes, appelée Marine, ancienne servante d'une certaine marquise de Prémontré, dont je sais aussi toutes les histoires aussi bien que celles de sa sœur la duchesse de Frobental.

Grâce à votre tante, qui connaissait monsieur de Sainte-Mars depuis longues années, vous êtes entré au service du général comme jockey; et comme vous aviez beaucoup de dispositions pour le service domestique, vous êtes arrivé très-vite au grade de valet de chambre.

Molinos restait confondu de la science de monsieur de Barbasan, qui, du reste, venait de débiter tout ce qu'il savait sur le compte de Molinos.

Ceci ne l'empêcha pas de lui dire:

— Vous voyez que je sais votre histoire sur le bout du doigt. Voulez-vous que je vous dise la suite, auquel cas je vous ferai chasser à coups de bâton par les gens de ma maison? ou bien voulez-vous me dire tout droit pourquoi l'on vous a envoyé ici, ce que je puis savoir

dans huit jours; mais, ce qui, si vous me l'apprenez tout de suite, pourra vous sauver les coups de bâton que vous méritez si bien pour le rôle impudent et grotesque que vous venez de jouer devant moi?

Un plus brave et plus adroit que Molinos eût été fort étourdi de la tournure que prenait son ambassade; notre Gascon en était à regarder autour de lui pour voir s'il ne trouverait pas une porte ouverte par où il pût s'échapper, lorsque monsieur de Barbasan lui dit d'un ton menaçant :

— Allons, drôle, qui est-ce qui t'envoie?

— C'est mon maître.

— Quel est ton maître?

— Pardieu! vous devez bien le savoir : monseigneur le prince de Morden.

— Ah parbleu! fit le comte en réfléchissant, c'est cela, le frère de madame de Belnunce, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur le comte.

— Et que t'a-t-il dit?

— Dame! fit Molinos, il m'a dit qu'une femme appelée Téhéta vous avait remis une lettre pour monsieur de Favreuse, et m'a raconté la circonstance où cette lettre vous a été remise, puis il a ajouté :

« Il m'importe que cette lettre n'arrive pas à son adresse, et il y a mille louis pour toi si tu peux me la rapporter. »

— Monsieur le prince de Morden! fit monsieur de

Barbasan en se levant avec colère ; monsieur le prince de Morden est un pied plat et un avare ! Quand on sait qu'une pareille lettre existe dans des mains étrangères, on vient l'arracher au péril de sa vie à celui qui la possède, ou on la lui achète au prix de sa fortune.

— Elle est donc bien importante ? fit Molinos avec stupéfaction, en voyant la colère de monsieur de Barbasan s'adresser à un autre qu'à lui.

— Oh ! reprit monsieur de Barbasan sans s'apercevoir que ses paroles étaient avidement écoutées, il y a longtemps que je tiens dans mes mains leur honneur à tous, et jusqu'à présent je l'avais épargné ; mais qu'ils tremblent maintenant !... Ils m'ont poussé à bout... Eh bien ! si je suis un tigre, comme ils disent, ils verront ce dont le tigre est capable !...

— Mais, dit Molinos, que dirai-je à mon maître ? Faut-il lui répéter ce que je viens d'entendre ?

Monsieur de Barbasan toisa Molinos de la tête aux pieds et lui dit :

— Que gagnes-tu chez ton prince?

Le héros de tout à l'heure répondit en baissant modestement les yeux :

— Quinze cents francs, et les vieux habits.

— Je te donne cent louis, et des habits neufs ; va-t'en à l'office demander à manger.

Molinos, qui n'avait plus à espérer les mille louis que lui avait promis le prince de Morden, et qui, comme on

a pu le voir, ne tenait pas beaucoup à la qualité de ses maîtres pourvu qu'il fût bien payé ; Molinos salua humblement monsieur de Barbasan et se prépara à lui obéir.

Au moment où il allait sortir, le comte l'arrêta et lui dit :

— Sais-tu lire et écrire ?

— Oui, monsieur le comte.

— Eh bien, va demander monsieur Bonnissens, mon intendant ; nous tâcherons de faire de toi quelque chose de mieux qu'un valet de chambre.

Ce nom de Bonnissens fut pour Molinos toute une révélation.

Il comprit d'où venaient à monsieur de Barbasan les renseignements qu'il avait sur lui ; et dès cet instant il se promit bien que si, dans l'avenir, il se présentait une occasion profitable de le tromper, au profit du prince de Morden ou de tout autre, il ne manquerait pas de la saisir avec empressement.

Molinos était trop Gascon pour ne pas se mentir à lui-même ; c'était tout simplement une platitude de laquais. Il s'enveloppa de son large manteau et murmura sourdement :

— Ce sera une vengeance.

Ce qui arriva de la révélation de Molinos ne trouverait pas sa place ici d'une manière convenable ; et il est temps de dire ce qui arriva du retour de monsieur de Barbasan auprès de son fils.

XXIV

UNE TERRIBLE RÉVÉLATION

Quelques jours après la scène que nous venons de raconter, Olivier fut mandé par son père, qui lui fit une réprimande assez sévère sur sa facilité à se lier avec des inconnus; puis, après avoir rendu la leçon profitable en forçant Molinos à le servir à table pendant qu'il déjeunait avec son fils, monsieur de Barbasan annonça qu'il allait incessamment retourner en France, et lui dit qu'il était temps de faire le choix d'un état et de décider la carrière qu'il prétendait suivre.

— Je suis content de votre instruction, Olivier, lui dit-il; mais une chose m'étonne en vous, c'est que vous n'ayez aucun goût décidé, soit pour les armes, soit pour les arts, soit pour l'Église, ce que j'aurais pu craindre; mais ce qui, je le vois, ne doit guère entrer dans vos projets. Ce n'est pas quand on aime à passer les journées tout entières à courir les champs avec une jolie fille, qu'on a dans le cœur le désir de se faire prêtre.

Olivier rougit, et son père s'empressa de reprendre :

— Mon Dieu ! je ne vous blâme pas; cela vous amuse, et vous faites bien de passer joyeusement votre temps; mais enfin le temps des pensées plus sérieuses est arrivé : il faut que vous preniez un parti, il faut que vous

décidiez quelle carrière vous voulez suivre : de ce côté-là je ne vous gênerai point ; je vous laisse le maître absolu de votre choix.

Seulement, songez-y mûrement, car vous n'êtes pas destiné à rester dans les rangs inférieurs de l'état que vous choisirez : où vous voudrez arriver, vous arriverez ; je vous le promets, Olivier, ajouta le comte avec une menaçante expression.

Et, comme s'il oubliait que son fils l'écoutait, il ajouta :

— Oh ! les services rendus ne m'ont pas protégé, eh bien, les crimes des autres te protégeront !...

Olivier entendit ces paroles ; mais dans ce moment il ne leur prêta pas le sens que plus tard elles devaient avoir pour lui. Une seule chose le préoccupait : son père lui avait annoncé son intention de l'emmener en France, et lui avait ordonné de faire choix d'une carrière. Cette dernière exigence de son père, quelque importune qu'elle fût, ne l'inquiétait même en aucune façon ; il n'avait entendu qu'un seul mot :

— Il faut partir...

Et partir, pour lui, c'était quitter Thérèse ; c'était laisser son âme après soi ; c'était changer la vie pleine de son cœur contre la vie déserte d'un monde qu'il ne connaissait pas.

L'effroi qu'il éprouva en apprenant les intentions de son père fut si grand, qu'il n'eut pas la force de récla-

mer contre la volonté qui le rendait si malheureux. D'ailleurs, indépendamment de la souffrance qu'il éprouvait, il se sentait dans le cœur une vive irritation contre son père ; le ton léger et dédaigneux dont monsieur de Barbasan avait parlé de Thérèse avait cruellement blessé son jeune cœur.

De toutes les injures qu'on peut faire à un homme, la plus affreuse c'est de rabaisser l'idole de son amour ; c'est de l'humilier dans ce qu'il adore ; mieux vaut lui présenter la femme qu'il aime comme un monstre, que de la traiter cavalièrement comme la plus futile des choses dont un homme peut s'occuper.

Olivier se taisait, tout entier à sa douleur et à sa colère. Son père était trop occupé de la vengeance qu'il méditait, et qu'il voulait faire servir à l'élévation de son fils, pour faire une grande attention à l'étonnement de celui qu'il appelait encore un enfant ; il renvoya donc Olivier, après lui avoir dit qu'il attendait de lui une décision prompte, car il devait quitter la Suisse sous trois ou quatre jours.

Olivier sortit de chez son père le désespoir, l'incertitude dans le cœur ; c'était la première fois qu'un malheur prochain et réel le menaçait. Il en était aussi épouvanté qu'étonné ; nul parti ne s'offrait à lui pour le détourner. Il s'arrêtait, incertain, éperdu, devant cet obstacle, sans sentir en lui-même la force de le surmonter.

On eût dit de ces jeunes chevaux plein de sang et de

vigueur qui, dans leur course aventureuse, rencontrent pour la première fois une barrière dressée devant leurs pas ; ils reculent, ils se rapprochent, ils la sentent, ils la flairent, ils s'éloignent et reviennent bientôt, et s'arrêtent encore, ne se doutant pas qu'il leur suffirait d'un léger effort de leurs jarrets nerveux pour la laisser derrière eux. Enfin, l'impatience les gagne, ils frappent la terre du pied, ils bondissent et franchissent légèrement l'obstacle. Qu'un plus difficile se présente, ils le franchissent de même; car ils viennent d'apprendre le secret de leur force.

Tel était Olivier, sans s'en douter. Il avait arrangé la marche de sa vie, et voilà que la volonté de son père en dispose autrement. L'absence se mettait en travers de ses projets. Que faire?... que décider?...

Désobéir à son père, c'était là une chose qu'Olivier ne comptait pas comme possible; c'était une action qui n'entrait pas dans le calcul de ses forces : jamais enfant perdu ne fut plus malheureux; Olivier portait de tous côtés des regards effarés, comme s'il eût demandé appui et conseil à tous ceux qu'il rencontrerait; enfin, une lueur se montra à cet horizon obscur où le malheur l'égarait comme l'oiseau longtemps battu par l'orage, et qui retrouve le chemin du nid où est l'abri, la chaleur et l'aile maternelle.

Olivier pensa à l'humble demeure où il y avait eu quelquefois pour lui de l'affection, de la joie et de l'espérance, il pensa à Thérèse et à Glosberg, et pensa à

aller tout leur dire de son malheur et de ses espérances perdues.

Le pauvre enfant ne pouvait point prévoir qu'il allait y chercher un malheur plus terrible; qu'il allait y perdre sa plus douce espérance, et y apprendre qu'il en est une qui est permise à la plupart des hommes, et qu'il lui était défendu de jamais avoir.

Le soir du jour où il avait eu avec son père cet entretien qui l'avait si vivement désespéré, Olivier arriva chez Glosberg, qu'il n'avait pas vu depuis deux jours, et qui parut l'accueillir avec une froideur qu'il ne lui avait jamais montrée.

De son côté, Thérèse paraissait malheureuse ; Olivier la vit dans un coin de la grande chambre, la tête courbée sur un de ces ouvrages de femme que son père n'imposait jamais à sa capricieuse paresse; lorsqu'il entra, un regard où brillaient des larmes se glissa furtivement du côté d'Olivier; il s'arrêta tout étonné, moins malheureux qu'il ne l'eût été un autre jour de trouver la douleur dans cette maison, lui que son désespoir y amenait.

— Le chagrin est-il donc partout aujourd'hui! s'écria-t-il; ou bien savez-vous ce qui m'arrive, et cela vous désole-t-il comme moi? Oh! alors, vous m'aimeriez; alors, nous pourrions nous entendre...

— Ne vous occupez pas de ce qui se passe ici, répondit sévèrement Glosberg; les vrais chagrins n'appar-

tiennent qu'à ceux qui les éprouvent : et ceux-là sont bien légers qu'on promène si légèrement et qu'on peut jeter dans l'oreille du premier venu.

Quoique le ton sévère de Glosberg étonnât Olivier, il ne se rendit point compte de leur sens réel ; il ne comprit point qu'on l'avertissait qu'il ne pouvait y avoir rien de commun entre les chagrins de Thérèse et ceux du fils de monsieur de Barbasan, et il s'écria vivement :

— Mais vous ne savez donc pas... mon père veut que je quitte le pays, mon père veut m'emmener en France !

— Ah ! fit Glosberg d'un ton singulier, si c'est cela, tant mieux.

— Comment, tant mieux ? repartit vivement Olivier ; mais nous serons séparés , mais je ne verrai plus Thérèse que j'aime, ajouta-t-il avec des larmes dans la voix.

— Monsieur de Barbasan !... dit le vieux soldat en se redressant fièrement.

— Thérèse, dont je veux faire ma femme ! s'écria le jeune homme avec enthousiasme.

— Vous l'entendez, mon père, reprit vivement la jeune fille.

Ce mot, aussi bien que les larmes qui étaient dans les yeux de l'enfant, montraient assez qu'une explication avait eu lieu entre elle et son père.

C'était sans doute Molinos ou le vieux jésuite qui avaient éveillé la sollicitude endormie de Glosberg : l'un pour se venger peut-être de la place infime où monsieur de Barbasan l'avait jeté ; l'autre, parce qu'il jugeait sans doute que le temps était venu de frapper le grand coup qui devait livrer à l'honorable congrégation la personne d'Olivier, et, par suite, l'immense fortune qu'il devait hériter de son père.

A la déclaration du jeune Barbasan et aux cris de sa fille, Glosberg demeura un moment interdit, et un sombre mécontentement se peignit sur son visage.

— Votre femme !... votre femme !... répéta-t-il plusieurs fois de suite avec un mouvement dédaigneux ; cela ne se peut pas, cela ne sera jamais...

Sans avoir la moindre assurance de ce qu'il disait, Olivier eut recours aux arguments que les amoureux invoquent tous en pareil cas.

— Mon père m'aime, répondit-il ; il n'a que moi d'enfant ; il veut mon bonheur, et, vous pouvez en être assuré, il consentira à mon mariage avec Thérèse.

Les paroles d'Olivier sonnèrent mal à l'oreille de Glosberg.

— Le consentement de votre père ! reprit-il avec un ton presque méprisant, je me soucie fort peu du consentement de votre père ; pour que ce mariage se fasse, il faut le mien, et le mien, vous ne l'aurez jamais !...

— Jamais !... répéta Olivier, stupéfait de ce refus; mais pourquoi cela ? pour quelle raison ?

Le vieux soldat parut se repentir de la brusquerie de sa réponse, et repartit en se détournant :

— Ne me demandez pas cela, monsieur Olivier... Je refuse, parce que je refuse, voilà tout.

— Mais, je vous ai donc fait quelque chose?... reprit le jeune homme, dont la surprise augmentait à chaque instant ; aurai-je manqué de respect à votre fille ou à vous ?... Ai-je fait quelque action blâmable ?

— Je ne vous accuse pas, reprit Glosberg avec humeur ; je ne vous reproche rien.

— Mon père, fit Thérèse d'une voix suppliante et en joignant les mains devant lui ; mon père, mais Olivier n'est pas coupable.

— Taisez-vous ! lui dit Glosberg.

— Mais, continua Thérèse avec des larmes qui dénotaient beaucoup d'amour ou beaucoup d'ambition, mais ce n'est pas la faute d'Olivier si son père est coupable...

— Mon père coupable !... s'écria le jeune homme en reculant d'un pas.

— Je vous avais dit de vous taire !... dit Glosberg avec fureur en s'adressant à Thérèse.

N'en parlons plus, jeune homme, ajouta-t-il en se retournant vers Olivier ; je ne veux pas ce mariage, il ne se fera pas !...

— Mais votre fille vient de dire que mon père était coupable. Coupable envers qui ?... est-ce envers vous ?... mais si vous n'êtes pas riche de ses bienfaits, c'est que vous ne l'avez pas voulu...

— Oh ! non, je ne l'ai pas voulu, dit le vieux soldat en relevant dédaigneusement la tête.

— Est-ce envers ce pays, qui lui doit ses monuments, ses hôpitaux, ses colléges ?

— Le conseil de la ville a accepté, reprit Glosberg, c'est son affaire ; mais, reprit-il en serrant les poings, j'aimerais mieux voir nos mendiants mourir de faim sur le bord d'une route, que de leur faire manger le pain de la trahison.

— Le pain de la trahison !... fit Olivier en qui se révolta tout à coup l'orgueil de son nom ; prenez garde à ce que vous dites, monsieur Glosberg !...

— Je dis ce qui est vrai, reprit le vieux soldat, qui se trouva blessé du ton menaçant que le jeune homme venait de prendre avec lui. D'ailleurs, laissez-moi en repos chez moi.

— Vous avez dit que mon père était un traître, monsieur !... c'est une injure que je ne souffrirai pas que vous répétiez.

— Eh ! s'écria Glosberg, exaspéré et en marchant sur Olivier, eh ! je la répéterai tant qu'il me plaira, et je la répéterai avec tout le monde. Oui, oui, ajouta-t-il en

s'exaltant dans sa colère, celui qui vend ses services à un homme, celui qui reçoit de lui des trésors, des honneurs; celui qui, en épousant, sa nièce, devient de sa famille, que le roi fait si puissant qu'il est presque son égal; celui qui, dans une pareille position, abandonne son bienfaiteur au moment où la fortune l'abandonne aussi; celui qui vend son armée à ses ennemis, celui qui leur ouvre ses villes ; celui qui le livre si bien qu'il le fait tuer par les Anglais, à coups de baïonnette, sur les marches de son palais ; celui-là est un traître, et je l'appelle un traître !

Olivier, éperdu, anéanti, regardait Glosberg d'un œil effaré, et c'est à peine s'il pouvait, sous les coups pressés dont l'accablait le vieux soldat, prononcer d'une voix sombre de tremblantes dénégations.

— Ce n'est pas vrai ! ce n'est pas possible ! disait-il.

— Ce n'est pas vrai ! reprit Glosberg; allez le demander au premier passant du grand chemin, allez le demander au bout de l'Europe, allez le demander dans l'Angleterre qui l'a payé, allez le demander en France, où on a refusé de lui donner un asile, et vous apprendrez si je mens, monsieur de Barbasan !

Olivier était tombé sur un banc et avait caché sa tête dans ses mains.

— Mais il est innocent, lui ! s'écria la jeune fille.

— Innocent ! dit le vieux Glosberg; mais n'hérite-t-il pas de tout cet or, sur lequel il y a du sang des mal-

heureux que son père a vendus et trahis? Et tu voudrais t'appeler de ce nom déshonoré, et tu voudrais être riche de cette fortune honteuse! Ne répète pas cela, ou je te chasserai aussi de ma maison.

Tout à coup Olivier se leva en s'écriant :

— Ou je suis fou, ou je rêve, moi le fils d'un homme déshonoré! Oh! mon Dieu, mon Dieu, ajouta-t-il, comme s'il regardait au dedans de lui-même; mon père, lorsque je l'interrogeais sur notre passé, et sur notre départ de l'Inde, mon père se taisait, et quand je le forçais, il hésitait à me répondre, et il me faisait taire à mon tour. Mon Dieu, mon Dieu, s'écria-t-il enfin, pardonnez-moi d'avoir douter de mon père! pardonnez-moi si j'ai cru un moment aux paroles de cet homme!

Glosberg le regardait sans s'irriter du ton dont Olivier parlait de lui, car il regrettait déjà le mal qu'il avait fait à ce cœur généreux.

— Adieu, Thérèse! cria Olivier en s'éloignant. Monsieur Glosberg, ajouta-t-il en se tournant vers le vieux soldat, je vous forcerai à démentir ce que vous avez osé dire.

Glosberg s'avança vers lui, et lui tendant la main, il lui répondit :

— Je donnerais ce bras-là pour pouvoir le faire, car vous êtes un brave jeune homme, vous...

Olivier s'éloigna.

XXV

UN BON CONSEIL

Olivier avait besoin de se recueillir, et, avant de rentrer dans le château de son père, il se dirigea du côté de la montagne où il avait coutume d'aller avec Thérèse.

Glosberg avait jeté dans son cœur un flot d'accusations contre son père, elles y étaient entrées pêle-mêle, et Olivier, accablé de la violence du coup, en avait éprouvé une douleur violente, mais unique.

Une fois qu'il fut seul, il se rappela l'une après l'autre chacune de ces accusations, et les armées vendues, et les villes livrées; et plus encore ces derniers mots : « Demandez au premier passant, demandez à la France, demandez à l'Angleterre, demandez à l'Europe entière ! »

Quel était donc ce déshonneur qui était arrivé à populariser le nom du déshonoré?

Quand cette pensée se présentait à Olivier, il se frappait la tête et la poitrine, et s'écriait avec des larmes de rage :

— Non, non, ce n'est pas possible !

Il se débattait sous cette honte qui s'élevait sur lui,

comme le misérable condamné sous le fer rouge que le bourreau lève pour le flétrir. Il ne se sentait pas la force de supporter le supplice dont il était menacé; et peut-être, en ce moment, eût-il préféré la mort à l'horrible torture qu'il éprouvait, s'il n'avait encore douté un peu de ce qu'il venait d'entendre.

Deux heures après cette terrible explication, Olivier se tâtait encore, et cherchait à s'éveiller du rêve auquel il se croyait en proie.

On ne saurait dire quelle parole sainte, quelle âme pleine de consolations il eût fallu pour ramener cet esprit égaré, pour soutenir ce courage défaillant; une douce pitié, une délicate vertu, eussent peut-être pu relever la dignité abattue de cet esprit si fier : il eût fallu un ange à Olivier pour le soutenir et l'éclairer.

Dieu lui envoya un jésuite, ou plutôt le jésuite vint de lui-même pour accomplir l'effet de la scène qu'il avait peut-être préparée.

Il trouva Olivier épuisé de force et de courage, au moment où il revenait dans le château de son père, incertain de sa vie, irrésolu entre la mort et le désespoir.

Le jésuite l'aborda, et telle était la pâleur de son jeune élève, que lors même qu'il n'eût pas préparé cette question, il lui eût demandé ce qu'il avait et quel accident lui était arrivé.

— Je ne puis vous le dire, répondit le jeune homme d'un ton accablé, je me crois fou, car...

Il s'arrêta et reprit d'une voix suffoquée par les sanglots :

— Non ! je n'ai rien, je n'ai rien...

— Mais, reprit le jésuite d'un ton alarmé, vous avez eu une entrevue avec votre père.

— Oui... je ne sais pas, repartit le jeune homme, dont les lèvres répondaient plutôt que sa pensée.

— Avez-vous donc eu avec lui une explication fâcheuse ? Voyons, mon fils, ayez de la confiance, vous savez que je suis votre ami, et peut-être pourrai-je vous donner des conseils qui ramèneront le calme dans votre cœur.

Olivier regarda fixement celui qui lui parlait, puis, comme s'il cédait à une résolution soudaine :

— Vous êtes mon ami, lui dit-il brusquement, je vais le savoir. Les paroles d'un homme comme vous doivent être sincères ; et puis, ajouta-t-il, vous savez la valeur des choses de ce monde, la portée de toutes les actions et de toutes les paroles ; répondez-moi donc, monsieur : ce que m'a dit Glosberg, ajouta-t-il d'une voix sombre, ce qu'il m'a dit est-il vrai ?

Le jésuite reprit d'un ton embarrassé :

— Mais... j'ignore ce qu'a pu vous dire Glosberg.

— Il m'a parlé de mon père, dit Olivier en examinant son précepteur.

Celui-ci baissa les yeux et ne répondit pas.

— Oh mon Dieu ! fit Olivier, dont la voix devint tremblante, c'est donc vrai ?

— Mais, reprit encore le jésuite, je ne sais ce que Glosberg a pu vous dire de votre père.

— Ce qu'il m'a dit, murmura le jeune homme d'une voix basse et saccadée, c'est affreux, et vous comprenez bien qu'il faut que je venge mon père d'une pareille accusation ; ce qu'il m'a dit, c'est que dans l'Inde, mon père avait trahi son souverain !

Le jésuite rebaissa les yeux.

— Il m'a dit, continua Olivier, dont la voix devenait à chaque instant plus brève et plus entrecoupée, qu'il avait vendu ses armées, vendu ses villes !

Le jésuite se détourna.

— Il m'a dit enfin que mon père était un traître dont le nom était en horreur à toute l'Europe !

Le jésuite pencha sa tête dans sa main, et murmura sourdement :

— Pauvre enfant !

Puis il croisa les mains dévotement sur sa poitrine, et ajouta en levant les yeux au ciel :

— Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour lui.

— Monsieur, monsieur, s'écria Olivier avec éclat, ce n'est pas une prière, c'est une réponse que je vous demande ; je parle à un homme d'honneur, à un prêtre qui ne peut mentir ; répondez-moi !

— C'est parce que je ne puis pas mentir que je ne veux pas vous répondre.

Olivier s'arrêta, regarda autour de lui comme s'il eût vu pour la première fois le lieu où il se trouvait.

— Mais où donc ai-je vécu jusqu'à ce jour ? s'écria-t-il, et par quel prestige inouï, par quels soins mensongers m'a-t-on donc caché la vérité ? Ainsi donc, j'ai un nom qui me fera montrer au doigt partout où on le prononcera ! ainsi, cette fortune sur laquelle je comptais pour le bonheur de tous ceux que j'aimerais dans le monde, cette fortune salirait l'emploi que j'en voudrais faire !

Dans mes mains, elle ferait du bienfait une injure, et moi, partout où je vivrais, tant que je vivrais, j'aurais écrit sur mon front la vérité de mon nom, et je ne trouverais pas un asile dans le monde où quelqu'un ne pût me le reprocher !

— Il en est un, reprit le prêtre, où l'on n'a que Dieu pour juge, où Dieu ne rend pas les enfants responsables du crime de leur père.

— O mon père ! mon père ! s'écria le jeune homme en se jetant dans les bras du jésuite, je comprends que vous seul vous ayez eu pitié de moi.

Le grand coup était porté, la victoire avait couronné de longues années de persévérance et de calcul ; après ce commencement de conversation, il ne fut pas difficile à celui qui l'avait si habilement mené, de se faire

avouer par Olivier ce qui s'était dit entre lui et son père.

Il s'agissait d'une carrière à choisir, et on avait laissé au jeune homme une liberté entière sur le choix de cette carrière.

Quelle autre pouvait-il prendre que celle de l'Église, qui lui tenait compte de son malheur comme d'un titre que lui faisait entrevoir, non-seulement la réhabilitation par la grandeur du sacrifice, mais encore la vengeance dans les grandeurs éminentes qu'obtiendrait un jour un homme comme Olivier.

La mule du pape, au dire du jésuite, était plus puissante pour écraser les serpents de l'envie, que le talon de fer de la botte de Napoléon.

Il fut donc décidé, entre le jésuite et son élève, que le jeune homme demanderait à être prêtre, qu'il opposerait à la volonté de son père une persistance froide et inébranlable.

Selon la leçon qui était donnée à Olivier, il ne devait y avoir de sa part ni explication ni reproche.

« Je veux être prêtre, telle est ma vocation, telle est la mission à laquelle Dieu m'a destiné; et j'obéirai à la voix du ciel, dussé-je pour cela braver la colère paternelle !... »

Tel était le thème fait au jeune néophyte; et assurément Olivier ne fût point sorti des termes qui lui avaient été prescrits, si un tout petit obstacle n'était venu se

mettre entre les habiles moines de la compagnie de Jésus et l'obéissance de leur élève.

C'était bien peu de chose assurément : un petit jupon court rayé de bleu, une jeune tête blonde qui se montra derrière un buisson, un regard qui dit à Olivier d'attendre, un doigt posé sur la bouche qui lui ordonna de se taire; tout cela détruisit en un clin d'œil toute l'habile campagne du général jésuite.

Il suffit d'un moment d'arrêt d'Olivier et de quelques pas faits en avant pour que le jeune homme entendît seul ces deux mots :

— A minuit, à la grande fontaine.

Pour qu'en lui-même il se résolût à attendre jusqu'après ce rendez-vous, avant de déclarer à son père l'inconcevable parti qu'on venait de lui suggérer.

Lorsque Olivier reprit la conversation avec le jésuite, il ne l'écoutait plus que de la moitié de son esprit, l'autre était en avant de l'heure présente ; l'autre était déjà à ce rendez-vous donné par Thérèse.

Dans le désespoir où se trouvait Olivier, l'arrivée de Thérèse était presque un démenti donné aux paroles de Glosberg; la solitude, le mépris universel dont le jésuite l'avait menacé n'était donc pas si complet qu'il ne trouvât un cœur qui vînt à son aide et qui eût pitié de lui?...

Cependant, le jésuite pressait Olivier d'avoir immédiatement avec son père l'entretien où il devait lui

déclarer le choix qu'il avait fait relativement à sa carrière.

Olivier trouva une excuse valable dans l'accablement qu'il éprouvait. Il était facile de comprendre qu'après de pareils assauts, il ne trouvait pas de forces pour une nouvelle lutte.

Mais ce qui était vrai pour la souffrance ne l'était point pour l'espoir. Olivier retrouva toutes ses forces dans l'attente du rendez-vous que lui avait donné Thérèse, et jamais il ne courut plus rapide et plus léger à ses joyeuses promenades du matin qu'il ne le fit après cette journée, où tant de douleurs auraient dû épuiser ses forces. Cependant il n'avait point devancé Thérèse, et lorsqu'il arriva, elle l'attendait déjà depuis quelques instants.

— Hélas ! lui dit-elle, j'avais peur de ne plus vous revoir.

— Je suis venu, Thérèse, répondit-il, sans savoir ce que vous pouviez avoir à me dire. Ai-je bien fait de venir ? je l'ignore ; c'est à vous de me l'apprendre.

— Écoutez, Olivier, répliqua la jeune fille, je ne sais ce que les hommes entendent par honneur ; mais, si j'ai bien compris les leçons qu'on m'a données jusqu'à ce jour, on doit aimer ceux qui sont bons, estimer ceux qui sont irréprochables ; eh bien, Olivier, je suis venue pour vous dire que je vous aime et que je vous estime !...

— Thérèse, Thérèse, répondit le jeune homme en tombant à genoux devant elle, soyez bénie pour ces paroles !...

— La volonté de mon père nous sépare pour toujours, peut-être, reprit la jeune fille ; eh bien ! si je ne dois plus vous revoir, je veux que vous sachiez qu'il y a un cœur qui priera pour vous, et qui gardera votre souvenir comme un bon souvenir : voilà ce que je voulais vous dire, Olivier ; et maintenant, séparons-nous.

— Te quitter, Thérèse !... s'écria le jeune homme, oh ! jamais, jamais !... non, je ne partirai point. La volonté de ton père peut fléchir.

— La volonté du vôtre sera inébranlable, croyez-moi, Olivier.

— La volonté de mon père, dit Olivier d'une voix sombre, que peut-elle dans cette circonstance ?...

— Olivier, reprit la jeune fille d'un air embarrassé, mon père ne vous a pas tout dit ; je ne sais qui l'a averti de notre amour, mais ce matin nous avons eu, avant votre arrivée, un terrible entretien à ce sujet ; et comme je pensais que vous me prendriez pour votre femme, je le lui ai dit, Olivier.

— Oh ! vous étiez bien sûre de moi, n'est-ce pas ?...

— Comme je le suis encore, repartit Thérèse, comme je le serai jusqu'au jour où quelque résolution que je n'ose prévoir vous aura éternellement séparé de moi.

— Que voulez-vous dire? repartit Olivier, qui crut comprendre que Thérèse faisait allusion au parti qu'il avait promis de prendre.

— Laissez-moi vous dire tout ce que je sais, repartit la jeune fille ; après, vous déciderez ce que vous aurez à faire.

— Je t'écoute, Thérèse.

— Lorsque j'ai dit à mon père que vous m'épouseriez, il m'a répondu que vous étiez fou de penser que votre père voudrait jamais consentir à une pareille union. « Le fils du comte de Barbasan, disait-il, épouser la fille du pauvre Glosberg ! mais si Olivier osait en parler à son père, celui-ci le chasserait de sa présence ; car il nous méprise pour notre pauvreté et notre obscurité plus encore que je ne le méprise pour son infamie...

» Mais, si nous étions assez lâches pour consentir à un pareil mariage, nous n'en ressortirions qu'avec la honte d'un refus humiliant ; et par qui, juste ciel, serions-nous refusés ?... Ah ! que ton amant vienne me demander ta main, s'il l'ose, et je saurai prévenir la honte d'être dédaigné par un homme comme monsieur de Barbasan. »

Voilà, Olivier, ce qui a rendu mon père si dur et si emporté lorsque vous êtes arrivé. Il avait hâte de mettre l'injurieux refus de son côté, car sans cela il ne vous eût pas traité avec tant de dureté. Mon père vous aime et vous estime comme moi ; comme moi, il vous plaint.

Olivier ne répondit pas ; quelque amour qu'il eût pour Thérèse, il se sentait humilié de l'entendre, elle aussi, parler de son père en pareils termes, bien qu'ils ne lui appartinssent pas personnellement.

La jeune fille resta un moment silencieuse, et voyant qu'Olivier continuait à se taire :

— Adieu, adieu...

A ce mot, le cœur d'Olivier tressaillit.

— Oh ! pas encore, lui dit-il, pas encore...

Puis, après l'avoir doucement attirée près de lui, il reprit d'une voix plus caressante :

— Vous avez encore quelque chose à me dire ?

La jeune fille parut embarrassée.

— Oh ! reprit-elle, je ne sais comment vous expliquer cela ; mais, je vous le disais, mon père vous plaint non-seulement pour votre malheur passé, mais pour ce qu'on veut faire de vous.

« On le sacrifiera, me disait-il, à la mauvaise renommée de son père ; les jésuites se sont emparés de lui, ils profiteront de son désespoir et de son malheur pour le faire entrer dans l'Église ; et ils lui feront une vie plus misérable encore que celle qu'il pourrait mener s'il avait eu un peu de résolution. »

— Et que voulez-vous que je fasse ? reprit Olivier.

— C'est ce que j'ai dit à mon père, répondit Thérèse.

— Et que vous a-t-il répondu ?

— Oh! mon père est un homme brave, vous le savez, et qui a sur l'honneur des idées peut-être extravagantes.

— Que vous a-t-il répondu ? reprit Olivier avec impatience.

— « Si j'étais à la place du fils de monsieur de Barbasan, m'a-t-il dit, je quitterais le nom de mon père, je prendrais un état, quel qu'il soit, je travaillerais avec ardeur et persévérance.

» Si j'étais soldat, je voudrais toujours être le premier au feu; si j'étais négociant, je voudrais qu'on me reconnût pour ma probité, et magistrat, pour ma vertu.

» Enfin, quelque parti que je prisse, j'y voudrais être le premier, et surtout le plus honnête. Puis, quand j'aurais bien établi ma bonne réputation, quand j'aurais forcé l'estime de tout le monde, je dirais à tout le monde :

» Vous m'avez estimé sous le nom... je ne sais quel nom je prendrais; eh bien, je m'appelle monsieur de Barbasan.

» Vois-tu, ma fille, a ajouté mon père, si Olivier faisait cela, il n'y aurait plus de déshonneur sur un nom si bravement réhabilité. Voilà ce qu'il devrait faire, et ce qu'il ne fera pas, entouré comme il l'est, conseillé comme il le sera. »

Olivier garda encore le silence, mais ce n'était plus

celui d'un homme enfermé dans un abîme sans issue, et qui reste accablé sous son impuissance; c'était le silence d'un homme qui voit poindre à l'horizon obscur, dont il était environné, une ouverture accessible par laquelle il pourrait s'échapper.

— Ton père a dit cela?... s'écria-t-il tout à coup en prenant la main de Thérèse.

— Oui, reprit celle-ci, qui attendait avec anxiété l'effet de sa confidence; oui, voilà ce qu'il m'a dit.

— Eh bien, reprit Olivier avec éclat, ce que ton père a dit, je le ferai; je le ferai pour toi, pour toi, si tu veux me promettre d'attendre le jour de cette glorieuse réhabilitation; pour toi, qui seras ma force, mon espoir, mon soutien dans la lutte que je vais engager, comme tu as été mon conseil, ma consolation et mon ange gardien aujourd'hui!...

— Hélas! reprit Thérèse, ce n'est pas moi qui t'oublierai.

Et les plus doux serments furent échangés, et les promesses les plus sacrées furent faites devant Dieu, qu'ils se garderaient leur cœur et leur avenir l'un à l'autre.

La nuit s'acheva au milieu de ces tendres épanchements; il fallut se séparer, et, grâce au ciel, ils se séparèrent innocents.

Trois jours après cette entrevue, Olivier quittait la maison de son père, et il disparaissait sans que per-

sonne pût dire à monsieur de Barbasan, que cette nouvelle foudroya, en quel lieu son fils avait été se cacher.

XXVI

UN BON ONCLE

J'ai dit comment les cruelles déceptions que monsieur de Barbasan avait éprouvées de la part du gouvernement l'avaient poussé à vouloir se venger des mépris du monde. Il possédait et il avait gardé les preuves du déshonneur de monsieur de Belnunce; il avait été chercher Bonnissens à Toulouse, pour acquérir les preuves des crimes de mesdames de Prémontré et de Frobental; et, grâce à ce misérable, il avait fini par savoir le secret de Justine et de la faute de mon père.

Il savait aussi la trahison du jeune de Sainte-Mars, il savait l'inconduite de la belle Fanny, il savait les étranges faiblesses du comte de Sainte-Mars pour cette misérable créature, il savait le secret de la trahison de monsieur de Belnunce et de celle de monsieur de Morden.

Il avait laborieusement ramassé les preuves de toutes ces fautes et de tous ces malheurs; et c'est avec ces armes fatales qu'il comptait revenir en France, pour obtenir par la crainte ce qu'il n'avait pu conquérir par son dévouement.

Mais ce n'était déjà plus pour lui qu'il voulait tenter ce combat, c'était pour son fils; et lorsque celui-ci le laissa seul par sa fuite, monsieur de Barbasan perdit tout d'un coup sa colère, sa force, son ressentiment, et il ne lui resta que le désespoir.

Cet homme, dédaigné par tous, et qui avait eu assez de force pour résister à cette proscription générale; cet homme qui se préparait, plus fort et plus terrible qu'il ne l'avait jamais été, à lutter contre l'opinion qui le frappait si implacablement; cet homme, quand son fils l'abandonna, quand son fils le renia, quand son fils l'insulta comme tous avaient fait, cet homme tomba de toute sa hauteur, anéanti et brisé par ce dernier coup.

A partir du jour du départ d'Olivier, monsieur de Barbasan ne fut plus qu'un fantôme errant dans la solitude de sa fortune souveraine, sans pensées, sans projets, passant bientôt de la tristesse désespérée à la tristesse imbécile.

En proie à ses valets qui le pillaient, n'ayant même plus la force d'obtenir leur obéissance, délaissé dans un coin de sa maison, plus méprisé qu'il ne l'avait jamais été, et arrivé à ce dernier degré de misère et de dégradation, qu'il allait quelquefois demander en tremblant à ses laquais ivres la nourriture dont il avait besoin.

Cela dura deux ans, au bout desquels un journal imprima un matin que le fameux monsieur de Barba-

san était mort dans un état d'idiotisme complet, en laissant un testament qui ne devait être remis qu'à son fils, et qui se trouvait déposé entre les mains des magistrats de Fribourg.

Un seul événement, remarquable en ce sens qu'il se rattache à cette histoire, arriva durant ces deux années.

Quelques mois après le départ d'Olivier, monsieur de Morden, qui s'en retournait en Allemagne, crut devoir passer par la Suisse, pour voir ce qu'était devenu Molinos, et tâcher de s'informer auprès de monsieur de Barbasan de la fameuse lettre qui lui avait été remise.

Le prince trouva son ex-valet de chambre se gobergeant dans les cachemires de l'Inde de son nouveau maître, en compagnie de monsieur Bonnissens, qui, en sa qualité d'intendant, dépensait assez bien, au profit de tous, les revenus de son maître, pour supposer qu'il faisait son profit particulier sur le capital.

Monsieur de Morden vit monsieur de Barbasan, et jugea qu'il n'y avait rien à craindre de cet homme, tant qu'il vivrait.

Il était devenu incapable de se servir de la lettre adressée à monsieur de Favreuse ; et ce n'était que dans le cas où cette lettre, retrouvée après sa mort, serait envoyée à son adresse, qu'elle deviendrait dangereuse.

Monsieur de Morden prit à ce sujet deux précautions importantes : il promit sa protection à Bonnissens pour le faire rentrer en France, dans le cas où il serait assez habile pour retrouver cette fameuse lettre dans les papiers de son maître.

Il lui promit également de faire oublier ces intrigues sanglantes par lesquelles cet homme avait marqué son passage dans le Midi, et dont le récit appartient à l'histoire, si jamais il lui remettait les papiers que Molinos n'avait pu arracher à monsieur de Barbasan.

D'un autre côté, et dans le cas où cette lettre lui échapperait et arriverait enfin à sa destination, il prit une précaution dont il semble que l'esprit naïf d'un gros Allemand ne pût pas être capable, à le supposer même aussi méchant et aussi perfide que celui d'une bégueule anglaise.

— Écoute, dit-il à Molinos, je t'ai cru un garçon adroit pour les choses qui demandaient du mystère et de la dextérité, et je vois que je me suis trompé ; mais, en se servant des qualités que la nature t'a données, on peut faire de toi quelque chose de bon.

Tu parles assez bien le langage qu'il faut tenir aux femmes, et tu parles encore mieux celui qu'on doit tenir sur leur compte.

Tu es très-beau, fort présomptueux, assez insolent, et tu as beaucoup de chances de réussir.

Dans tous les cas, tu es assez impudent pour le faire

croire, même quand cela ne serait pas, et voilà juste ce qu'il me faut.

Maître Molinos ne fit que rire de l'éloge injurieux de son ancien maître, et pour faire preuve de son impertinence, il lui répondit :

— Avez-vous quelqu'un à faire séduire ?

— J'ai quelqu'un à perdre, répliqua le prince de Morden. Il y a à Paris une femme belle, jeune, spirituelle, ayant de bons sentiments dans le cœur, quoique, par une circonstance particulière, elle possède la science du mal mieux que personne.

Elle se débat tant qu'elle peut contre son mari, qui tue en elle tous les bons principes auxquels elle se rattache avec désespoir.

Elle fait tous ses efforts pour ne pas écouter le langage obscène de tous les sales gredins au milieu desquels son mari la fait vivre ; mais elle a beau faire, si la vertu n'est point encore entamée, déjà l'esprit se dégrade et se corrompt.

On ne s'habitue pas à entendre et à parler sans cesse le langage équivoque des orduriers de coulisses, sans que le cœur y perde beaucoup.

La chasteté de l'âme tient de très-près à la pudeur de l'esprit; elle a déjà perdu celle-ci. Il faut lui enlever l'autre.

— Quelle est donc cette femme? reprit Molinos, qui

ne comprenait pas grand'chose aux considérations métaphysiques de monsieur le prince de Morden. Est-ce une conquête digne de moi ? ajouta-t-il en donnant de la jambe en avant, comme un marquis de comédie.

— Cette conquête, reprit le prince, est d'autant plus digne de toi, qu'on a tout fait pour la rendre facile. D'abord cette femme n'est pas intacte.

— Plaît-il? fit Molinos.

— Je vous dis, reprit le prince, que son nom est déjà sur le tapis des mauvais propos; on lui attribue faussement, mais enfin on lui attribue un amant, c'est un certain Morinlaid, ami fort intime de son mari et qui était parfaitement placé pour arriver; mais il justifie trop bien la dernière syllabe de son nom ; il n'est arrivé qu'à se faire évincer par la femme et adorer par le mari. Il s'en est vengé en grugeant le mari et en calomniant la femme : ce qui a un peu réparé sa maladresse.

Il s'est laissé croire heureux, ce qui n'est pas vrai, j'en suis sûr ; et, comme personne ne paraissait disposé à reconnaître le bonheur qu'il s'attribuait, il a pris, par colère, une tactique qui s'est trouvée excellente : pour s'assurer sa conquête, il l'a dégradée ; il a dit qu'avant lui, qu'après lui, qu'à côté de lui, dix autres avaient eu le même succès.

Cela a fini par persuader à quelques personnes qu'il avait fort bien pu obtenir ce qui avait été prodigué à tout le monde.

— Au diable la conquête ! fit Molinos d'un ton dédaigneux. Que me proposez-vous là, une femme qui a eu vingt amants ?...

— Qui n'en a pas eu un seul ; et c'est ce que je ne puis souffrir plus longtemps.

Je te dis tout cela, ajouta le prince après un moment de réflexion, parce qu'il se passe dans tout ceci une chose assez bizarre : c'est que la déconsidération qui frappe cette femme la protége contre sa faiblesse. Ce n'est pas qu'elle s'en doute, mais voici ce qui arrive :
Elle est assez belle et assez jeune pour être fort recherchée, mais, grâce à la mauvaise réputation qu'elle a, il n'est pas un seul des hommes qui l'approchent qui se donne la peine de faire précéder son amour de ses soins respectueux, de ses attentions, des actes qui cachent à une femme la sottise qu'on veut lui faire faire.

Ces messieurs, croyant qu'elle est véritablement ce qu'on dit qu'elle est, ces messieurs n'y mettent aucune façon ; ils lui proposent leur amour, comme on propose une contredanse.

Quelques-uns sont fort étonnés d'être refusés, mais tous en sont furieux ; mais comme, après tout, un de plus ou un de moins ne peut rien faire dans la longue liste qu'on lui attribue, il en est fort peu qui ne s'y inscrivent confidentiellement et entre amis, de façon que je ne sache pas de femme plus perdue que cette femme complétement innocente.

— Mais, dit Molinos, je ne vois pas trop ce que j'aurais à ajouter à ce que vous avez déjà fait, dans le cas même où je réussirais.

— Ce que tu ajouteras, dit le prince, ce sera un fond de vérité à tous ces propos : tu seras le chiffre placé devant une file de zéros, et qui leur donne à tous une valeur réelle. Séduis cette femme sérieusement, et une fois que tu seras maître d'elle, compromets-la d'une manière éclatante, irrécusable, contre laquelle toute dénégation soit impossible ; amène un scandale, une séparation, un procès, s'il le faut ; ce n'est plus mille louis, c'est dix mille louis qui seront ta récompense.

A l'énoncé de cette somme énorme, la figure de Molinos brilla de l'expression d'une ardente cupidité ; il avait l'air d'un homme qui voudrait enfourcher un cheval pour arriver le plus tôt possible à une si brillante conquête.

Cependant le prince calma cette ardeur en lui disant :

— Hélas ! maître Molinos, ceci n'est point aussi facile que vous vous l'imaginez, et je ne paye pas votre bonheur d'un prix si élevé ; c'est seulement parce qu'il me rend service ; et surtout, parce que c'est une chose fort difficile.

Ce que vous ne devez pas oublier, avant toute chose, c'est qu'auprès de cette femme si décriée, et que la

liberté de ses paroles et de ses allures compromettent tous les jours davantage, vous n'arriverez que par la timidité et le respect.

Grâce aux maladresses insolentes des autres, elle est en garde contre les petits airs vainqueurs et conquérants que vous pourriez avoir la fantaisie de prendre; mais, si vous voulez être adroit et modeste, si vous voulez jouer avec elle l'amour timide et respectueux, si vous savez lui faire croire qu'il se trouve enfin auprès d'elle un homme qui la compte pour quelque chose de bon et de noble, elle vous en sera d'abord reconnaissante.

Dans le cœur d'une femme qui souffre, et celle-là souffre beaucoup, la reconnaissance qu'elle éprouve pour le premier homme qui paraît la respecter est toujours le commencement de l'amour.

Laissez-la doucement s'engager dans cette voie, donnez-lui le temps de s'y arrêter, de s'y accoutumer, d'y vivre sans remords, et surtout sans crainte; puis, lorsque vous lui aurez fait une douce habitude d'aimer et d'être aimée, vous pourrez commencer à être exigeant.

— Et toujours tout doucement? dit Molinos.

— Non pas, reprit le prince; et faites bien attention à ce que je vais vous dire; cela m'a été fort recommandé.

Indépendamment de tous les ennuis qui l'appellent au mal, cette femme a su se défendre contre sa propre nature. Malheureusement pour celui qui voudra la surprendre, elle a une expérience qui la protége.

— Voilà ce que je ne comprends pas, reprit Molinos ; c'est l'expérience et l'innocence associées ensemble.

— C'est ce dont il est inutile de te préoccuper, répliqua le prince ; mais songe qu'à l'heure où tu trouveras cette femme assez troublée, assez émue, pour lui demander la preuve extrême de son amour, tu peux et tu dois l'obtenir sur l'heure. Ta beauté te donne dans ce genre un immense avantage sur tous les rivaux ; ou les apparences de sa personne me trompent beaucoup, ou bien elle doit être la proie de celui qui saura s'emparer à temps des émotions mal contenues de cette nature ardente.

— Je comprends, dit Molinos en caressant du bout des doigts le nez aquilin et le menton à fossette dont il était doué ; et combien de temps me donnez-vous pour cette conquête ?

— Un an, deux ans s'il le faut, répondit le prince.

— Vous voulez me faire attendre ma récompense, à ce que je vois, reprit Molinos ; mais enfin, quelle est cette femme, et comment se nomme-t-elle ?

— Cette femme s'appelle madame Deslaurières.

— Quoi ! la fille de... s'écria Molinos.

— Elle s'appelle madame Deslaurières, répliqua le prince ; et c'est pour qu'elle ne soit pas connue sous un autre nom que je veux qu'elle soit déshonorée.

XXVII

Comme il m'eût été fort difficile de présenter dans l'ordre où ils m'arrivèrent les divers détails que je recueillis sur les intérêts cachés de cette histoire, j'ai cru devoir les resserrer dans un récit personnel, sans me préoccuper des circonstances assez indifférentes qui accompagnèrent les confidences qui me furent faites.

Maintenant que j'ai débrouillé aussi bien que je l'ai pu tous ces conflits si nombreux et si divers, je crois devoir laisser parler Olivier, et je reprends son propre récit juste au moment où j'ai amené le mien.

Récit d'Olivier.

— J'appris la mort de mon père seulement par les journaux qui avaient été chargés par les magistrats de Fribourg d'en transmettre la nouvelle de toutes parts, afin qu'elle m'arrivât en quelque lieu que je fusse. Je l'appris aussi par une lettre de Thérèse, avec laquelle j'étais en correspondance secrète.

Maintenant que je ne crois plus à rien, maintenant que je regarde tout le passé de ma vie à travers la trahison qui m'a porté le coup qui me tue, je crois que ç'a été un odieux calcul qui porta Thérèse à me cacher le véritable état dans lequel mon père était tombé.

Croyez-moi, Michel, si j'avais su à quelle douleur, à quelle dégradation mon père était arrivé, je serais revenu près de lui. J'ai commencé ma vie par une faute immense, j'ai jugé mon père, et l'ayant jugé, je l'ai condamné avec l'inexorable cruauté de la jeunesse.

Tenez, Michel, permettez-moi de vous apprendre une chose qui peut-être vous garantira de bien des malheurs, en vous apprenant à vous défier de la sévérité de vos premiers jugements.

Si je vous dis cela, moi, à peine plus âgé que vous de quelques mois, c'est que j'ai vécu plus que vous.

J'ai vécu si vite, que j'ai épuisé en bien peu de temps tout ce que Dieu m'a donné de force et de courage.

On flatte la jeunesse, mon ami, en attribuant sa rigueur à la vertueuse indignation qu'elle éprouve.

Tout, honneur, probité, est incorruptible en elle, dit-on ; et le mal, lorsqu'elle le rencontre, la fait reculer d'horreur.

Détrompez-vous, Michel ; si ces sentiments sont pour quelque chose dans la façon de voir des jeunes gens, ils y sont pour bien peu. La sensibilité leur manque avant tout. On dit la vieillesse égoïste. Soyez-en sûr, Michel, la jeunesse l'est cent fois plus... elle ne tient compte de rien ; elle a, pour aider cet égoïsme, le besoin de jouir qui la dévore, l'ignorance de la vie qui lui cache les trois quarts du mal qu'elle fait.

O Michel ! si j'avais su ce qu'était la tendresse paternelle, si je n'avais eu dans le cœur un amour dont je

voulais obtenir le triomphe à tout prix, je ne serais point parti en m'enveloppant fièrement dans un manteau d'orgueil qui me cachait à moi-même la passion qui m'égarait.

Que vous dirai-je ? lorsque j'arrivai, je trouvai la maison de mon père en proie à un pillage d'une audace effrénée ; ce ne fut point là cependant ce qui me préoccupa d'abord, j'appris comment mon père était mort.

Je reprochai à Thérèse de me l'avoir caché ; elle avait une excuse plausible, elle ne l'eût pas été, que je l'eusse acceptée alors. Que n'aurais-je pas cru lorsqu'elle me le disait ?...

— Votre père, me répondit-elle, passait pour se refuser à toutes sortes de visite. Les gens de sa maison le répétaient à tous ceux qui se présentaient au château.

Qui eût osé supposer que des valets tenaient, pour ainsi dire, leur maître prisonnier: Quelques-uns le disaient, mais personne n'ajoutait foi à ces propos.

Pourquoi vous les aurais-je répétés? Vous savez combien il m'était pénible de vous parler de votre père...

Je n'avais pas besoin de tant, pour être persuadé qu'elle avait agi dans la meilleure intention, et je m'occupai de mes affaires.

Mon premier soin fut de demander le testament qui devait m'être remis ; je pensai qu'il était possible que mon père m'eût déshérité, et je ne voulais pas porter

un œil investigateur dans son héritage, s'il ne devait point m'appartenir.

Je trouvai un paquet assez considérable de papiers, que je décachetai, selon la volonté exprimée dans la suscription, en présence des magistrats.

Le testament relatif aux affaires de mon père m'instituait légataire universel, et me chargeait seulement de quelques dons en faveur de la ville de Fribourg.

Immédiatement sous ce testament se trouvait une liasse de papiers fort considérable, sur laquelle étaient ces mots :

Pour mon fils, pour lui seul.

J'emportai cette liasse de papiers, fort inquiet de savoir si ce n'était pas une justification de mon père, le désirant plus que je n'osais l'espérer.

Je brisai les cachets, et je trouvai une suite nombreuse de lettres, de manuscrits, de procès-verbaux, la plupart de l'écriture de Bonnissens, quelques-uns d'écritures presque indéchiffrables.

Ce paquet était enveloppé d'une feuille de papier, et mon père avait écrit d'une main ferme et posée.

« Mon fils, lisez ! Voilà quel est le monde auquel vous m'avez sacrifié. »

Je passai la nuit à lire ces volumineux manuscrits. Là, j'appris l'histoire de madame de Frobental... celle... j'appris enfin tout ce que le hasard vous a révélé d'un autre côté.

Était-ce une vengeance de mon père ; était-ce une leçon salutaire qu'il voulait me donner ? je ne sais.

Il n'y avait pas un mot de plus de sa main, que celui que je viens de vous rapporter.

Cette lecture m'épouvanta d'abord, et mon premier mouvement fut de jeter au feu toutes ces horribles paperasses...

Mais j'appris, en les lisant, que presque tous les renseignements qu'elles contenaient venaient de ce Bonnissens.

Je haïssais déjà cet homme, dont les allures dénotaient une basse méchanceté.

Je ne peux vous dire combien je le pris en exécration, en apprenant quel genre de services il avait rendus à mon père.

Dans sa correspondance, je trouvai l'explication d'un mot que mon père m'avait dit le jour où il m'avait ordonné de faire choix d'un état.

« Ce que je n'ai pu obtenir par mes services, je forcerai le monde à te l'accorder par la crainte. »

Si quelque chose peut encore me consoler d'avoir abandonné mon père, c'est la pensée que ma fuite a

fait tomber, pour ainsi dire, de ses mains des armes inutiles à ma fortune.

Cependant, je voulais punir Bonnissens, et m'assurer en même temps qu'il ne ferait pas par lui-même le mal que mon père avait voulu faire. Pour cela, je le voulus mettre dans ma dépendance.

J'affectai pendant quelques jours de ne point vouloir m'occuper de régler les affaires de la succession, et je me donnai le temps de m'assurer que maître Bonnissens ne se donnait même pas la peine de me voler à la façon des vrais intendants, à faire de gros mémoires et des chiffres inintelligibles.

Le misérable volait tout simplement, en mettant dans sa poche les objets de prix que mon père avait enfermés dans une caisse de fer dont la clef se trouvait sous le pli de mon testament.

Les objets enfermés dans cette cassette consistaient surtout en diamants, perles et joyaux, qui avaient appartenu à ma mère.

On eût dit que mon père eût voulu séparer les deux fortunes, comme s'il eût deviné que je ferais un choix entre elles.

Quoi qu'il en soit, lorsque je fus parfaitement assuré de la friponnerie de maître Bonnissens, je me transportai, avec deux ou trois personnes que j'avais fait appeler à ce sujet, dans l'appartement de l'intendant, et, sans avertissement ni préambule, je fis fouiller ses meubles.

Les preuves de ses vols sortirent de tous les coins, beaucoup plus nombreuses que je ne l'imaginais.

Le misérable voulut faire de l'insolence, je donnai l'ordre d'aller chercher la police ; le lâche tomba à genoux et se mit à pleurer.

Ce fut alors que je lui fis grâce, mais à la condition qu'il m'écrirait un aveu complet de ses vols, reconnaissant que ce n'était qu'à ma pitié qu'il devait de n'avoir pas été poursuivi.

Une fois que j'eus entre les mains la confession de ce Bonnissens, je lui dis l'usage que j'en prétendais faire.

— Mon père, lui dis-je, a su par vous des secrets dont il a laissé les preuves entre mes mains ; vous êtes assez misérable pour en avoir gardé, dont vous ne vous ferez point scrupule de vous servir contre ceux que ces révélations intéressent, pour leur arracher soit de l'argent, soit des places.

Je vous avertis d'une chose, c'est que j'aurai l'œil sur vous, et qu'au moindre bruit qui me reviendra de menaces faites par vous à qui que ce soit, je vous fais arrêter en vertu de cet aveu, que je vais faire certifier par tous les témoins que j'ai amenés.

A la rage désappointée qui se peignit sur le visage de Bonnissens, je compris que j'avais deviné juste, et qu'il n'avait peut-être consenti si facilement à se mettre entre mes mains que par l'espérance où il était de se faire protéger par d'autres, sans que je m'occupasse

de l'emploi qu'il pourrait faire de tous ces hideux secrets.

Je vous ai arrêté quelque temps sur cette circonstance, reprit Olivier, parce que je voulais vous expliquer d'où me venait mon pouvoir sur ce Bonnissens, qui, je ne sais comment, a fini par escroquer une place de commissaire de police au gouvernement.

Je reviens à ce qui m'est personnel.

Mais à quoi bon vous dire mes propres aventures, Michel? elles doivent vous être fort indifférentes. J'en arrive au dénoûment.

— Non, Olivier, lui dis-je, je veux vous connaître pour mieux vous aimer.

— Pour mieux me regretter, voulez-vous dire, répondit-il en souriant.

Je voulus l'interrompre.

— Oh! me dit-il, ne discutons pas à ce sujet. Je me suis donné un mois pour mourir; si cela n'arrive pas, ajouta-t-il avec un dégoût qui contrastait avec la noble expression de sa figure, j'y mettrai la main. J'espère que cela sera inutile... Je méprise le suicide.

Laissez-moi donc continuer.

Lorsque j'eus apporté dans les affaires de mon père l'ordre qu'elles réclamaient, je pensai à mon bonheur, car, il faut vous le dire, une seule pensée, un seul es-

poir m'avait guidé dans tout cela, c'était l'espoir d'obtenir Thérèse.

J'allai chez Glosberg. Je trouvai Glosberg inflexible.

Il semblait cependant que j'eusse accompli le sacrifice qu'il avait seul jugé capable de me racheter de la faute paternelle; mais les jésuites s'étaient emparés de Glosberg.

Irrités contre moi de ce que je leur avais échappé, ils l'avaient endoctriné de telle sorte, que je vis cet homme tourner contre moi la résolution même qu'il avait dictée à mon désespoir.

O Michel, ce fut là une cruelle déception; j'avais passé deux ans dans l'étude, et vous savez si j'avais pris dans l'école une place qui pût me promettre de me faire distinguer; j'arrivais avec la fierté dans le cœur, avec la confiance que donne le devoir religieusement accompli : tout cela fut dédaigneusement réprouvé comme une présomption ridicule.

J'avais passé deux ans à Paris, je n'y avais rien laissé de la chasteté de mon cœur, et l'amour de Thérèse y était resté en moi aussi pur, aussi sacré, aussi intact que le jour où j'avais quitté celle pour qui j'entreprenais de me relever de mon nom.

Mais j'avais vu d'assez près la vie pour ne plus croire à ces excessifs orgueils comme à la vertu.

L'héroïsme de Glosberg refusant pour sa fille l'amour

d'un homme d'honneur, me parut une révoltante injustice, et lorsque je compris à qui il obéissait, cela me sembla une grossière sottise.

Assurément, j'aurais pu acheter le consentement du vieillard, ou plutôt j'eusse pu acheter les conseils qui m'eussent fait donner ce consentement : je ne le voulus pas.

Je vis Thérèse, dont le désespoir n'était pas moins grand que le mien.

Elle voulait mourir, elle accusait le ciel d'injustice ; et lorsque je lui parlais des soins persévérants par lesquels je parviendrais à fléchir la résistance de son père, elle éclatait en sanglots et m'accusait d'indifférence.

Ce n'est pas que je n'eusse dans le cœur le projet que j'ai accompli ; mais je n'eusse jamais osé le lui proposer, et si je l'eusse trouvée plus calme, plus résignée, certes je ne l'eusse point fait.

Mais enfin, voyant que nulle raison ne pouvait la consoler, fier de tant d'amour, pressé par mes propres désirs, je lui proposai de fuir.

Fut-elle vraie, lorsqu'elle repoussa cette proposition, fit Olivier avec tristesse, et ce cri qui lui échappa disait-il sa pensée ?

« Oh ! non, non... je mourrai, ce n'est pas un crime ! »

Hélas! dois-je me plaindre du chemin qu'elle a suivi, moi qui, le premier, l'ai détournée de la bonne voie... et le jour où, par mes prières, par mes menaces, par mes larmes, je la décidai à quitter son père, n'ai-je pas arraché de ce cœur le sentiment d'honneur sur lequel repose toute vertu?

Que devais-je attendre de la fille à qui j'avais fait abandonner son père?

Huit jours après cet entretien, elle me suivait à Paris, où je vécus comme je vous l'ai raconté.

XXVIII

SUITE

Je n'avais emporté de l'immense fortune que j'avais trouvée, que les bijoux qui avaient appartenu à ma mère. Cette répudiation de la fortune de mon père fut le plus grand outrage que je pusse faire à sa mémoire.

Que voulez-vous? fit Olivier, je ne le voyais pas ainsi.

D'ailleurs, recueillir son héritage, après l'avoir fait mourir du désespoir de mon abandon, c'eût été me déshonorer. Je préférai déverser l'insulte sur la tombe paternelle. C'est odieux...

Maintenant que le prisme est brisé, maintenant que l'événement m'a montré l'inanité de ces fausses vertus qui sacrifient tout le reste à leur propre orgueil, maintenant je me trouve plus méprisable pour ce que j'ai fait contre mon père, qu'il ne l'a jamais été contre le souverain dont il a abandonné la cause.

Mais à quoi bon ces repentirs inutiles, ces repentirs qui ne viennent rien réparer et que l'homme n'éprouve peut-être qu'à l'heure où il ne peut plus espérer qu'en eux ?

Maintenant, Michel, faut-il, pour satisfaire votre curiosité, que je vous dise le dénoûment de cette histoire ?

J'avais mal compris le cœur de Thérèse, je lui avais prêté l'exaltation folle qui animait le mien.

Je m'étais imaginé qu'elle se satisferait de l'espérance encore éloignée de notre futur mariage. C'était assez pour moi, ce devait être assez pour elle.

J'oubliais que mes travaux étaient des distractions, que les siens étaient des ennuis.

Je me croyais fort, parce que je ne trouvais point trop lourd un temps que j'occupais avec persévérance d'études que j'aimais, et j'oubliais que je la laissais seule avec ses pensées et ses désirs, qui ne trouvaient d'autre aliment que d'attendre l'âge où nous serions les maîtres de notre sort.

Je lui avais fait commettre la plus cruelle de toutes

les fautes, et je me croyais vertueux, parce que je la respectais dans la honte et dans la solitude où je l'avais plongée.

Je l'excuse, n'est-ce pas? et vous me trouverez peut-être faible. Je ne suis que juste.

Les hommes d'exception, et je suis assez près de la mort pour pouvoir me glorifier ou m'accuser d'être de ce nombre, ces hommes, dis-je, ont le sentiment de croire toutes les natures taillées sur leur patron.

Je me disais, moi :

Oui, j'ai enlevé une jeune fille à son père, mais elle marchera pure à l'autel où je la conduirai.

Que si quelques railleurs méchants doutaient de cette vertu si longtemps gardée, j'en aurai la conscience: cette certitude me suffira.

Hélas! je sais trop ce qu'il en coûte d'avoir à rougir de ceux dont les affections doivent nous être sacrées, pour ne pas vouloir que celle qui portera mon nom soit irréprochable, du moins à mes yeux; et, au besoin, il est des témoins qui attesteront ce respect constant que j'ai eu pour elle, cette chasteté qu'elle a gardée.

Je ferai si bien, m'écriai-je, que la faute que je lui ai fait commettre servira de piédestal à sa vertu.

Rêves insensés, vanités stupides, mon cher Michel, niaiseries odieuses que toutes ces magnifiques subtilités pour couvrir une faute!

J'aurais réussi, que je ne n'aurais pas été innocent aux yeux de tous, et que j'aurais été ridicule pour la plupart.

Olivier s'arrêta et reprit bientôt :

— Vous le voyez, mon ami, je plaide, je parle, je dogmatise, je ne vous dis pas ce que vous voulez savoir : c'est que, malgré moi, la blessure saigne encore, c'est que j'ai peur d'y toucher; c'est que, décidé à mourir, je ne puis regarder sans effroi et sans désespoir la main qui m'a poussé dans la tombe. Il le faut cependant, il est temps de finir cette confidence.

Olivier fit une longue aspiration, comme s'il voulait prendre à la fois haleine et courage, et me dit alors, mais d'un ton sombre et mécontent :

— Vous savez comment je vivais :

J'ignorais donc parfaitement que monsieur Victor Bonsenne logeât dans la maison qui faisait face aux fenêtres de Thérèse. D'ailleurs, lui ou un autre, il importait peu, je n'y eusse point pris garde.

Comment il attira ses regards... je ne sais... ou plutôt il me l'a dit, il me l'a dit avec ce cynisme qui salit jusqu'au crime.

Oui, le jour où je le retrouvai, le jour où, à force de soins et de persévérance, je finis par découvrir sa demeure, je l'interrogeai.

« Tenez, me dit-il, ne me demandez point cela; si

vous me tuez, ce qui est probable, à quoi bon savoir comment vous avez été trompé?... Non! »

J'insistai, je l'accusai de violence, je l'accusai de menaces, je lui dis qu'il lui avait fallu user de moyens infâmes pour perdre cet ange que j'aimais.

Il haussa les épaules et me répondit brutalement :

« Je ne m'en donne pas de gants, je vous jure. Ce n'était pas difficile, le premier qui l'eût essayé fût arrivé. »

Je m'oubliai jusqu'à injurier cet homme qui venait de me promettre de risquer sa vie contre la mienne.

Il me regarda et resta longtemps muet; puis, se détournant brusquement, il ajouta :

« Si vous n'étiez frappé au cœur, je vous le dirais... Si vous aviez encore la force de vivre, je vous avouerais tout; mais pourquoi vous faire souffrir, lorsque la douleur ne peut pas être un remède?... c'est inutile. »

Je le pressai, je le menaçai, je le conjurai.

Il me fit signe de m'asseoir, et, se plaçant devant moi, il me tendit la main.

« A bientôt, là-haut, me dit-il. Vous me tuerez, et vous mourrez de désespoir; tant mieux pour vous; nous pourrons parler franchement. »

Il me regarda encore longtemps, et cet homme, aux façons si brutales et presque féroces, parut un moment s'attendrir.

« Vous vous étonnez de ce que je vous regarde ainsi, me dit-il; eh bien, j'éprouve un triste plaisir à vous voir : vous me rappelez ce que j'étais il y a dix ans.

» J'ai été ce que vous êtes, amoureux fou, confiant; j'ai aimé comme vous une femme pour laquelle j'ai quitté mon père, pour laquelle je me suis fait soldat.

» C'était un ange de pureté, de grâce, d'esprit, de vertu. J'ai voulu l'épouser, mon père me l'a défendu. J'ai voulu l'enlever comme vous avez enlevé votre Thérèse. Cette femme a eu un courage sublime.

» Avant de me confier sa vie, elle m'a écrit ce qu'elle avait été. Enfant perdue, élevée dans la mendicité et le vice, elle m'a raconté tout ce que la mendicité et le vice lui avaient appris.

» Tirée de cet abîme par mon père, élevée au-dessus de toutes ces ordures par un effort inouï de courage, elle eut la noblesse de me dire :

» — Me voulez-vous ainsi? »

En prononçant ces paroles, Victor frappa du pied et se tordit les mains.

« Eh bien! monsieur, j'ai été assez lâche pour lui dire : Je ne veux pas.

» Misérable et infâme que je suis!

» Et maintenant cette femme est tombée, de faute en faute, au dernier degré de la déconsidération. A quoi lui aurait servi la vertu?

» Quant à moi, ajouta-t-il, regardez où m'a conduit mon premier crime, ma première déception.

» Qui sait où vous conduirait ce que j'ai à vous apprendre, si vous deviez le supporter sans mourir ? Vous voulez le savoir? sachez-le donc :

» J'ai vu votre Thérèse à travers ses fenêtres ; je l'ai trouvée assez jolie. Je me suis informé de ce qu'elle était, on m'a dit la vie que vous lui aviez faite, et j'en ai ri comme un fou, et je me suis promis l'amusement de déranger vos projets.

» Un moment, j'ai cru que ce serait là une entreprise herculéenne, d'après les certificats de vertu puisés dans le voisinage. Mais tout cela n'était que des remparts de carton qui devaient tomber à la première chiquenaude.

» J'ai fait la guerre à l'œil, ensuite j'ai lancé des poulets d'amour ; après les poulets d'amour, j'ai parlé de plaisirs et de l'ennui qu'elle devait éprouver.

» Je l'ai traitée de vertu, en lui proposant d'aller à la Chaumière. Il fallait la décider à sortir.

» Un soir, je lui ai écrit que si elle ne descendait pas dans la rue où un fiacre l'attendait, je vous tuerais et moi par-dessus le marché.

» A l'heure convenue, elle était dans le fiacre, me demandant la grâce de son futur mari, et je l'ai accordée à la future de monsieur le comte de Barbasan.

» — Horreur ! m'écriai-je... et elle vous a dit mon nom ?

« — Oui, plus tard ; quand elle a commencé à m'ennuyer, je l'ai fait causer.

» Elle m'a tout dit ; et quand j'ai su ce que vous étiez et ce que vous aviez fait pour cette femme, j'ai eu un moment de remords.

» Vous vous souvenez du jour où je vous ai trouvé à l'estaminet de la Mère-l'Oie. Je me serais laissé souffleter plutôt que de me battre avec vous.

» A présent, il faut que je meure, c'est différent.

» Encore vaut-il mieux être tué par un honnête homme que par... je ne sais qui. »

J'étais confondu.

Victor se leva, et, inspiré par un souvenir de sa jeunesse, qui a dû être généreuse, il s'écria :

« Tenez, monsieur de Barbasan, nous mourrons tous deux, moi le dernier des gredins, vous encore honnête ; tous deux pour n'avoir pas eu le courage de braver les propos du monde : moi, pour ne pas avoir compris qu'il y avait plus de vertu dans Charistie que dans les plus innocentes ; vous, pour ne pas avoir compris que le courage était à combattre sous votre nom.

» Nous avons tous deux entraîné une femme dans notre chute : moi, celle que mon abandon a précipitée dans le désordre ; vous, celle à qui vous avez ôté le

protecteur qui l'eût peut-être sauvée de vous et de moi.

» Nous mourrons tous deux : vous, du mal que je vous ai fait ; moi, de la balle que vous m'enverrez probablement dans le ventre.

» Ce sera justice pour l'un et pour l'autre.

» Adieu et à demain. »

Voilà, continua Olivier, voilà comment j'ai entendu raconter cette séduction pour laquelle j'inventais les astuces de Lovelace, les perfidies de Richelieu, les infernales adresses de Satan !... des regards, des billets, un rendez-vous... Oh ! fit Olivier avec dégoût, avoir donné son âme, sa vie, avoir rêvé la gloire, la vertu... pour cela...

Croyez-vous, mon ami, que ce ne soit pas à en mourir? croyez-vous que ce soit la peine de vivre pour recommencer avec une autre ?...

— Toutes les femmes ne sont pas...

— Assez, me dit Olivier ; ce qui me concerne est fini ; par grâce, n'en parlons plus, et revenons à vous. En lisant tous les papiers que mon père avait laissés, j'y avais lu l'histoire du vôtre.

Lorsque je vins vous voir, vous devez vous rappeler mon étonnement en entendant prononcer le nom de monsieur de Favreuse.

Je me fis informer par Bonnissens de vos relations

avec cet homme, et j'appris par quel hasard singulier vous vous trouviez en rapport avec tous ceux que concernent les renseignements recueillis par mon père.

Je résolus de vous les remettre, assuré qu'ils ne vous serviraient qu'à prévenir des scandales, au lieu de les exciter.

Je les avais laissés chez moi à votre adresse, car je ne prévoyais pas que Victor, avide de mourir, me laisserait la vie.

Je suis donc venu ce matin pour vous les confier.

Je ne vous ai point trouvé, et j'allais faire demander des renseignements chez monsieur Bonsenne, lorsque j'ai entendu parler d'arrestations faites dans votre maison, dans un groupe assez nombreux assemblé à votre porte.

Une dame qui voulait passer a interrogé vivement ceux qui parlaient de crime ; on lui a répondu qu'on avait arrêté le matin même une fille appelée madame Sainte-Mars... chez laquelle on comptait surprendre le marquis de Pavie.

Puis, on a ajouté que l'on venait de vous arrêter dans une maison de la rue Richer, et que vous étiez encore chez le commissaire de police.

En apprenant cette nouvelle, cette dame est devenue

pâle et tremblante. Je l'observais et je l'entendis murmurer :

« Mon Dieu ! mon Dieu ! je suis perdue ! »

Sans la connaître, sans savoir quels liens pouvaient vous unir avec elle, je lui ai dit :

— Ne craignez rien, madame ; si, comme je viens de l'entendre dire ici, monsieur Meylan est entre les mains de monsieur Bonnissens, je vous réponds de sa liberté.

C'est alors que je suis allé chez ce misérable, qui ne m'a point reconnu tout d'abord.

Je vous ai déjà dit à quels titres j'étais sûr de son obéissance.

XXIX

ARRESTATION MANQUÉE

— Maintenant, dis-je à Olivier, il faut nous rendre chez monsieur de Sainte-Mars ; il faut que j'en finisse avec ce monsieur.

— Vous commettre dans un duel avec ce malheureux ! me dit Barbasan, ce serait une folie.

Nous allons nous rendre chez lui ; mais avant cela, il faut que vous mettiez ces papiers en sûreté.

— Eh bien, dis-je à Olivier, en montant chez monsieur de Sainte-Mars, je m'arrêterai un moment chez monsieur Bonsenne, et je les donnerai à une personne entre les mains de laquelle je ne pense pas qu'on puisse les supposer.

Je lui ai déjà donné ceux que j'ai trouvés chez monsieur Victor Bonsenne.

— Et quelle est cette personne ?

— Madame Deslaurières.

— La fille de madame de Belnunce et de monsieur de Favreuse ?

— Elle-même.

— Mais la lettre adressée à monsieur de Favreuse lui révélera le secret de sa naissance !

— Elle le sait.

— Mais monsieur de Favreuse, à qui cette lettre est adressée ?

— Il l'ignore encore, et je ne puis comprendre dans quel but il m'a fait des confidences, en vérité, bien extraordinaires, et comment il se fait qu'après me le avoir faites il a quitté Paris.

— Vous comprendrez cela plus tard, me dit Olivier.

Hâtons-nous, car je ne serai tranquille que lorsque les papiers que voici seront en sûreté ; l'adieu de mon-

sieur de Sainte-Mars me fait craindre quelque nouvelle tentative désespérée.

Pardieu ! s'écria-t-il tout à coup en se levant, j'oubliais les confidences de Molinos, et je soupçonne maintenant le moyen que monsieur de Sainte-Mars a pu employer ; et s'il s'en est avisé, nous sommes pris l'un et l'autre.

— Qu'est-ce donc ? lui dis-je.

— Venez ! venez ! s'écria-t-il, et ne restez pas une minute de plus chez vous !

Olivier paraissait tellement pressé, que je le suivis sans lui demander à quelle pensée soudaine il obéissait.

Nous descendîmes précipitamment de chez moi et nous sortîmes de la maison.

Nous étions à peine entrés dans celle de monsieur Bonsenne, que nous vîmes un fiacre s'arrêter à ma porte ; nous regardâmes qui en descendait...

C'était encore le féroce Bonaventure, accompagné également de deux gendarmes ; l'un de ceux-ci resta en sentinelle à ma porte, l'autre suivit monsieur Bonaventure dans la maison.

— Alerte ! me dit Olivier ; allez vous défaire en mains sûres de tout ce qui peut vous sauver.

— En vérité, lui dis-je, j'ai presque honte de fuir devant une arrestation basée sur une accusation d'empoisonnement,

— Bah ! me dit Olivier, le Sainte-Mars est trop fin pour avoir persévéré dans une pareille sottise; il a mieux que cela à sa disposition.

Voyons, Molinos m'a-t-il trompé, et monsieur de Sainte-Mars n'a-t-il pas, que vous sachiez, intérêt à faire arrêter le marquis de Pavie et madame Sainte-Mars ?

— Intérêt énorme, puisqu'il paraît que madame Sainte-Mars a trouvé dans la succession du vieux général des papiers qui compromettent madame de Frobental.

— Erreur de sa part : il y a longtemps que ces papiers ont changé de mains.

N'importe ; vous voyez qu'il est arrivé à les faire arrêter et à faire faire une perquisition chez elle.

Pour cela il invente une conspiration, et cette conspiration une fois mise en avant, monsieur de Pavie, qui pouvait défendre la Sainte-Mars, en a été, vous en serez, j'en serai, s'il le faut... tous ceux qu'il aura besoin de faire fouiller de la cave au grenier en seront.

Dépêchons.

Nous étions sur le palier de monsieur Bonsenne.

Je sonnai; Olivier ne voulut pas entrer, sa présence chez les parents de celui dont il avait hâté la mort lui parut odieuse, bien qu'il ne fût connu de personne.

J'entrai donc seul.

Je fis appeler madame Deslaurières, et je lui remis en toute hâte les papiers que m'avait confiés Olivier, en ayant cependant soin d'en extraire une espèce de catalogue explicatif dans lequel ils étaient enveloppés.

J'avais eu à peine le temps de dire quelques mots à madame Deslaurières au sujet de ces papiers, lorsqu'un grand bruit se fit entendre sur le palier où j'avais laissé Olivier, et presque au même instant un coup de sonnette bruyant retentit dans l'appartement.

Craignant que ce ne fût Olivier qui, se voyant sur le point d'être arrêté, cherchait, en désespoir de cause, un refuge chez monsieur Bonsenne, je m'empressai d'ouvrir moi-même.

Un homme furieux se précipita dans l'appartement. Olivier m'attendait toujours.

J'avais à peine eu le temps de voir passer cet homme, que je n'avais pas reconnu; mais à peine eut-il mis le pied dans le salon que j'entendis un bruit horrible... le bruit d'un soufflet, et en même temps un horrible cri de désespoir, le cri d'une femme.

Je me précipitai dans le salon; Olivier me suivit.

En entrant, je vis madame Deslaurières renversée sur un canapé, dans l'attitude d'une femme sous l'empire d'une stupéfaction inouïe. Ses lèvres étaient pendantes, son œil atone, et sa joue, d'un rouge cramoisi, portait l'empreinte du sanglant outrage qu'elle venait de recevoir.

L'homme qui l'avait si abominablement outragée était monsieur Deslaurières.

Pâle, furieux, l'écume à la bouche, il ne vit point que nous étions entrés; il ne vit point que madame Bonsenne et Alison étaient accourues au cri de madame Deslaurières.

Il se mit à crier avec un emportement dont il semblait que son caractère fût incapable.

— Tenez, regardez, malheureuse!... regardez!...

— Qu'est-ce donc? dit madame Bonsenne.

— La lettre par laquelle madame donnait cette nuit un rendez-vous à monsieur Molinos.

— Ce n'est pas possible!... dit Alison.

— La voilà... reprit monsieur Deslaurières en la montrant.

— Mais elle n'y a pas été... reprit madame Bonsenne.

— Pourquoi donc est-elle sortie cette nuit à près d'une heure du matin? Pourquoi n'est-elle rentrée qu'à quatre heures? Où était-elle pendant ce temps... si ce n'est à ce rendez-vous?

— Elle était près du lit d'un mourant! m'écriai-je.

— Qui vous parle? reprit monsieur Deslaurières en se tournant vers moi, et que faites-vous ici?

— J'y suis mieux à ma place que vous qui frappez lâchement une femme.

— Lâchement ! s'écria monsieur Deslaurières avec fureur; quand j'en aurai fini avec ce monsieur Molinos, vous me rendrez raison de cette injure.

J'allais lui répondre que j'étais tout prêt, lorsque monsieur Bonsenne parut tout à coup à la porte du salon, une épée à la main.

XXXI

ÉTRANGE RÉUNION

Cette apparition déplaça complétement l'attention de toutes les personnes présentes, et je me sentis saisi d'un froid glacé lorsque monsieur Bonsenne, fermant la porte derrière lui, dit d'une voix solennelle :

— J'ai entendu ici la voix de celui qui a tué mon fils !

Olivier fit un pas en avant sans prononcer une parole.

Monsieur Bonsenne l'écarta doucement de la main et marcha droit vers monsieur Deslaurières.

— Celui qui a tué mon fils, dit-il, c'est toi, Léopold !

— Moi ! fit monsieur Deslaurières en haussant les épaules. Comment n'enferme-t-on pas les fous de cette espèce ?

Monsieur Bonsenne mit sa main désarmée sur l'épaule de celui qu'il avait accusé ; et comme si cette main eût été douée d'une force surhumaine, monsieur Deslaurières fut forcé de se tourner en face de son accusateur.

— Écoute, Léopold, lui dit-il, c'est toi qui, en lui enlevant par une trahison et une bassesse la femme qu'il aimait, l'as poussé dans le désespoir et le vice où il s'est perdu.

Monsieur Deslaurières répondit par un ricanement insultant ; il regarda sa femme et repartit :

— Si c'est la perte de la digne femme qui porte mon nom qui est la cause du malheur de votre fils, ce n'est pas moi qu'il faut en accuser, c'est vous.

Monsieur Bonsenne, qui était toujours en proie au délire dans lequel je l'avais laissé, murmura sourdement ce mot :

— Moi !

— Oui, vous, qui avez chassé votre fils de votre maison, parce qu'il aimait madame, parce qu'il voulait l'épouser.

On eût dit que cette accusation, dont monsieur Bonsenne ne pouvait méconnaître la justesse, rappelât la

raison égarée du pauvre père; il lâcha monsieur Deslaurières, qui continua :

— Vous qui, plus prévoyant que moi, avez prévu que le vice dont j'avais cru que le germe avait été étouffé dans le cœur de cette femme refleurirait dès qu'il aurait la liberté de se développer.

Si votre fils s'est perdu dans le crime, de désespoir de n'avoir pas été le mari de cette dame, c'est vous qui l'avez tué.

A ces paroles, l'arme qu'il tenait tomba des mains de monsieur Bonsenne...

Son visage, contracté par une expression cruelle, se détendit; il porta autour de lui un regard inquiet et curieux, et dit enfin d'une voix faible et en baissant la tête :

— Combien de temps ai-je été fou ?

Madame Bonsenne s'approcha de son mari pendant qu'Alison restait près de madame Deslaurières, qui, aussi honteuse que blessée de l'insulte que lui avait faite son mari, avait caché sa tête dans les bras de son amie.

— Ah ! c'est toi, me dit monsieur Bonsenne en me tendant la main. Je me rappelle maintenant... Tu as vu mourir Victor... tu étais près de lui...

— Madame Deslaurières y était avec moi, dis-je à monsieur Bonsenne.

— Vous mentez !... me dit monsieur Deslaurières, qui, débarrassé de l'intervention de monsieur Bonsenne, reprit toute sa colère.

A ce mot, je m'élançai vers monsieur Deslaurières.

Madame Deslaurières se jeta au-devant de moi.

Je me reculai et m'inclinai avec respect.

— Mille pardons, lui dis-je, madame, je ne soufflette que les hommes.

— Mais, qui êtes-vous, monsieur ? dit monsieur Bonsenne à Olivier, voyant un étranger dans la maison.

— Qui je suis? lui dit Olivier en tressaillant.

J'eus peur qu'il n'avouât son duel avec Victor; mais il s'arrêta un moment et reprit :

— Qui je suis ?...

Je suis un homme qui peut vous dire peut-être la raison pour laquelle monsieur Deslaurières, que voici, est si désireux de trouver sa femme coupable.

— Qu'est-ce donc que ce monsieur? dit monsieur Deslaurières.

— Je vais vous le dire à tous ! s'écria mon ami.

— Silence, Olivier ! m'écriai-je.

— Olivier? fit monsieur Deslaurières en le regardant avec stupéfaction.

— Oui, répéta celui-ci, Olivier Duhamel.

Monsieur Deslaurières devint pâle comme un mort, et comme si cette reconnaissance était pour lui un malheur qu'il ne voulait point accepter si aisément :

— Non, s'écria-t-il, ce n'est pas possible... vous n'êtes point Olivier Duhamel !... vous n'ètes point...

— Je suis le comte de Barbasan, dont monsieur Molinos a été le laquais, dont monsieur Morinlaid, votre ami, a escroqué les bijoux quand nous étions condisciples, et qu'il a retrouvés tous deux servant de témoins à monsieur Victor Bonsenne dans le duel où celui-ci a été mortellement blessé.

— Par qui ? s'écria monsieur Bonsenne.

— Par moi... dit Olivier.

Un cri d'horreur de toute la famille Bonsenne répondit à cette déclaration.

Olivier chancela et me serra la main.

— Écoutez... me dit-il d'une voix stridente, écoutez ce cri de réprobation contre le meurtrier de ce jeune homme que la flétrissure attendait demain.

On le plaint, on veut le venger, et cependant cet homme m'a tué d'un trait plus douloureux qu'une balle dans le corps.

Vous me regardez tous d'un air stupéfait... Mais ceux qui me connaissaient me regardent avec plus d'étonnement encore, en trouvant le dépérissement et la mort sur ce visage où étaient auparavant la force et l'espérance, l'espérance de l'amour et de la gloire, ces deux vies que Dieu a permises à l'homme.

Eh bien, celui qui les a tuées toutes deux dans mon âme, c'est votre fils !

Tous les yeux se tournèrent vers moi.

— Oui, c'est lui ! répondis-je à cette muette interrogation de tous.

— Et s'il est quelqu'un parmi vous, dit Olivier avec amertume, à qui doive remonter l'accusation de la mort de Victor, s'il est un de vous qui, par sa trahison ou son sot orgueil, l'a jeté dans la carrière du vice qu'il a si largement parcourue, et sur laquelle je l'ai rencontré, que celui-là prenne aussi la responsabilité de ma mort, car si j'ai tué votre fils... c'est qu'il m'avait déjà tué, là...

En disant cela, Olivier appuya la main sur son cœur, puis il reprit :

— Venez, Michel, venez... Vous aussi, monsieur, dit-il à monsieur Deslaurières... vous aussi, madame, ajouta-t-il en s'adressant à madame Deslaurières, vous aussi, que je puis peut-être défendre mieux que personne contre les accusations dont le monde vous

poursuit, contre celles dont votre mari vous flétrit... Venez...

Monsieur Bonsenne se leva, et avec cette énergie qui, dans l'état normal, faisait le fonds de son caractère, il s'écria :

— Allons-y tous...

Et comme madame Bonsenne semblait reculer devant cette proposition si étrange, monsieur Bonsenne ajouta :

— Des deux enfants que Dieu nous a donnés, l'un est mort coupable et malheureux; l'autre est innocente, mais si malheureuse, que son innocence même n'a pu la consoler.

Essayons du moins de sauver de la dernière infortune celle que nous avions adoptée, et ne lui refusons pas notre témoignage, s'il peut l'aider à se défendre des calomnies qui la poursuivent.

Venez, Charistie, ajouta-t-il en lui tendant la main, venez... et si la maison de votre mari devait se fermer devant vous, n'oubliez pas que la mienne vous restera toujours ouverte.

— Hélas! dit Olivier, je n'ai plus qu'un asile, et Dieu sait si, après vous avoir sauvée, madame, il s'élèvera sur ma tombe une voix qui me plaigne et qui m'absolve de mon nom.

— Venez, monsieur, dis-je à monsieur Deslaurières, venez donc !

— Oh ! ajouta Olivier, vous pouvez venir, vous serez en compagnie digne de vous.

Malgré sa colère, monsieur Deslaurières n'osa refuser.

Nous sortîmes; Olivier, monsieur Bonsenne, sa femme, Alison, monsieur Deslaurières, sa femme et moi, nous montâmes chez monsieur de Sainte-Mars, qui, comme on le sait, demeurait à l'étage au-dessus de monsieur Bonsenne.

On causait activement dans l'intérieur de l'appartement.

— Voilà qui est bien, dit Olivier, j'ai donné rendez-vous à monsieur Morinlaid et à monsieur Molinos dans cette maison; ils ont été obéissants; entrons.

Nous sonnâmes.

Un domestique vint nous ouvrir.

Monsieur de Sainte-Mars était en effet dans son salon avec Molinos et Morinlaid; mais ce qui me surprit étrangement, c'est que madame de Frobental était là aussi.

— Madame de Frobental ! dis-je malgré moi en l'apercevant.

— Le voilà ! s'écria-t-elle en me désignant.

Les autres interlocuteurs parurent fort étonnés, et je vis qu'on s'entretenait de mon absence de chez moi, et

que l'on s'alarmait de ce que je n'avais point été arrêté.

Madame de Frobental, par un mouvement rapide, s'élança vers la croisée pour l'ouvrir.

— Prenez garde, madame, lui dit Olivier. Si c'est pour avertir les agents chargés de l'arrestation de monsieur Meylan que vous ouvrez cette fenêtre, vaudrait autant le faire pour vous précipiter sur le pavé de la rue.

Madame de Frobental s'arrêta, et presque aussitôt parut monsieur le marquis de Chabron, qui sortit d'une chambre à côté du salon, en disant d'un ton dégagé :

— Eh bien, sont-ils arrêtés et peut-on aller fouiller chez ce petit jeune homme ?

— Est-ce de moi que vous parlez? lui dis-je.

Monsieur de Chabron fit un saut en arrière, et courut vers la duchesse à qui il se mit à parler avec anxiété.

— Quel est cet homme? me dit Olivier.

— On l'appelle le marquis de Chabron.

— Ah! fit Barbasan avec dédain. C'est là tout son état ?

— On le dit aussi le complaisant très-récompensé de la duchesse.

— Ah! fit Olivier; je le soupçonnais, rien qu'à sa figure... Et ça se fait appeler le marquis de Chabron?

— Vous le connaissez?

— Je suppose, fit Olivier; et tout aussitôt il s'adressa à l'élégant marquis, et lui dit :

— Monsieur Limassou, parlez plus haut, je vous en prie; tout ce qui se dit ici doit être entendu de tout le monde.

Ce nom grotesque de Limassou me frappa comme s'il ne m'était pas étranger. Il me sembla l'avoir lu ou entendu.

Du reste, je ne fus pas le seul qu'il étonna; monsieur de Sainte-Mars lui-même, qui dans cette intrigue semblait devoir être à l'abri de toute surprise, le répéta en disant :

— Limassou... je connais ce nom.

— Eh pardieu! m'écriai-je, pendant que Chabron s'efforçait de prendre des airs de marquis offensé, c'est le nom du postillon qui conduisait votre père lorsqu'il rencontra... Molinos.

— Précisément, fit Olivier; et le digne fils de ce glorieux père était, en 1814, coiffeur à Toulouse; il ressemble volontiers au Mascarille de Regnard, qui, se trouvant la main légère, se fit barbier, de tailleur de pierres qu'il était.

— Faquin! s'écria monsieur de Chabron, qui ose ainsi parler de moi!

— Un moment, dit Olivier.

Malgré votre ressemblance avec ce héros, nous n'avons pas à jouer ici une scène de théâtre de la foire... Faites le plaisant, monsieur Limassou, je vous le conseille.

En 1814, vous étiez barbier, pendant que madame Sainte-Mars, alors Fanny Guillotin, se réfugiait à Toulouse ;

En 1815, vous étiez comédien ambulant dans une troupe de sauteurs que vous rencontrâtes, cachant aux yeux de la justice une certaine marquise de Prémontré ;

En 1816, vous quittiez votre troupe pour venir à Paris, armé des secrets de madame de Prémontré, et de ses confidences, et de l'histoire que votre père vous avait racontée sur le monsieur et la dame qu'il avait conduits à Prémontré, vingt ans avant cette époque !

Vous vîntes à Paris afin d'arracher à madame de Frobental, que voici, quelques écus pour commencer votre fortune. Il paraît que vous avez réussi au delà de vos espérances d'alors.

En vous payant votre silence de beaucoup d'or vrai, d'un titre faux, et probablement de mieux que tout cela, on a gardé votre personne par-dessus le marché.

C'est trop d'honneur pour vous !... Taisez-vous donc, nous avons autre chose à faire qu'à écouter vos rodomontades.

Ceci fut débité par Olivier de ce ton impertinent dont

je croyais monsieur de Favreuse seul capable, si ce n'est qu'il y avait dans le mépris d'Olivier quelque chose de plus senti, dans sa raillerie un accent plus cruel.

La duchesse seule garda quelque présence d'esprit au milieu de la stupéfaction qu'avaient causée les paroles d'Olivier.

— Que voulez-vous donc, monsieur, et qui êtes-vous ?

— Mon nom est de peu d'importance dans cette affaire, dit Olivier; mais voici un papier, ajouta-t-il, qui en a beaucoup plus.

Tout le monde tourna les yeux vers ce papier, qu'Olivier déploya lentement.

— Veuillez en écouter la lecture, dit-il, et après cela vous jugerez vous-mêmes ce que vous avez à faire les uns vis-à-vis des autres.

Seulement sachez...

Au moment où Olivier prononçait ces paroles, un violent coup de sonnette se fit de nouveau entendre. Monsieur de Sainte-Mars, qui semblait écrasé de la défaite qu'il éprouvait, n'eut pas le temps de défendre à ses domestiques de laisser entrer; d'ailleurs je crois qu'eût-il donné cet ordre, il n'eût point réussi à empêcher d'entrer celui qui se présenta.

C'était monsieur de Favreuse en personne; c'était le

vieux roué de la cour de Louis XV, d'ordinaire si propre, si pincé dans sa toilette quasi grotesque, l'habit en désordre, les rubans de son pantalon collant dénoués, boueux et traînant à terre, les ailes de pigeon dépoudrées, suantes, le gilet blanc arraché, et les genoux et les mains pleins de boue.

Certes, à le voir ainsi fait, il eût dû paraître plus ridicule qu'à l'ordinaire; mais il y avait dans le visage de cet homme une telle colère, une menace si terrible et si implacable, son œil lançait des éclairs si vifs, si rapides, si brûlants, qu'il épouvanta tout le monde.

— Vous ici! s'écria la duchesse, et dans un pareil état...

— Moi et d'autres sur lesquels vous ne comptiez pas, duchesse de Frobental, lui dit le comte de Favreuse.

Il se retourna tout aussitôt et appela :

— Venez, venez, dit-il, venez, ce sera une touchante réunion de famille. Venez donc, ajouta-t-il en sortant.

Puis il reparut en traînant après lui deux femmes en haillons, hâves, pâles, tremblantes, dégradées... C'étaient madame de Prémontré et Justine.

— Tenez, cria-t-il, madame de Frobental, voici votre sœur et votre fille.

La duchesse recula. Mais plus forte que tout le monde, pas un cri, pas une parole ne lui échappa; elle jeta seulement un regard plein de haine et de dédain

sur monsieur de Chabron et sur monsieur de Sainte-Mars, et murmura sourdement ce mot :

— Maladroits !

Quant à moi, je ne savais si je rêvais ; la réunion fortuite de presque tous les acteurs de ces drames si divers et si terribles dont j'avais été le confident, me semblait une chose à laquelle je n'osais ajouter foi, malgré le témoignage de mes yeux.

Je ne pensais pas qu'ils pussent se heurter dans une même lutte, ou plutôt je n'en savais pas assez pour comprendre quel intérêt commun, quel lien invisible et puissant devait les ramener tous en présence les uns des autres, à une heure dite.

Ce dernier secret me restait à apprendre, et ce fut monsieur de Favreuse qui commença cette suprême révélation.

XXXI

DERNIER DUEL DE MONSIEUR DE FAVREUSE

Si maintenant on veut se rappeler les premières lignes de ce récit, et tout ce récit lui-même, on s'étonnera peut-être de voir tant d'aventures étranges si soigneusement ensevelies, se montrer tout à coup au jour, au risque de la vie de plusieurs et de l'honneur de tous

pour un motif en apparence aussi frivole que celui dont il s'agit, pour un mot affreux sans doute, mais qui n'avait pas eu le moindre retentissement, pour un mot que j'avais entendu répéter et que j'avais oublié, comme les indifférents oublient ; mais il faut que je laisse parler monsieur de Favreuse.

— Tenez, madame de Frobental, reprit-il, voici votre fille que vous avez voulu faire disparaître le jour où vous l'avez retrouvée.

Madame de Frobental dédaigna de répondre à cette accusation, et montrant madame Deslaurières, elle dit à monsieur de Favreuse :

— Et voici la vôtre, monsieur, donf la mère, la comtesse de Belnunce, a fait une mendiante et une fille perdue, et qui a honnêtement persévéré dans la carrière que sa mère lui a tracée.

Madame Deslaurières se cachait derrière les nombreux spectateurs de cette scène extraordinaire.

— Ne craignez point de vous montrer, madame ; ou plutôt, dit monsieur de Favreuse, venez, ma fille, car il nous faut déposer le masque maintenant.

Venez, ma fille, et s'il est vrai que, fatiguée des lâchetés de votre mari, enveloppée de piéges habilement tendus sous vos pas, vous ayez succombé à une heure d'égarement, la faute en est à ceux qui vous ont voulu perdre, plus qu'à vous, si vous êtes perdue.

— Voilà quelqu'un que vous pourrez interroger sans

doute, fit madame de Frobental en ricanant et en montrant Molinos... Il était cette nuit même en compagnie de la digne fille d'une si digne mère.

Molinos ainsi interpellé baissa les yeux.

— Répondez donc, m'écriai-je vivement, que vous n'avez pas vu madame Deslaurières !

— Vous vous trompez, repartit Molinos avec rage, je l'ai vue sortir de sa maison avec vous, et je l'y ai vue rentrer avec vous.

— Et je puis dire tout haut, moi, où elle a passé ce temps : auprès d'un mourant, auprès de celui qui fut son frère... et les témoins ne nous manqueront point pour l'attester.

— Eh ! qu'importe cette femme ! s'écria la duchesse ; c'est sa mère que je perdrai, sa mère...

Et maintenant... maintenant elle ne peut plus m'échapper... les preuves de la naissance de cette femme sont entre mes mains.

— Et voici, fit monsieur de Favreuse en montrant madame de Prémontré et Justine, les preuves de votre crime.

— Ça, fit la duchesse avec une effroyable audace.

— Oh ! fit madame de Prémontré, j'y jouerai ma tête... Mais je vous perdrai, Hélène... je dirai tout.

— Dites, répondit la duchesse.

— Mais vous, s'écria monsieur de Favreuse en s'adressant à monsieur Deslaurières, vous qui avez dû examiner les papiers de madame Sainte-Mars depuis son arrestation, vous avez dû trouver des restes de la correspondance de la duchesse avec le général.

— Il n'y avait rien absolument.

— Et vous saviez à qui de pareils renseignements auraient profité s'ils avaient été découverts! fit la duchesse.

— A vous sans doute, dit monsieur de Favreuse, et ils vous auraient profité selon votre système, qui consiste à anéantir tout ce qui vous gêne, tout ce qui vous fait obstacle.

— Vous me connaissez admirablement, mon cousin; et comme monsieur, ajouta-t-elle en me désignant, me faisait obstacle, j'ai pensé à lui faire passer quelques jours en prison.

— Vous avez mal réussi jusqu'à présent, lui dis-je.

— Sans doute; mais, à défaut de votre personne, on a dû trouver chez vous les papiers qui vous ont été remis par monsieur Victor Bonsenne, et ceux-là je les sais suffisants à prouver la naissance de madame et les bonnes mœurs de madame de Belnunce.

— Il me semble que vos agents vous les font attendre bien longtemps, dis-je, en riant, à madame de Frobental.

Cette raillerie, qui lui apprenait que toutes les recherches seraient inutiles, irrita madame de Frobental beaucoup plus que n'avaient fait les reproches les plus honteux, et, s'adressant alors à monsieur de Sainte-Mars, elle lui dit avec colère :

— A quoi donc vous a servi de vous emparer de ces deux femmes, et comment n'avez-vous pas trouvé ces papiers dont elles nous menaçaient sans cesse ?... En quelles mains sont-ils ?

— Je vais vous le dire, reprit Olivier en s'avançant, et je vais vous dire, ajouta-t-il, de quoi se compose la collection précieuse que je suis en mesure de publier, si cela me plaît. Elle a coûté assez cher à mon père pour que je ne la vende qu'à un prix très-élevé.

Madame de Frobental, à qui Molinos avait dit tout bas quel était ce jeune homme, madame de Frobental, dis-je, forcée de subir la parole cruelle de cet homme, ne consentit point à se laisser vaincre sans se venger, et, comme la guêpe prise dans la main, elle enfonça son aiguillon au cœur d'Olivier.

— Nous savons l'habileté des Barbasan à faire des marchés et à se vendre, dit-elle ; allez, monsieur, nous vous écoutons.

Il arrive quelquefois que la vive douleur que cause la piqûre malfaisante de l'insecte fait ouvrir la main qui la tient, et la guêpe s'échappe ; à l'injure de madame de Frobental, je vis Olivier pâlir.

Cette force chancelante qu'un dernier devoir à accomplir soutenait encore en lui fut sur le point de lui échapper.

Je courus à lui pour le soutenir; mais il m'écarta doucement de la main en me disant :

— J'aurais manqué de prévoyance si ce reproche m'étonnait, et je manquerais de courage s'il m'empêchait d'achever ce que j'ai commencé.

Il garda un moment le silence pour se remettre de cette atteinte cruelle, et reprit bientôt après :

— Écoutez donc, madame, et je vous dirai tout à l'heure à quel prix je vous vendrai le secret de vos crimes.

Il prit la feuille de papier qu'il avait retirée de la liasse remise à madame Deslaurières, et lut à haute voix.

Nous ne donnerons pas ici la longue énumération de ces documents. Il nous suffira de dire que c'était la correspondance de monsieur de Sainte-Mars et de madame de Frobental, des déclarations signées de madame Bonnissens, enfin tout ce qui pouvait perdre madame de Frobental.

— Eh bien, madame, êtes-vous satisfaite ? dit Olivier.

En ce moment, madame de Prémontré, qui écoutait avec l'expression d'une joie cruelle, s'élança vers Olivier, et lui dit :

— Et vous avez toutes ces preuves, monsieur, et vous pouvez nous venger, nous tous qu'elle a fait si cruellement souffrir, et vous ne le ferez pas !...

— Ce serait une justice, dit monsieur de Favreuse, justice tardive sans doute, mais qui n'en serait que plus terrible, car elle frapperait la coupable au milieu de cette auréole de bonne renommée que lui ont faite son hypocrisie et sa profonde scélératesse.

Il me semblait que madame de Frobental n'avait plus qu'à courber la tête et à demander grâce, mais rien ne pouvait épouvanter et vaincre cette nature obstinée; elle se leva belle et redoutable pour ainsi dire par l'excès même de son audace.

— Faites-le donc, s'écria-t-elle, traînez-moi donc devant les tribunaux, que la fille, et le fils, et la sœur, et vous-même, monsieur de Favreuse, vous, le dernier de votre nom, vous vous acharniez tous à me pousser à l'échafaud, je le veux bien, j'accepte la lutte, et je ne demande pour vengeance que de traîner avec moi sur la même claie la femme pour laquelle vous avez insulté mon fils, que d'y traîner madame de Belnunce, votre maîtresse.

Et si vous avez des preuves contre moi, eh bien! j'en trouverai contre elle, moi, je sais qu'il existe une lettre à vous écrite, monsieur de Favreuse !

— Écoutez, madame, reprit Olivier, continuant à lire la nomenclature qu'il tenait.

— Lettre de Téhéta, remise à monsieur de Barbasan par la bohémienne mourante.

Cette lettre est une sorte de confession *in extremis* dans laquelle est racontée toute l'histoire de la rencontre de monsieur de Favreuse avec mademoiselle de Morden, le mariage de celle-ci avec monsieur de Belnunce, la captivité de monsieur de Favreuse, sa fuite du château de Morden, toutes les circonstances de la naissance d'une fille appelée Marie, l'adoption de cette enfant par une nommée madame Smith, son enlèvement par Téhéta, agent secret des ordres de monsieur de Morden, et enfin la vente de cette jeune fille à monsieur Bonsenne, agent de madame de Belnunce.

Voilà, ajouta Olivier, la lettre sur laquelle vous comptiez, madame, et qui est plutôt une justification de madame de Belnunce qu'une accusation contre elle.

Si elle accuse quelqu'un, c'est monsieur le prince de Morden, sur lequel je puis, du reste, vous donner d'autres renseignements.

— C'est inutile, dit monsieur de Favreuse d'un ton sombre; j'ai quitté Paris il y a quelques jours, sur une lettre de madame de Belnunce; je l'ai trouvée mourante.

Monsieur de Sainte-Mars était venu la veille lui porter les menaces de madame de Frobental au sujet de l'attentat de monsieur son fils.

J'avais à peine eu le temps de rassurer la comtesse, que son frère, monsieur de Morden, menacé de son côté, est venu pour la rendre responsable de l'éclat scandaleux que sa noble cousine lui préparait.

Voilà tantôt vingt ans que l'insolence majuscule de ce portefaix blasonné m'ennuie profondément, je le lui ai dit enfin de la voix et du geste; je le lui ai dit si bien qu'il a fallu qu'il me comprît, et ce matin même, dans la forêt de Sénart, à côté du château de monsieur de Sainte-Mars où on avait soigneusement caché madame de Prémontré et Justine, ce matin même, dis-je, dans la forêt de Sénart, j'ai étendu par terre ce grand colosse de prince d'un si beau coup d'épée, qu'il n'en a pas plus bougé qu'un gros orme qu'on avait abattu la veille.

Ainsi tout le mal qu'on pourrait vouloir faire à monsieur de Morden est du bien perdu pour tout le monde.

Mais madame de Belnunce attend : vous ne l'avez pas encore tout à fait tuée, je vous demande quelles paroles je dois lui rapporter.

— Les voici, dit Olivier; quoique je sois peut-être le plus jeune de tous ceux qui sont ici, j'ai peut-être le droit de parler comme le plus âgé, car c'est moi qui de vous tous suis le plus près de la mort; toutes ces preuves désirées de toutes parts avec tant d'ardeur seront anéanties; rien ne transpirera de tous ces tristes

secrets au delà de ceux qui en ont été les complices ou les victimes.

Le voulez-vous ainsi?

L'orgueil de chacun se refusait sans doute à être le premier à faire cette concession, car tout le monde se taisait.

Madame Deslaurières s'avança vers madame de Frobental, et lui dit :

— Je vous le demande en grâce, madame, au nom de ma mère que je ne connais pas.

Madame de Frobental regarda un moment madame Deslaurières et lui répondit avec cette implacable cruauté que rien ne pouvait vaincre :

— Comprenez-vous, madame, dans cet incendie général, le billet par lequel vous acceptez le rendez-vous de l'ancien laquais de monsieur de Barbasan?

— Pardieu! madame, fit Olivier, nous pourrions vous prier de mettre dans le même incendie le titre de marquisat de Chabron, si heureusement créé par vous.

Mais ce que nous nous dispenserons d'y mettre, ajouta-t-il, ce sont les deux déclarations de messieurs Morinlaid et Molinos relativement à madame Deslaurières.

Ces déclarations, les voici, ajouta Olivier en les tirant de sa poche; elles ne font point partie des papiers dont je viens de vous lire en partie le catalogue.

Ces papiers avaient été rassemblés par mon père pour se venger de ceux qui l'avaient si cruellement méprisé; et comme votre déshonneur ne le justifierait point, il y a longtemps que je les ai condamnés à être anéantis.

Quant à ceux-ci, ajouta-t-il, qui sont destinés à laver une honnête femme de toutes les calomnies dont ces deux misérables l'ont salie; quant à ceux-ci, ils ne doivent point périr, et c'est à vous que je les confie, monsieur de Favreuse, à vous son père.

— Et il ne manque plus, ajouta madame de Frobental en ricanant, que de les faire porter à madame de Belnunce par l'innocente fille dont elle est la vertueuse mère.

— C'est à quoi je ne vais pas manquer, reprit monsieur de Favreuse; et cela avec d'autant plus d'empressement qu'il me tarde de vous laisser aux embrassements de l'heureuse fille pour qui vous avez été une si tendre mère.

Il est inutile que je pousse plus loin le récit de cette scène, et si ceux qui liront ces souvenirs sont curieux d'apprendre comment tous ces intérêts opposés parvinrent à s'arranger entre eux, je leur dirai que le lendemain de ce jour, monsieur de Frobental le fils, cause première de toutes les confidences que j'avais reçues, partait pour l'expédition d'Espagne, où il se fit bravement tuer.

Que Justine et madame de Prémontré quittaient aussi la France pour aller vivre en Italie, où madame de Frobental avait été forcée, par monsieur de Favreuse, de leur assurer une fortune considérable.

Que huit jours après, monsieur de Sainte-Mars épousait mademoiselle de Frobental, à qui monsieur de Favreuse donnait la main.

Quelques jours encore après, madame de Frobental et madame de Belnunce se rencontraient à la cour, et s'y embrassaient tendrement, au grand ravissement des âmes pieuses, charmées de voir deux femmes d'une si pure vertu se rendre enfin justice l'une à l'autre.

Quant au Chabron, il continua à marquiser; quant à Morinlaid, il se remit à faire des vaudevilles, et quant à Molinos, j'ai appris beaucoup plus tard qu'il était devenu général au service de l'empereur dom Pédro.

La maison de monsieur Bonsenne reprit son allure triste et accoutumée.

Madame Deslaurières rentra chez son mari, profondément désespérée; car, dans les dernières explications qu'amena cette scène étrange, elle apprit, à ne pouvoir pas en douter, que son mari n'avait eu d'autre but, en l'insultant publiquement et en publiant son prétendu déshonneur, que de s'assurer les restes de la fortune qu'elle lui avait apportée.

Je n'ai pas besoin de dire quelle fut la destinée d'Olivier. Il laissa faire au mal qui le rongeait, et le

mal, cruel envers lui comme le monde l'avait été, le mal mit trois mois à l'achever.

Monsieur de Favreuse continua à vivre chez madame Smith, et moi... moi je sortis de tous ces événements avec la folle passion qui a perdu ma vie, qui m'a rendu coupable, fou, infâme, et qui...

XXXII

LETTRE DE MICHEL MEYLAN A SA MARRAINE, MADAME LA COMTESSE DE L***

C'est là que s'arrêtait ce manuscrit que je vous envoie, et que j'écrivis en 1839 pour une autre que vous, madame.

A cette époque, après avoir osé retracer tous ces horribles souvenirs dans tous leurs hideux détails, je reculai devant le récit de ma propre passion.

Aujourd'hui que je tente devant vous, madame, la justification de quelques paroles que vous m'avez si sévèrement reprochées, je n'hésite plus à vous l'écrire; et si je n'hésite plus, c'est que j'ai peut-être racheté par le courage et la persévérance avec lesquels j'ai bravé les anathèmes du monde, la lâcheté que j'ai commise, il y a vingt ans, sous l'empire de la terreur que m'in-

spirait ce monde, que vous m'accusez de braver si impudemment.

Lisez donc, madame, ces dernières pages, et vous comprendrez peut-être pourquoi j'ai pris si hautement, dans la soirée de madame D..., le parti de madame Fasia, qu'on y insultait et que je ne connaissais pas.

Madame Deslaurières est la première femme que j'ai aimée, c'était aussi une femme perdue, au dire du monde ; peut-être que tant de malheurs soufferts à cause de ces calomnies tourneront votre indignation, non pas contre ceux qui défendent les femmes que l'on insulte, mais contre ceux qui les accusent.

Après tous ces événements, je demeurai assez longtemps dans une sorte de crainte de tout ce qui m'entourait.

Je m'étais rapproché de monsieur Bonsenne, chez lequel je rencontrais souvent madame Deslaurières.

Par un accord tacite de chacun de nous, on évitait autant que possible de rappeler le triste souvenir de ce qui s'était passé.

J'observai madame Deslaurières, tout en évitant de me rapprocher d'elle.

Je n'entends point par là que je craignisse sa présence; mais dans les longs entretiens du soir, si un de ses regards m'approuvait d'un mot que j'avais dit, ou si elle m'adressait plus particulièrement une réflexion, en apparence dite pour tous, je paraissais ne point com

prendre l'éloge ou la confidence ; je repoussais, autant que je le pouvais, cette intimité si souvent charmante qui fait que l'on cause à deux avec la conversation de dix personnes.

Cependant, je la voyais chaque jour devenir plus triste, sa santé même semblait s'altérer.

Il y avait des jours où elle arrivait les yeux à peine essuyés des larmes qu'elle venait de répandre...

Et ces jours-là même, ceux-là particulièrement, elle se laissait aller tout à coup à des accès d'une gaieté folle, bruyante, toute pleine de paroles hardies, de propositions paradoxales, de rêves fantastiques, de désirs immodérés.

Quand elle était prise de ces mouvements fiévreux, qui l'emportaient quelquefois au delà des bornes de la convenance, je me retirais dans un silence absolu.

Il semblait que ce silence l'excitât davantage ; elle m'y poursuivait, m'y harcelait de plaisanteries auxquelles je dédaignais de répondre.

Madame Deslaurières s'irritait de ce dédain, et, emportée par une sorte de fureur, elle finissait par quelque épigramme si acérée qu'elle perçait la résolution où je m'enveloppais, et que je ripostais par quelque brutalité qui, presque toujours, tranchait au pied cette gaieté factice, et ramenait sur le visage de madame Deslaurières la sombre préoccupation à laquelle elle tentait de s'arracher.

Du reste, il y avait une chose remarquable, c'est que lorsqu'une discussion, si aigre qu'elle fût, s'engageait entre moi et madame Deslaurières, personne ne s'en mêlait, et que jamais monsieur Bonsenne, qui en toute occasion ne manquait pas de relever les paroles malséantes que je pouvais laisser échapper, ne me faisait la moindre observation, quoi que je pusse dire à madame Deslaurières.

Il semblait qu'il y eût entre elle et moi une lutte qui ne regardait que nous deux.

Cette lutte était-elle entre madame Deslaurières et moi ou n'était-elle qu'en moi-même ? c'est ce que j'étais incapable de juger à cette époque.

Je ne m'apercevais même pas que je ne vivais que pour cette femme dont je fuyais le contact.

Quand je l'avais quittée, je passais les heures éveillées de mes nuits à me rappeler ce qu'elle m'avait dit, comment elle l'avait dit.

Alors je trouvais un sens caché aux mêmes paroles qui m'avaient paru si vides et si déraisonnables ; alors je croyais deviner que cette femme se débattait sous un malheur terrible ; alors je me promettais de me montrer pour elle plus indulgent ou du moins plus poli.

Mais le lendemain, dès que je la revoyais, je reprenais ma raideur, ma dureté.

La hardiesse des idées de Charistie, ses théories in-

dépendantes, son langage animé et plein d'exaltation, réprimaient en moi toutes mes bonnes dispositions, et je me mettais en admiration devant madame Bonsenne, bonne femme au parler simple, aux idées timides, qui pensait comme on lui avait dit de penser.

Je me rapprochais d'Alison, dont les manières sévères et retenues me cachaient, sans que je m'en aperçusse, ce qu'il y avait également de hardi et de libre dans ses opinions.

Madame Deslaurières reprenait ses railleries, je me retirais dans mon silence, et tout cela finissait, comme la veille, par quelque mot cruel de ma part, par une douloureuse retraite de madame Deslaurières.

Pour montrer jusqu'à quel point j'étais poussé malgré moi dans cette guerre brutale, il faut que je rappelle une circonstance qui, d'ailleurs, a d'une autre part décidé de ma vie, quoiqu'elle ne parût pas devoir influer beaucoup sur mes relations avec madame Deslaurières.

Quelque temps après tous ces événements, monsieur Bonsenne me reçut d'un air triste et mécontent. Contre son ordinaire, il semblait hésiter à me dire ce qu'il avait contre moi; je le lui demandai.

— Écoute, Michel, me dit-il, j'ai reçu de ton père la mission de surveiller la manière dont tu te conduis.

— La mission est facile à remplir, lui dis-je; je ne

sors guère de chez moi, où je ne reçois personne, que pour venir chez vous.

— Et voilà précisement ce qui me semble fort mauvais; car ce n'est point en restant chez toi toute la journée, et en venant ici le soir, que tu feras ton droit.

L'étude du droit m'ennuyait sans me répugner.

Si rien ne m'avait interrompu dans l'habitude que j'avais prise d'assister chaque jour à mes cours, j'aurais sans doute continué comme j'avais commencé, sans ardeur, mais sans révolte.

Il arriva qu'à la suite de tous ces événements où j'avais été mêlé, je demeurai près d'un mois sans me présenter à l'École.

Le jour où je pensai à y retourner, je remis cette résolution au lendemain; le jour suivant j'en fis autant, et de lendemain en lendemain j'arrivai au jour où je ne pensai plus à y retourner.

Ce n'est pas que j'eusse pris sérieusement le parti de n'y plus aller.

Je n'y allais pas aujourd'hui parce que je n'y avais pas été hier, et je n'irais pas le lendemain parce que je n'y allais pas aujourd'hui.

Je prévoyais bien que cela amènerait quelque explication violente avec mon père... mais mon père était si loin, et puis je vivais à ma guise, et j'eusse été

bien fâché de troubler par la moindre prévision fâcheuse les occupations aimées auxquelles je me livrais.

Je passais toutes mes journées à peindre ou à faire de la musique, ou à lire des livres dans lesquels il n'était nullement question de droit.

Comme je l'ai dit, je n'avais point de parti pris, et je faisais l'école buissonnière en véritable enfant qui ne voit pas au delà du plaisir qu'il se donne.

Peut-être que si monsieur Bonsenne m'eût dit, entre lui et moi, ce qu'il venait de me dire devant madame Deslaurières, j'eusse promis de satisfaire aux désirs de mon père en devenant avocat.

Mais l'admonestation de mon quasi tuteur, bien que faite avec l'embarras d'un homme à qui il répugne de gronder, me mettait au niveau d'un écolier qu'on gourmande; et par un mouvement de vanité plus rapide que ma pensée, et qui me poussa, sans que je pusse m'en rendre compte, je répondis à monsieur Bonsenne :

— L'étude du droit ! oh ! ma foi, j'y ai parfaitement renoncé.

— Comment ! fit monsieur Bonsenne, tu as renoncé à l'étude du droit ?

— Oui, dis-je d'un ton sec en voyant que madame Deslaurières me regardait d'un air étonné.

— En voici bien d'une autre ! dit monsieur Bonsenne, et que diable comptes-tu donc faire ?

— Eh bien, lui dis-je, je ferai de la peinture.

Telle a été la carrière que j'ai suivie, et telle a été la manière dont je l'ai choisie.

Qu'un goût passionné ou que l'obstination de mon caractère m'ait fait persévérer dans cette parole qui m'échappa, je n'ai point à en rendre compte ; toujours est-il qu'en ce moment, sans discussion avec moi-même, sans réflexion, sans volonté antérieurement arrêtée, je décidai de ma destinée ou plutôt de mon état.

Ma réponse abasourdit monsieur Bonsenne.

Il reste encore assez de bourgeois qui considèrent un clerc de notaire ou un commis à la caisse des consignations comme un homme mieux posé que le peintre le plus célèbre, pour qu'on ne s'étonne pas de l'étonnement de monsieur Bonsenne.

— Tu veux te faire peintre, me dit-il, toi, le fils d'un homme qui peut devenir ministre plénipotentiaire et ambassadeur !

— Oui, dis-je à monsieur Bonsenne, j'aime mieux être un peintre médiocre qu'un bon avocat.

— Mais qu'est-ce que c'est qu'un peintre ?

— Qu'est-ce que c'est que Raphaël ? m'écriai-je, qu'est-ce que c'est que David, que Gros ?

— Eh bien, me dit monsieur Bonsenne, c'étaient des peintres... je le sais bien... à quoi cela les a-t-il menés ?

— A être illustres, célèbres.

— Ta, ta, ta, me dit monsieur Bonsenne ; la gloire n'est pas un état ; je te demande à quoi cela les a menés ?

La naïveté de la question m'étourdit ; madame Deslaurières me contemplait avec une surprise joyeuse.

— Mais elle les a menés à être riches, dit-elle, et il y en a que l'empereur a faits barons.

— Jolie chose que les barons de Bonaparte ! fit monsieur Bonsenne, qui avait en horreur tout ce qui lui rappelait Napoléon.

Certes je n'avais aucune envie de revenir sur ce que j'avais dit, et puisque le hasard m'avait fait prononcer sur une question devant laquelle je me serais arrêté six mois si j'avais eu à la discuter, je voulais profiter de l'audace que m'avait donnée l'occasion.

Eh bien ! malgré cette résolution, je fus blessé de me voir pour ainsi dire appuyé par madame Deslaurières, et je repris assez sèchement :

— Eh mon Dieu ! madame, ce n'est ni pour être riche ni pour être baron que je veux me faire peintre. Que je réussisse, qu'un peu de gloire couronne mes travaux, et je ne solliciterai jamais des dignités que je méprise ;

je ne vendrai jamais pour de l'or le talent que j'aurai, si j'en ai.

Madame Deslaurières ne put pas croire que ce fût contre elle-même que je parlais en répondant ainsi; elle s'imagina que ce qu'elle avait dit de l'avenir d'une pareille carrière pour l'expliquer à monsieur Bonsenne avait blessé ma délicatesse, et elle me dit avec un enthousiasme plein de tendresse :

— Du talent... oh ! avec de semblables sentiments, vous en aurez...

Je ne répondis point à madame Deslaurières.

La discussion reprit avec monsieur Bonsenne; elle fut dure et violente de sa part, froidement brutale de la mienne.

Fatigué des observations qu'on me faisait, je me renfermai dans cette déclaration de ma volonté suprême :

— Je veux être peintre, et je serai peintre ! en dédaignant ainsi de répondre à tous les arguments que monsieur Bonsenne appelait à son aide contre moi.

Mon quasi tuteur, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir de moi, pas même une raison pour justifier ma résolution, se fâcha tout à fait et finit par me dire :

— Vous voulez être peintre, monsieur ? vous le serez. Mais moi, à qui votre père a donné sa confiance,

je ne veux pas me faire votre complice en ayant l'air de vous approuver, et je vous préviens que désormais...

Avant que monsieur Bonsenne eût fini sa phrase, je m'étais levé...

Alison était pâle et immobile; madame Bonsenne baissait la tête en pleurant.

Madame Deslaurières, qui frémissait d'une impatience douloureuse, se leva tout à coup comme moi, et frappant avec violence sur la table :

— Mais c'est comme ça que vous avez tué votre fils, s'écria-t-elle.

A cette parole, monsieur Bonsenne se tut, ses yeux prirent ce regard égaré, sa bouche se contracta de ce sourire hébété qui m'avait tant épouvanté le jour de notre rencontre chez le commissaire.

— Ah ! qu'avez-vous fait ! s'écria madame Bonsenne, qui s'empara de son mari et l'entraîna hors du salon.

Alison tendit la main à madame Deslaurières en lui disant :

— Il n'y a que vous qui avez du courage!

Eh bien ! le croirait-on, moi qui eusse dû remercier madame Deslaurières, moi qui, du moins, eusse dû rendre justice au mouvement généreux qui l'avait emportée, je me pris à dire d'un ton doctoral :

— La menace que me faisait monsieur Bonsenne ne méritait pas le mal qu'on lui a fait.

Pour la première fois depuis longtemps, Alison me regarda de ce regard profond, incisif, qui me pénétrait.

Je m'attendais à quelques-unes de ces réflexions sanglantes qu'elle m'avait quelquefois adressées. Mais elle détourna dédaigneusement ses yeux de moi, et dit en baissant la tête :

— Pauvre Charistie !

Je regardais madame Deslaurières ; des larmes silencieuses coulaient sur ses joues ; je regrettai ma grossièreté, mais je n'eus pas un mot pour m'excuser ; et comme tous ceux à qui manque la présence d'esprit d'un bon premier mouvement, je rentrai dans ma brutalité et je tournai le dos à madame Deslaurières.

Pas une parole ne fut prononcée pendant quelques minutes, mais j'entendais les soupirs convulsifs qui gonflaient la poitrine de Charistie. Alison ne disait rien.

Tout à coup madame Deslaurières se lève, prend son chapeau ; Alison court à elle pour la retenir.

— Non... non, dit madame Deslaurières, non... en voilà assez... Vivre ainsi, non... c'est trop...

J'avais la conviction que je n'étais pas étranger à ce

mouvement désordonné de désespoir, mais je n'étais pas de ces hommes qui savent effacer un tort par le cœur.

Je m'approchai de madame Deslaurières, et je lui dis :

— En vérité, madame, je serais désolé que ce que j'ai dit vous eût fait la moindre peine...

— Non, monsieur, non, ce n'est pas vous, c'est moi qui suis une folle... et qui ai eu tort...

Non, monsieur, vous n'avez rien dit dont je puisse me plaindre.

Que l'homme est un vilain animal ! Je fus mécontent que cette femme ne m'eût pas dit : « Oui, vous m'avez déchiré le cœur... »

Et je répondis d'un ton pincé :

— Je suis charmé de n'être pour rien dans vos chagrins.

Alison me regarda encore, elle semblait se demander comment un homme pouvait être si dur et si stupide; alors, par un de ces bonds prodigieux qui jettent l'imagination des esprits rêveurs au milieu le plus caché d'une question, elle me dit :

— Voulez-vous me donner votre parole d'honneur de faire ce que je vais vous demander?

— Je vous la donne, lui dis-je, sachant quelle était

en toute chose l'extrême délicatesse d'Alison, et poussé par le repentir de ma sottise.

— Eh bien, apportez-nous demain le tableau auquel vous travaillez.

A cette demande, je devins rouge jusqu'aux oreilles.

Madame Deslaurières s'était presque interrompue dans sa douleur; la demande d'Alison lui avait paru bizarre et saugrenue en ce moment.

— Je ne puis, dis-je en balbutiant, c'est une ébauche.

— Nous la jugerons comme une ébauche... à moins que votre vanité...

— Oh! ce n'est point cela, je vous le jure.

— Il y a donc autre chose?

— Oui...

— Qu'est-ce donc?...

— Je vous le dirai... à vous... demain...

— Je vous gêne, monsieur, fit madame Deslaurières, je me retire...

— Non, restez, dit Alison. Puis elle reprit :
— J'ai votre parole, Michel, vous nous apporterez votre tableau, ou vous me direz la raison qui vous en empêche.

— Eh bien, soit, lui répondis-je avec humeur.

Du reste, si j'ai été indiscret, ce n'a été que pour moi... personne n'a vu cette étude... d'ailleurs, j'ai peut-être une excuse... n'ayant pas de modèle, j'ai essayé de retracer les traits de personnes que je vois souvent... et si j'ai refusé d'apporter cette ébauche, c'est que madame eût pu s'étonner de voir... de reconnaître... quoique je n'aie pas la prétention d'avoir fait un portrait ressemblant...

Je disais cela par mots entrecoupés... à moitié prononcés...

Je vis tout à coup Charistie saisir convulsivement la main d'Alison, une joie céleste rayonnait à travers ses larmes.

— Allez-vous-en, allez-vous-en, me dit Alison d'une façon si alarmée, que j'obéis.

Je quittai le salon; mais à travers de la porte entr'ouverte, je vis madame Deslaurières attirer Alison dans ses bras en lui disant d'une voix étouffée :

— Oh! merci... merci... ma sœur!

Puis elle reprit tout à coup :

— Oh! j'ai cru que j'en mourrais...

J'entendis revenir madame Bonsenne et je m'éloignai.

Je venais d'apprendre le secret de cette âme en peine. Cette lumière qui venait de luire à mes yeux

m'éclaira sur moi-même comme sur madame Deslaurières.

XXXIII

SUITE

A l'orgueil et surtout à la joie que je ressentis en apprenant la passion de Charistie, je compris le sens de cette inquiétude fiévreuse, de ce tourment perpétuel qui me rendait si brusque, si dur, et si malheureux à la fois.

J'aimais madame Deslaurières ! elle était l'hôte toujours présent de mon âme... Colère ou joie, je recevais d'elle tous les mouvements qui m'agitaient.

J'étais rentré chez moi, et dans le premier mouvement de la découverte que je venais de faire, j'avais accueilli à cœur ouvert cette révélation de l'état de mon cœur.

Bientôt après arriva un examen plus calme de mes sentiments, c'est alors que recommença sur un autre terrain la même résistance que j'avais instinctivement opposée à la passion qui me tenait tout entier sans que je la comprisse.

Étrange effroi de mon âme ! quand j'ignorais mon

amour, je me défendais de l'attraction mystérieuse qui m'attirait vers madame Deslaurières; quand je la connus, la première réflexion que je fis sur ma passion me rendit honteux.

« Moi ! me dis-je, aimer une pareille femme... fi donc ! »

Puis vint la seconde réflexion, qui me dit :

« Mais pourquoi ce mépris contre Charistie ? Ne sais-je pas à n'en pouvoir douter que tout a été calomnie et mensonge à son égard ?

» N'est-il pas digne d'un noble cœur de montrer à celle qu'on a ainsi voulu flétrir d'autant plus de dévouement, d'autant plus de respect, qu'elle a plus souffert de la méchanceté de ses ennemis ? »

Ce raisonnement une fois entamé, je le poursuivais avec ardeur, j'en tirais les plus intimes conséquences...

J'allais jusqu'à prévoir que madame Deslaurières pouvait être libre; et, dans ce cas, le rôle d'un homme fort et généreux était tout tracé.

Il me fallait fièrement tendre à cette femme ma main et mon nom, et la venger publiquement de ses calomniateurs, en couvrant son honneur insulté de la pureté de l'honneur d'un galant homme.

Ainsi raisonnais-je, et excité par les chaudes apostrophes que je m'adressais à moi-même, par les nobles

théories d'une générosité romanesque, par ce culte de la jeunesse pour toute créature opprimée, je m'exaltais, je me donnais le courage et la force de mon amour, dans quelque occasion que je pusse me trouver.

Force factice, courage d'un moment d'ivresse! Quand l'heure de ces longs monologues était passée, quand je me retrouvais avec mon amour seul, je le regrettais... je le haïssais presque; et, malgré tous mes raisonnements, malgré la certitude que j'avais de l'innocence de madame Deslaurières, je retombais toujours dans le même regret, sous l'empire de la même répulsion... et le mot que je m'étais dit d'abord me revenait invinciblement :

« Moi, aimer une pareille femme ! »

La calomnie l'avait touchée... la calomnie l'avait flétrie !... c'était assez.

C'est effroyable à penser; mais ma raison qui me faisait me mépriser d'en vouloir à Charistie de son malheur, mais mon amour qui faisait qu'elle était l'unique occupation de ma vie, rien ne pouvait vaincre cet effroi, cette honte que j'éprouvais à l'aimer.

Car ce n'est pas la lutte d'un jour ou d'une heure que je dis là, ce fut celle de toute cette passion funeste et folle. Je ne pouvais vivre sans madame Deslaurières.

Quand je pensais ne pas pouvoir la rencontrer, je n'avais plus d'âme... je me cherchais comme quelqu'un qui a perdu la conscience de lui-même, à qui manque ce qui fait qu'il se sent vivre... et puis, dès que j'étais en sa présence, tout me devenait un sujet de chagrin et de mécontentement.

S'il lui échappait un mot joyeux, je me disais et je lui disais quelquefois :

« Dans la position où vous êtes, un pareil mot justifierait les méchants qui vous ont perdue. »

Si elle était triste, je lui en voulais ; je la calomniais à mon tour, je me disais qu'elle s'ennuyait de la vie retirée qu'il lui fallait mener... et cela je le lui disais aussi.

Car elle s'était pour ainsi dire livrée à moi pieds et poings liés ; et à cette femme que j'aimais, à cette femme dont je savais les vertueux combats et le profond désespoir, moi qui eusse dû la consoler, j'osais dire des choses que je n'eusse pas dites à la femme la plus perdue, si elle m'eût une seule fois averti qu'elle n'avait que faire de mes leçons.

Mais pour qu'on puisse comprendre les cruelles contradictions de cette passion, il faut que je dise comment nous nous revîmes après que chacun de nous fût sûr de la passion de l'autre, grâce à la scène qui avait eu lieu entre Charistie, Alison et moi.

Il se passa quelques jours sans que madame Deslaurières revînt chez monsieur Bonsenne.

Celui-ci ne m'avait plus reparlé du sujet de notre querelle, mais je supposai que la cruelle apostrophe que lui avait adressée madame Deslaurières avait dû l'irriter contre elle, et que c'était la cause de son absence.

J'aurais pu le demander à Alison dès le premier jour; je ne pus m'y décider.

Après avoir montré que Charistie occupait sans cesse ma pensée, tout alarmé que j'étais qu'elle ne l'eût pas suffisamment comprise, j'aurais eu honte de dire une parole qui eût tout à fait attesté mon amour.

Qu'on me pardonne de répéter si souvent à quel point j'étais en défiance contre moi-même.

Ce fut là le plus grand malheur de ma vie, ce fut celui qui m'a fait si sombre, si haineux, si jaloux.

Oh! misérable jeunesse que la mienne, plongée toute jeune et toute riante au milieu de cette mare de vices !

Je crois en être sorti désabusé, mais puissant et maître de moi; peut-être en suis-je sorti vicieux et esclave de ma colère contre le monde.

Oh! c'est là le suprême malheur de n'avoir pas la conscience de ce qu'on fait, et de douter assez de tout pour ne pas même reconnaître le mal.

N'importe! j'ai promis de tout dire et je dirai tout.

Chaque jour je venais chez monsieur Bonsenne, et plusieurs fois par jour.

Alison ne pouvait se tromper sur le motif de ces visites si multipliées.

D'ailleurs, lorsque j'étais près d'elle inquiet, inattentif, impatient, et qu'un coup de sonnette annonçait l'arrivée de quelqu'un, à l'anxiété avec laquelle je prêtais l'oreille aux pas de la personne qui allait entrer, elle ne pouvait douter que j'attendisse quelqu'un.

Et qui pouvais-je attendre, si ce n'était Charistie ?

Alors Alison me regardait ; à son tour elle attendait un mot.

Mais un insupportable orgueil renfermait en moi le dépit et le désespoir que j'éprouvais d'être trompé dans mon attente.

J'en voulais à Alison de ne pas me forcer à parler ; mais elle avait pris à ce sujet une résolution impitoyable.

Une seule fois, quelques paroles générales me parurent avoir trait à ma sotte vanité, à ma manière d'être.

On traitait cette éternelle question de l'amour, si infinie par la diversité de ses caractères.

Je ne sais comment cela arriva, mais peu à peu on en vint aux sentiments qu'on n'ose avouer.

A cette occasion, Alison s'écria :

— De toutes les lâchetés, je n'en connais pas de plus basse que celle de l'amour.

Quand un homme est né poltron et qu'il se cache devant le danger, il obéit à sa nature ; nature faible et honteuse sans doute, mais à laquelle il est conséquent.

Quand l'éducation d'un homme lui a donné ces scrupules délicats qui s'alarment de tout, d'une inconvenance légère comme d'une inconvenance grave, et qu'en vertu d'une susceptibilité, si outrée qu'elle soit, il s'enferme dans un monde exact, correct, scrupuleux comme lui-même, il fait bien, il va où sont ses sympathies, il se marie à une société faite selon son esprit et son cœur.

Il lui apporte ce qu'il lui demande ; c'est un contrat qui sera heureux, parce qu'il est loyal.

Mais celui chez qui ces délicatesses ne sont pas assez exigeantes pour déterminer le choix de son cœur, celui qui se laisse aller à aimer une femme qui a fait une faute ou que la calomnie a touchée, une femme flétrie par elle-même ou par les méchants, ce qui est pire ; cet homme, si d'un côté il n'est pas assez fort pour vaincre ou pour fuir son amour, si d'un autre il n'a pas le cou-

rage de répudier comme un vain préjugé ce respect obséquieux des minutieuses convenances du monde, si cet homme a la prétention barbare de garder son amour et ses scrupules...

— Il sera bien malheureux, dis-je, en interrompant Alison, qui venait de me peindre en quelques traits.

— Non, reprit-elle dédaigneusement, ce sera un lâche.

Je fronçai le sourcil.

— Lâche envers lui-même, ajouta-t-elle avec vivacité, plus lâche encore envers la femme qu'il aura condamnée à son amour.

— Ce mot est facile à dire, Alison.

— Lâche de toutes les lâchetés, fit Alison avec amertume; car il rougira de lui-même et n'aura pas le courage de s'arracher à ce qui lui fait honte... Il rougira de la femme qu'il aime, et il l'abandonnera en face du monde.

Lâche envers elle, car il viendra quelques heures après traîner son repentir à ses pieds, lui faire des serments, l'assurer de son respect, lui promettre un manteau de sa protection, et il lui mentira !

Vienne le lendemain, vienne une de ces femmes dont le regard et le rire insultent si bien, il se cachera, il ne verra rien, il n'aura rien vu, et si la malheureuse qui

a cru en lui ose se plaindre, il lui jettera son indignité au visage en lui disant que, dans sa position, on doit s'attendre à de pareilles choses.

Alison s'animait en parlant ainsi, cette exaltation la rendait admirable d'expression ; je l'écoutais, honteux et mécontent de sentir qu'elle avait si hautement raison, lorsqu'elle se tourna vivement vers moi, et, sans que je pusse dire que ce fût une apostrophe qui s'adressa plutôt à moi qu'à l'homme idéal qu'elle avait peint, elle s'écria :

— Mais, misérable ! si vous aimez une pareille femme, et que vous n'ayez pas le courage de votre amour... fuyez-la, mettez entre elle et vous la distance, le temps, les obstactes les plus invincibles...

Mais, mon Dieu ! ajouta-t-elle avec un emportement concentré, tuez-la tout d'un coup, car assurément vous la ferez mourir du supplice le plus long et le plus cruel qui se puisse imaginer...

Tuez-la, vous dis-je... ou vous serez un lâche, le plus lâche de tous, celui qui assassine à genoux, la tête dans la poussière, à coups d'épingle dans le cœur, et qui met sur son blason de Lovelace les os en sautoir de celle qu'il a torturée jusqu'à ce que la mort s'ensuive.

L'homme qui prend un couteau et qui l'enfonce fièrement dans le cœur de celle dont la vie ne peut le rendre heureux, et qui cependant ne veut pas la livrer

à un autre, cet homme qui tue, la tête assez haute pour que le juge et le bourreau puissent l'atteindre, celui-là, je le préfère, celui-là, je l'estime, celui-là n'est pas un lâche !

XXXIV

SUITE

Ce soir-là, je sortis de chez monsieur Bonsenne épouvanté de l'avenir de mon amour.

Je m'appliquais dans toute sa rudesse la leçon que venait de donner Alison aux hommes qui méprisent leurs propres passions et qui ne savent pas s'y soustraire, et je prenais la résolution de fuir madame Deslaurières, de ne plus la revoir.

Mais j'étais, plus que je ne pensais, le lâche défini par Alison ; je voulais garder mon amour, et quant aux alarmes qu'il me causait, quant à la honte que j'en éprouvais, je transigeais avec moi-même ; je me disais que cela se passerait, je comptais sur le temps, sur le hasard, sur je ne sais quoi, pour me sauver de cette funeste contradiction, et, en fin de compte, lorsque les paroles d'Alison me revenaient si puissantes que je ne pouvais échapper à la condamnation qu'elles m'infligeaient, je me disais :

« Eh bien! si elle souffre, je souffrirai, et je ne ferai que lui rendre le malheur qu'elle me donne. »

Avec une pareille conclusion, je devais retourner chez monsieur Bonsenne, et j'y retournai en effet.

Quelques jours se passèrent comme s'étaient passés les jours précédents. On ne me parla de rien, et j'attendis.

Cependant j'étais à bout d'orgueil, lorsqu'il arriva un petit incident qui devint un événement grave.

Un jour que j'arrivais à la porte de monsieur Bonsenne, je trouvai la femme de chambre qui sortait, de façon que j'entrai sans sonner.

J'étais trop de la maison pour que cette fille crût devoir aller m'annoncer; d'ailleurs je ne lui en donnai pas le temps, et j'entrai tout aussitôt dans le salon.

Toutefois j'avais parlé assez haut et il fallait traverser une antichambre et une salle à manger...

Ce fut assez pour avertir de mon arrivée, ce ne fut pas assez pour qu'on eût le temps de l'éviter.

Lorsque j'ouvris la porte du salon, je vis madame Deslaurières qui avait ramassé à la hâte son châle et son chapeau et qui s'enfuyait vers la chambre d'Alison.

Elle s'arrêta à ma vue, toute honteuse.

Je fus blessé au cœur de cette fuite, car je compris

tout d'un coup que tous les autres jours il en avait été de même, qu'on m'avait évité et que seulement on avait mieux réussi.

— Pardon! dis-je en saluant; je ne veux pas faire fuir madame.

— C'est le courage des femmes, me dit tout bas Alison. Les hommes seraient bien forts s'ils l'avaient.

Elle me fuyait; elle avait donc peur de moi, de mon amour, de mon empire sur elle.

Je fus pris d'un vertige de vanité qui dut me donner un air parfaitement ridicule.

— Restez, madame, dis-je à madame Deslaurières, je vous cède la place.

Elle me salua froidement, et se remit sur le siége qu'elle venait de quitter.

Je trouvai que je valais mieux que cela, et je m'approchai d'elle de cet air de tyran pincé dont je rougissais quand j'étais plus calme.

— En vérité, madame, lui dis-je en m'inclinant fort lestement, j'avais craint que la générosité avec laquelle vous avez pris ma défense il y a quelques jours n'eût irrité monsieur Bonsenne au point de vous exiler de sa maison. Je suis ravi de voir que je me suis alarmé à tort...

Je ne puis peindre l'air ébahi dont me regarda Ali-

son ; avant qu'elle m'eût parlé, je devinai que j'avais dépassé les derniers degrés de la stupidité ; je m'arrêtai tout court.

Pour la première fois, je vis Alison hésiter entre le rire et la colère ; mais cette âme malade retomba dans son amertume habituelle, et elle me dit :

— Quoi ! vous avez dit cela, et vous n'avez pas dit un mot à mon père à ce sujet ; vous n'en avez parlé ni à moi, ni à ma mère ; vous êtes revenu tous les jours ici d'où l'on aurait exilé Charistie pour avoir pris votre défense !... Ah ! Michel !

Il était difficile de voir punir plus cruellement une sottise ; un mot de franchise m'eût sauvé, je ne pus me l'arracher du cœur.

— Vous abusez cruellement, dis-je à Alison et en me contenant à peine, du privilége qu'ont les femmes de tout oser dire.

— Cela ne leur vaut pas le privilége qu'ont les hommes de tout faire...

Mais brisons là, je me mêle de ce qui ne me regarde pas... Charistie ne trouve pas que vous lui ayez dit une vilaine chose, car elle me fait signe de vous ménager...

Ah !... tenez...

Elle sourit avec une colère dédaigneuse, haussa les épaules et sortit brusquement du salon.

Je demeurai fort embarrassé vis-à-vis de madame Deslaurières ; elle-même ne savait plus quelle contenance faire.

— Mon Dieu ! madame, lui dis-je après un moment de silence, je joue de malheur avec vous : je n'ai nulle intention de vous offenser, et il arrive cependant que presque toutes les paroles que j'ai l'honneur de vous adresser vous paraissent blessantes.

— Toute excuse de votre part est inutile à ce sujet, monsieur, me dit Charistie d'un ton très-ému ; je ne vous ai point fait de mal, pourquoi voudriez-vous m'en faire ?

— Cependant, lui dis-je, ému de son émotion, quand je suis entré vous avez voulu fuir...

Oh ! qu'Alison avait bien raison, et que j'étais bien l'homme dont elle avait parlé, sec et dur devant des témoins, simple et suppliant quand il était seul avec celle qu'il n'osait aimer tout haut.

Ce fut le cœur tremblant, la voix navrée que je parlais ainsi à madame Deslaurières.

Elle ne me répondit pas et détourna la tête.

— Et tous les jours, lui dis-je, vous m'avez fui ainsi !

Je vis des larmes dans ses yeux.

— Tous les jours, n'est-ce pas ?...

— C'est vrai, me dit-elle d'une voix étouffée.

— Et pourquoi ?

Elle garda le silence.

— Ne craignez pas de me le dire ; pourquoi me fuir ?...

— Pourquoi ?... me dit-elle avec un accent désolé ; ô mon Dieu ! c'est que je suis si malheureuse !...

— Et c'est quand vous souffrez que vous fuyez ceux qui vous aiment ?

Ce mot n'eut point de sens amoureux pour Charistie, aussi me répondit-elle naïvement :

— Oh non, je vais près d'Alison, près de monsieur Bonsenne, près de sa femme ; non, je ne les fuis pas.

— Mais moi ?... lui dis-je.

— Vous ! reprit-elle avec étonnement.

— Moi, lui dis-je, je vous aime...

— Non ! fit-elle tristement.

— Je vous aime et vous le savez... vous le comprenez... Vous le savez bien, que je vous aime !

A cette brusque et ardente déclaration je vis madame Deslaurières se reculer avec effroi.

— Oh !... mais ce n'est pas de cela que je vous parle,

ce n'est pas de votre amour... non... non, ne me parlez pas d'amour...

Je parlais, moi (et elle se prit à pleurer), d'un peu d'amitié, d'un peu de pitié même pour un pauvre cœur désespéré... C'est tout ce que je demande, mon Dieu ! rien que de ne pas être partout et toujours foulée aux pieds... et vous ne m'aimez pas ainsi.

Vous ne m'aimez pas assez pour avoir pitié de moi... Voilà pourquoi je vous fuis.

— Mais je me suis donc montré bien brutal, bien grossier envers vous ?

— Vous ne l'avez pas voulu... vous n'y avez pas pensé...

Tenez, monsieur Meylan, je suis si misérable, j'ai souffert par tant de côtés de ma vie, que je me blesse de tout. Ce n'est pas votre faute, mon Dieu ! c'est la mienne ; je ne vous en veux pas.

Elle se tourna vers moi les mains jointes, les yeux en larmes, et me dit avec l'accent d'un enfant tremblant :

— Ne m'en veuillez pas si je fuis de nouvelles douleurs, si j'ai peur d'une parole amère.

— Mais je ne vous en dirai plus, mais je vous consolerai comme monsieur Bonsenne, comme Alison.

— Ah ! tenez, me dit-elle avec impatience, vous n'êtes pas bon !...

— Mais en quoi?... parce que je veux me faire pardonner?...

— Je vous ai pardonné...

— Parce que je ne veux pas que vous me traitiez comme un ennemi?...

— Mais je ne vous crois pas mon ennemi.

— Oh! non, car si quelqu'un ici vous aime... c'est moi, c'est moi... soyez-en sûre.

Elle se tourna vers moi, et me dit avec un ton d'emportement :

— Eh bien, vous m'aimez, je veux le croire... Ne m'interrompez pas... je le crois, j'en suis sûre... vous m'aimez... eh bien, c'est là mon malheur...

— Votre malheur!...

— Oui, me dit-elle.

Puis elle se pressa le front avec une sorte de contraction douloureuse.

— Mais, mon Dieu! si j'avais un frère... un ami... je lui dirais tout.

Elle revint à moi et fixa sur mes yeux ses yeux ardents et égarés, et dit d'une voix vibrante :

— Mais si je vous aimais, moi...

— Vous?... m'écriai-je.

— Ah! vous le savez bien... Vous l'avez vu, on vous

l'a dit, je vous l'ai montré, c'est là votre force... Eh bien! je vous aime... pourquoi? je ne sais; vous n'avez jamais été bon pour moi; vous avez dit de moi tout le mal que vous pouviez en dire... vous m'avez parlé comme vous ne parlez à aucune femme, et pourtant... pourtant je vous aime...

— Charistie! m'écriai-je en lui prenant les mains.

— Oh! laissez-moi finir!... je vous en prie.

Eh bien! où cela nous mènera-t-il? Raisonnons.

Si je suis ce que le monde dit de moi, je ne vaux pas l'amour que vous avez pour moi...

Si j'ai été mortellement calomniée, voulez-vous me pousser à justifier toutes les calomnies que j'ai subies? Mais si j'ai quelque force pour vivre dans cette boue où on m'a jetée, c'est la conscience de mon innocence qui me soutient, qui me rend forte... ne me l'ôtez pas...

Une maîtresse, cela compte pour si peu dans l'existence d'un homme; pour le mal que vous me feriez, ce serait si peu de bonheur pour vous, que vous ne me verrez plus, n'est-ce pas?... Je vous en supplie.

Madame Deslaurières était à bout de forces; elle prononça ces dernières paroles d'une voix mourante, et moi, n'écoutant que la passion qui me la faisait d'autant plus désirer que j'en prévoyais pour ainsi dire les orages, oubliant et les avertissements d'Alison et les prières de Charistie, je lui dis :

« Que je l'aimais avec respect, avec dévouement; que la voir et l'écouter, et vivre de l'espoir de sa présence suffiraient à mon cœur. »

Je lui dis :

« Que puisqu'elle avait approuvé mon dessein de suivre la noble carrière des arts, elle serait pour moi la muse mystérieuse et toute-puissante qui présiderait à mes travaux; c'est à elle que je voulais dédier ma gloire, à elle que je consacrerais mes triomphes. »

Hélas! que ne lui ai-je pas promis en ce moment! de quels serments ne l'ai-je pas rassurée! par quelles larmes n'ai-je pas obtenu le pardon de mes duretés! quel avenir charmant, consolé, ne lui montrai-je pas!...

Oui, sans doute, je fus éloquent... mon amour parla bien, le sien m'écouta encore mieux.

Elle me permit mes paroles; elle se risqua, aveugle, imprudente, dans cet orage d'un amour coupable et qui veut rester innocent; inquiétude constante, remords menaçants, voie étroite où marche une pauvre femme sans oser regarder au delà de l'endroit où elle pose le pied, jusqu'à ce qu'elle se heurte à l'obstacle qui la fait faillir pour se relever perdue.

Ce ne devait pourtant pas être là le destin de Charistie.

Du jour où elle me permit de l'aimer, et tant que les serments que je lui avais faits furent assez près de

moi pour que je ne me crusse pas le droit d'y manquer, je fus pour elle l'amant respectueux, l'ami dévoué, le consolateur délicat qu'elle voulut.

Mais vint le jour où l'intimité de l'âme amena la familiarité des habitudes; elle m'abandonnait sa main, elle s'oubliait à me laisser la regarder.

Cette beauté que j'avais méconnue avait des expressions de naïveté enfantines si ravissantes, des élans de passion si brûlants, des retours de pudeur si craintifs, si modestes, que je demandais à l'amour tout l'amour... et puis... et puis, chose infâme! tyrannie honteuse, véritable bassesse, je ne combattais pas seulement avec mon amour; je m'armais des torts, des vices, des crimes d'un autre pour ruiner la résistance désespérée de celle qui m'aimait.

Monsieur Deslaurières avait marché d'un pied léger dans cette carrière joyeuse où l'on rit de tout, faisant litière de tous les honnêtes sentiments à ses calembours, à ses bons mots, aux refrains de ses joyeuses chansons.

Dans l'argot de ce monde, les maris de cette espèce sont de bons enfants : ils se grisent, ils font des fredaines, ils font danser l'anse du panier conjugal.

Beaucoup d'hommes ont ainsi commencé : la plupart s'arrachent à cette vie malhonnête, soit quand ils se marient, soit quand un enfant qui naît leur donne un titre qui exige le respect de soi-même; d'autres s'en

lassent parce que la nature plus élevée se dégage de ces misérables forfanteries de vie scandaleuse.

Mais quelques-uns y persistent, et ceux-là se perdent tout à fait. On ne se grise plus, on s'enivre... On ne fait plus de fredaines, on traîne par les rues des filles perdues ; on ne vole plus à sa femme quelques louis mangés en parties fines, on dilapide sa fortune... on la ruine.

Tel était monsieur Deslaurières le jour où je le connus, et une fois dans ce chemin, il devait le parcourir jusqu'au bout.

D'ailleurs, son point de départ avait été une lâcheté, la manière dont il avait enlevé Charistie à Victor Bonsenne n'avait pas été la résolution d'un cœur généreux ; j'avais appris à n'y voir qu'un calcul d'autant plus ignoble, qu'il considérait comme une honte le passé de celle à qui il offrait sa main et son nom, tout honorés alors de l'honneur de son père.

Les quatre cent mille francs de dot de Charistie, voilà ce qu'il avait voulu, voilà ce qu'il avait obtenu et ce qu'il dévorait en sales orgies, en liaisons honteuses.

Monsieur Bonsenne avait fait faire à Charistie un contrat qui eût lié les mains d'un honnête homme ; mais on ne lie jamais assez bien les mains d'un voleur...

Monsieur Deslaurières en était à avoir abusé de la signature de sa femme, et déjà plus des trois quarts

de cette fortune considérable avaient été dévorés par lui.

Je savais tout cela; Charistie me le confiait comme à un ami, et dans les vives discussions qui s'établissaient entre nous à ce sujet, elle m'en disait plus qu'elle n'eût voulu.

Ainsi je savais par quel moyen monsieur Deslaurières repoussait les avis et les représentations de sa femme.

« Eh bien, lui disait-il, si vous vous plaignez à monsieur Bonsenne, si vous lui dites la vérité, ce n'est pas moi qui en souffrirai, ce sera vous, ce sera lui. Ne suis-je pas marié avec une femme qui a dérobé l'acte de naissance d'une fille morte?

« Je prouverai que vous n'êtes pas ce que vous dites... et, s'il le faut, je prouverai qui vous êtes. »

Quand Charistie me racontait ces honteuses menaces, je traitais de lâche, d'infâme, de misérable, celui qui les lui faisait; et moi, presque aussi lâche, presque aussi misérable, je m'armais de ces infamies pour lui demander quelle fidélité elle devait à un pareil homme, quel respect pour des devoirs si ignominieusement méconnus?...

Je la pressais, je la suppliais; je la menaçais de fuir... et lorsque, plus forte que moi, plus forte qu'elle-même, elle me repoussait, le désespoir et l'amour dans le cœur, je la torturais de la plus cruelle des insultes : je faisais

de la jalousie, je lui reprochais d'aimer monsieur Deslaurières.

— Oui, m'écriais-je, il vous trompe, il vous insulte, il vous ruine, il vous menace; c'est un misérable... mais vous l'aimez... vous l'aimez... les femmes sont ainsi faites; et si le jour venait qu'il vous frappât de sa cravache, vous l'aimeriez peut-être plus encore.

Oh! alors la pauvre femme se tordait de désespoir; elle mordait ses lèvres pour qu'elles ne laissassent point passer les cris de son âme; ou si la douleur l'emportait, elle demandait à mourir, à être délivrée et du tyran qui était son époux, et du tyran qui n'était pas son amant.

Elle voulait mourir, mais elle résistait.

Oh! je me la rappelle encore à genoux devant moi, me disant avec les humbles caresses de l'esclave qu'on a foulée aux pieds et qui veut apaiser son maître:

— Michel! Michel! ayez pitié de moi... Qu'importe ce qu'est mon mari, ses fautes absoudront-elles les miennes?

Michel, écoutez bien, je puis être à vous, je ne suis pas de ces folles aveugles qui ne savent où elles vont... Le jour où vous m'aurez assez insultée pour que je veuille mériter l'insulte... ce jour-là j'aurai commencé ma mort... ce jour-là vous me mépriserez...

Oh ! je ne vous dis pas la vaine phrase que toutes les femmes jettent à l'oreille de leur amant et qu'elles ne croient pas ; mais je vous le dis comme une chose inévitable, vous me mépriserez malgré vous... et je mourrai de votre mépris.

Mais, mon Dieu, vous me méprisez presque, moi qui suis innocente pour vous...

Je m'arrêtais alors devant cette voix suppliante, ce regard désespéré, cette poitrine déchirée de sanglots. Je croyais à sa vertu. Je lui demandais pardon.

Puis venait l'heure où cette vertu m'animait à en triompher, jusqu'au moment où, fatigué d'y croire, je reprenais mes soupçons, jusqu'au moment où je me demandais si le monde calomniait si brutalement.

Quand, à force de colère, j'étais arrivé à cette pensée que c'était une comédie de vertu après une vie de libertinage, je m'irritais encore plus de cette résistance.

De quelque façon que ma pensée embrassât Charistie, je voulais vaincre la résistance qu'elle m'opposait.

C'est que je l'aimais comme on aime dans l'extrême jeunesse.

C'est que je la rêvais, c'est que le contact de sa main me faisait frisonner, c'est que je sentais mon cœur battre au frôlement de sa robe ; c'est que dans une foule

où elle se trouvait loin de moi, un bout de la plume de son chapeau, un pli de son châle... un rien... je ne sais quoi me disait : C'est elle! alors que mes yeux n'eussent pu la reconnaître.

Je la voyais avec mon cœur.

Cependant peut-être eût-elle succombé dans cette suite d'assauts violents où elle avait à se défendre de nous deux, si un triste événement, suivi d'un autre événement moins triste, mais aussi grave, n'eût jeté une douleur réelle au milieu de cette passion qui m'absorbait tout entier.

Un jour, une lettre du ministre des affaires étrangères m'arriva par un cavalier d'ordonnance. Cette lettre m'invitait à passer sur-le-champ au ministère.

Il ne pouvait y avoir qu'un malheur arrivé à mon père qui pût ainsi me faire appeler.

Je courus en toute hâte.

Je n'étais qu'un très-jeune homme et d'une fort mince importance. On m'attendait, on m'introduisit chez le ministre.

Je tremblais de ce que j'allais apprendre; la manière dont il m'accueillit m'assura d'un malheur.

J'épargnai pour ainsi dire au ministre la peine de me l'apprendre.

— Mon père est mort! m'écriai-je.

— Oui, me dit-il.

La nouvelle était terrible, et je la reçus en plein dans le cœur, sans préparation, sans ménagement.

Je ne ferai point de longues phrases pour dire ce que je souffris; mais ce que j'appris pour la première fois de ma vie, ce fut ce terrible et sévère retour qu'on fait sur soi-même dans ces fatales circonstances.

Tant qu'on vit près de ceux qu'on aime, confiant en leur existence et en la sienne, on est souvent ingrat, injuste ou cruel envers eux.

On le reconnaît, on s'en blâme; mais le plus souvent on remet au lendemain le soin d'effacer le tort de la veille, sans songer que ce lendemain ne nous appartient pas; ce fut ce qui m'arriva.

Je venais de vivre de longs mois sans penser à mon père.

Chaque jour j'avais retardé de la veille au lendemain les lettres que j'avais promis de lui écrire toutes les semaines, et mon père était mort sans doute avec le désespoir de se sentir oublié par son fils.

C'est alors, dis-je, que j'appris ce que le remords peut ajouter à la douleur.

Mon premier cri fut un cri de désespoir sur la perte que j'avais faite; le second fut une accusation contre moi-même.

J'oubliai que j'étais devant un homme que je ne connaissais pas, et dont la position exigeait une sorte de réserve dans la douleur même qui venait de me frapper; je dis tout haut les reproches que j'avais dans le cœur sur ma propre conduite.

Le ministre m'écouta avec le calme et la patience d'un homme de cœur; puis, lorsque cette première émotion fut calmée, lorsque j'en fus à m'excuser d'avoir donné un libre cours à mes larmes, à mon repentir, il me parla de la façon suivante :

— Eh bien, puisque vous reconnaissez que depuis le départ de votre père, vous n'avez pas été ce que vous auriez dû être, honorez sa mémoire par une résolution digne du nom honorable qu'il vous a laissé.

Je sais que vous vivez dans un monde qui n'est convenable pour personne, et qui est dangereux pour un jeune homme comme vous.

Je ne compris pas trop à qui le ministre faisait allusion, et les tristes intrigues au milieu desquelles je m'étais trouvé justifiaient assez bien ses paroles pour que je répondisse avec soumission :

— Veuillez croire que c'est le hasard qui m'y a jeté.

— Je le sais, me répondit-il avec une douceur paternelle; cependant, permettez-moi de vous faire observer qu'il est quelques personnes de ce monde que vous continuez à voir volontairement.

— Mais, excepté le précepteur que mon père m'avait laissé ici, monsieur, je ne vois personne.

— Vous voyez souvent, du moins me l'a-t-on dit, un certain monsieur Deslaurières, homme perdu de vices, de dettes, et dont l'exemple ne peut que vous être fatal.

— Je vous prie de croire que je le vois le moins que je peux, répondis-je au ministre.

Il sourit doucement, et reprit aussitôt :

— Dans tous les cas, vous voyez le plus souvent que vous pouvez madame Deslaurières...

Quelle que fût la raideur de mon caractère, j'étais trop jeune et j'étais en face d'un homme trop haut placé pour ne pas être vivement embarrassé de cette espèce d'accusation.

Je rougis, et le ministre continua :

— C'est une femme de mœurs perdues, et, qui pis est, perdue de réputation.

— Elle a été calomniée, m'écriai-je vivement, lâchement calomniée !

Le ministre sourit encore et reprit :

— Ce sont là des choses qu'un homme grave ne discute pas avec un jeune homme amoureux.

Mais laissons cela ; la proposition que j'ai à vous faire coupera court, si vous l'acceptez, à tous les dangers

d'une pareille liaison, et à toute discussion qui pourrait s'élever à ce sujet.

Je vous connais mieux que vous ne pensez, monsieur, il y a en vous toutes les qualités qui font un homme d'ordre supérieur.

Quelles que soient vos jeunes opinions au sujet du gouvernement, il apprécie les hommes à leur juste valeur, et il cherche à les appeler à lui; la mort nous a empêchés de récompenser les honorables services de monsieur votre père. C'est en vous offrant de lui succéder dans la carrière qu'il a si noblement parcourue que j'ai jugé que nous devions nous acquitter envers lui et même envers vous, monsieur, car c'est en affrontant le danger de la mission lointaine que nous lui avions confiée qu'il a trouvé une mort honorable.

Le service du roi vous a donc enlevé votre meilleur et votre premier protecteur; c'est le roi, lui encore, qui veut le remplacer en se chargeant de votre avenir.

J'aime à croire que vous ne répugnerez pas à accepter ses bienfaits.

J'étais fort libéral et je faisais blanc de mon opposition; mais ce n'est pas vainement que, pour la première fois de sa vie, on se voit compté pour quelque chose dans une région aussi élevée que celle de la politique.

Ma vanité l'emporta sur mes scrupules, et je répondis que j'étais confus de tant de bontés et que je ferais tous mes efforts pour les mériter.

— Eh bien, reprit le ministre, deux mois vous sont accordés pour régler les affaires de la succession de votre père; n'oubliez pas que ce temps passé, vous serez à la disposition du roi.

Vous le voyez, il veut ramener à lui les hommes de tous les partis, il n'est pas besoin de porter un nom noble pour qu'il tienne compte au fils des services de son père.

Monsieur Deslaurières vous est lui-même un exemple de ses dispositions, et ce qui l'a protégé jusqu'à ce jour contre la destitution qui ne peut manquer de l'atteindre bientôt, c'est le nom de son père tué à Waterloo en combattant pour le triomphe de Bonaparte.

Le ministre ajouta encore des conseils pleins de bonté sur la conduite que j'avais à tenir, et je le quittai après lui avoir promis de revenir bientôt.

A dire vrai, ce ne fut que longtemps après que je me rappelai chacune des paroles de cet entretien.

La nouvelle de la mort de mon père, la proposition qui m'était faite, m'avaient à peine laissé le temps de pouvoir comprendre ce qui m'avait été dit relativement à mes relations personnelles avec monsieur et madame Deslaurières.

Ce ne fut que plus tard que je me rappelai avec amertume, au fond de mon cœur, ce mot du ministre :

« C'est une femme de mœurs perdues. »

Ce ne fut que plus tard que je me rappelai que monsieur Deslaurières était sous le coup d'une destitution prochaine.

Je n'écris point ces souvenirs pour faire de moi un héros de roman, je ne les écris point pour m'excuser si j'ai mal fait, ni pour me glorifier si j'ai eu raison ; je les écris pour m'expliquer, pour faire comprendre à ceux qui s'intéressent encore à moi pourquoi je suis devenu ce que je suis, en leur montrant ce que j'ai été.

Quand je retournai chez monsieur Bonsenne, je lui dis ma douleur.

Fut-ce honte de penser à autre chose qu'à mon chagrin et d'avouer les espérances que le ministre y avait mêlées, fût-ce honte de les avoir acceptées après m'être posé si souvent en ennemi juré du gouvernement actuel, je ne sais, mais je gardai le silence à ce sujet.

Huit jours se passèrent ainsi, huit jours pendant lesquels je vis à peine madame Deslaurières, dont les consolations me parurent manquer de tendresse ; je n'eus pas le cœur de comprendre le mot qu'elle me dit, et qui couvrait le silence qu'elle garda vis-à-vis de moi.

« Pleurez votre père, me dit-elle, non pas parce qu'il est mort, mais parce que vous l'avez perdu. Ce n'est pas moi qui voudrais vous consoler de cette perte. »

Mais j'ai hâte d'en finir de ce récit; c'est une pauvre créature que l'homme : après avoir eu le courage de retracer toutes les infamies dont j'avais été le confident, la force me manque lorsqu'il s'agit de dévoiler mes propres fautes.

XXXV

SUITE

Quinze jours après la mort de mon père, j'étais retourné chez le ministre, non de mon propre mouvement, mais sur une nouvelle lettre qu'il m'avait écrite, et dans cette nouvelle entrevue j'avais formellement accepté toutes les propositions qu'il m'avait faites.

Le regret de quitter madame Deslaurières avait un moment combattu dans mon cœur.

Mais la conviction que j'avais acquise de l'inutilité de mes efforts pour vaincre sa résistance avait dicté ma décision peut-être plus encore que sa volonté.

Quoi qu'il en soit des sentiments qui me dirigèrent à ce moment, toujours est-il que j'avais résolu de l'abandonner, et que je n'eus pas le courage de lui dire pourquoi j'avais voulu cet abandon.

Mais ne vaut-il pas mieux que je dise la scène qui se passa alors entre elle et moi, que de chercher à expliquer des sentiments si incertains, si contraires, si inexprimables ?

Une fois que j'eus pris ce parti, j'en fus malheureux, et j'en voulus pour ainsi dire à ceux qui m'avaient poussé à le prendre.

A ce compte, j'en voulus à madame Deslaurières, que l'on me conseillait de fuir et qu'on me réduisait à fuir.

Je devais la voir ce jour-là; j'étais triste et mécontent quand j'arrivai chez elle, je la trouvai tout en larmes.

Au lieu de m'affliger, sa tristesse m'irrita : quand on souffre, on trouve que chez les autres la souffrance est une prétention insupportable.

Madame Deslaurières valait mieux que moi, elle essuya ses larmes et, remarquant le ton triste et bref de mes paroles, elle s'informa avec tendresse de ce que j'avais.

— J'ai... lui dis-je, que je ne puis vivre ainsi plus longtemps... J'ai... que je suis seul dans ce monde, que

personne ne m'y aime plus, j'ai... que je suis désespéré.

Madame Deslaurières était accoutumée aux brusques incartades de mon caractère, et elle savait qu'elles partaient presque toujours de quelque cause que je ne voulais pas avouer.

— Mon Dieu ! que vous est-il arrivé ? dit-elle.

— Est-il besoin qu'il me soit arrivé quelque chose de plus que le malheur qui m'a frappé ?

— Non, sans doute ; mais pour en éveiller si vivement la douleur, il me semblait... j'ai pu craindre...

— Oh mon Dieu ! lui dis-je, vous avez de moi une si singulière opinion...

Parce que je parviens à dominer quelquefois la violence du chagrin que j'éprouve, vous vous imaginez que je ne sens rien ; et lorsque, fatigué de lutter contre moi-même, je laisse percer le désespoir que j'éprouve, vous m'accusez d'emportement et de bizarrerie.

Madame Deslaurières me regarda tristement et baissa la tête sans me répondre.

Je gardai moi-même un instant le silence, puis je finis par éclater, en disant :

— Et vous appelez ça aimer ? lorsque j'ai le cœur brisé, lorsque je suis le plus malheureux des hommes, vous n'avez pas une parole pour me consoler !... Oh !

tenez, tenez, j'aimerais mieux être mort, j'aimerais mieux être loin d'ici que de vivre comme je vis !

Madame Deslaurières ne me répondit pas encore, et il me sembla que sa pensée s'éloigna de moi pour retomber sur elle-même.

Son regard se perdit dans le vide, et je l'entendis murmurer sourdement cette parole qui ne m'était pas adressée :

— Il se plaint !...

Et sa main, vivement appuyée sur son cœur, acheva le sens de cette parole.

— Il se plaint ! voulait-elle dire, et il ne pense pas à moi, qui suis si malheureuse !

Je la compris et je lui en voulus ; qui cela peut-il étonner ? Je venais de me résoudre à abandonner cette femme qui m'aimait tant, ne fallait-il pas qu'elle payât les torts que j'avais envers elle ?

—Pardon, lui dis-je lestement, de vous fatiguer de mes lamentations ; je comprends que cela vous ennuie, et peut-être verrez-vous le jour où vous ne les entendrez plus.

Charistie se mit à pleurer.

— Peut-être, repris-je, verrez-vous le jour où vous ne me verrez plus.

Elle cacha sa tête dans ses mains.

— Mais, mon Dieu, lui dis-je avec colère, voulez-vous que je parte ? je partirai.

— Cela vaudrait mieux pour nous deux, répliqua-t-elle d'une voix mourante.

Voilà le mot que j'avais tant appelé et qui devait m'absoudre de la résolution que j'avais prise.

— Eh bien, soit ! m'écriai-je, je partirai ; vous le voulez, je partirai, c'est vous qui l'avez voulu !

Elle se leva alors avec un de ces mouvements violents contre lesquels elle cherchait vainement à lutter, et se tordant pour ainsi dire sous l'étreinte de l'indignation et de la douleur qu'elle éprouvait, elle s'écria de son côté :

— Mais c'est affreux de souffrir ainsi ! Mais allez-vous-en ! mais laissez-moi mourir seule !... Mais vous ne sentez donc rien ?... vous ne voyez donc rien ?

Vous êtes malheureux ! vous ! Mais moi, monsieur, je suis déshonorée ! mais j'ai un mari déshonoré !

Mais il n'y a pas une heure que ce mari est venu me dire qu'il était destitué ; il n'y a pas une heure qu'il est venu m'avouer que toute ma fortune était perdue ; il n'y a pas une heure qu'il m'a dit que c'était mon inconduite qui l'avait poussé au vice ; il n'y a pas une heure qu'il m'a dit que le scandale que je donnais au monde et la faiblesse avec laquelle il le supportait avaient été la cause de sa destitution et de notre ruine

complète; il n'y a pas une heure qu'il m'a dit que vous étiez mon amant... et lorsque je sens mon cœur se briser sous tant d'injures et tant de malheurs, m'a tête se perdre devant tant d'infamie et tant de misères, voilà que vous venez, vous, pour me dire que vous êtes malheureux; voilà que vous m'injuriez aussi parce que je pleure; voilà que vous me dites que je vous chasse!

— O Charistie! Charistie! lui dis-je en essayant de la calmer; j'ai tort, pardonne-moi, j'ai tort!

— Oh! s'écria-t-elle en me repoussant, à ce que je vois des autres, peut-être devrais-je penser que votre résolution était prise, que vous vouliez partir, et qu'il vous fallait comme à un autre l'excuse menteuse de pouvoir dire que je vous y avais poussé.

Oh! je l'avoue, le coup me frappa droit et rudement; je sentis toute l'horreur de mon indigne comédie, et je demandai sincèrement pardon à celle que j'avais si cruellement blessée.

Je le lui demandai noblement, car je me mis à sa merci en lui avouant qu'elle avait deviné juste.

Puis, quand sa colère se fut éteinte dans ses larmes, je lui dis :

— Si tu savais combien il m'a fallu souffrir pour me résoudre à te quitter; je t'ai promis plus que je ne puis te tenir : je t'ai promis de vivre près de toi, de respecter tes scrupules, de m'humilier dans tes

refus; eh bien! c'est un effort dont je me sens incapable.

Un jour viendra où tu ne pourras plus te défendre de moi qu'en me repoussant comme un misérable. J'ai voulu respecter ton amour et le mien, et je me suis décidé à partir.

Charistie m'écoutait, les yeux levés au ciel, adressant à Dieu une prière mentale pour qu'il lui vînt en aide dans cette circonstance décisive; je la regardais ainsi et jamais je ne l'avais trouvée si belle.

Enfin elle abaissa sur moi, qui étais à ses genoux, ses yeux pleins d'une flamme céleste, et elle me dit :

— Eh bien, partez, Michel, je vous le demande, je vous en supplie; moi aussi j'ai besoin de votre absence pour retrouver un peu de courage; je le comprends maintenant, le malheur arrive quelquefois à ce point qu'il nous montre le mal comme une consolation.

Qui sait, reprit-elle en plongeant son regard ardent dans mes yeux, s'il n'arriverait pas une heure où je dirais oui.

Je voulus l'attirer dans mes bras, elle se dégagea vivement et s'écria :

— Parce qu'enfin, toujours souffrir, toujours et tou-

jours, c'est trop pour ne pas se donner le droit de dire une fois : Je l'ai mérité.

— Et c'est le bonheur, lui dis-je en m'approchant d'elle.

Elle me repoussa encore une fois en me disant :

— Non ! non ! je veux que vous partiez ; il le faut... et qui sait si alors je te laisserais partir ?

Elle s'échappa de moi, et je crus mon avenir fixé pour toujours.

Mais un événement non moins grave se préparait, et en vérité j'hésiterais à le raconter s'il n'avait eu des témoins qui vivent encore et qui au besoin pourraient l'attester.

Comme je l'ai dit, monsieur Deslaurières était destitué et avait dissipé la meilleure partie de la fortune de sa femme, mais il lui en restait encore assez pour pouvoir vivre honorablement s'il eût voulu vivre modestement.

Dans la position où il se trouvait, il était presque impossible que monsieur Bonsenne n'intervînt pas et qu'il n'arrachât au désordre de monsieur Deslaurières les débris de la fortune de Charistie.

C'était de ces débris que monsieur Deslaurières voulait s'emparer ; une fois encore je le répète, et c'est parce que la vérité l'exige absolument que je me décide à faire ce récit.

De toutes les choses qui me sont odieuses, ce que j'exècre le plus, c'est l'ignoble mêlé au ridicule, c'est la tragédie qui finit par une grande parade.

Mais à quoi bon toutes ces précautions ? Voici le fait tel qu'il se passa :

Une nuit je fus éveillé par un mouvement extraordinaire, par des cris, par un bruit de portes ouvertes et fermées, par des coups de sonnettes qui retentissaient dans toute la maison.

J'ouvris une fenêtre, et je vis de la lumière aller et venir dans l'appartement de madame Deslaurières ; je vis sa femme de chambre traverser rapidement la cour et monter dans mon escalier ; je m'élançai vers ma porte, croyant que la chambrière venait chez moi.

Mais elle passa rapidement en me jetant ses paroles :

— Je vais chez le docteur... madame est empoisonnée !

Je demeurai anéanti à cette épouvantable nouvelle ; je courus comme un fou chez madame Deslaurières, avec ce doute qui s'était présenté aussitôt à mon esprit :

Était-ce un crime ? était-ce un suicide ?

Le misérable qui l'avait perdue avait-il voulu compléter le crime tout entier ; ou bien était-ce elle-

même qui, lasse de sa douleur, en avait rejeté le fardeau?

Lorsque j'arrivai, je trouvai madame Deslaurières couchée sur un lit, en proie aux plus violentes douleurs.

Monsieur Deslaurières était debout près d'elle, la colère était peinte dans ses traits, et je l'entendis qui disait brutalement :

— Avoueras-tu tes crimes, malheureuse? avoueras-tu que tu m'as dix fois, vingt fois trompé dans ta vie?

A mon grand étonnement j'aperçus là Morinlaid et je ne sais quel hideux compagnon des orgies de monsieur Deslaurières.

Celui-ci me vit entrer et s'écria avec plus de violence :

— Tu ne veux pas dire la vérité, et voilà cependant ton amant d'aujourd'hui qui ose entrer chez moi, parce qu'il a appris sans doute que je venais de te punir!

Puis se tournant de mon côté :

— Sortez de chez moi, monsieur! s'écria-il.

— Restez, Michel, restez, s'écria Charistie, restez pour pouvoir témoigner de mes dernières paroles. Vous m'avez empoisonnée, monsieur, parce que vous avez

supposé que j'avais trahi mes devoirs, et maintenant, pour vous justifier de votre crime, vous voulez me faire avouer que je suis coupable?

Eh bien! devant tous ces hommes qui m'écoutent, devant Dieu qui me jugera bientôt, en face de la mort, en face de l'éternité, je le jure, jamais je n'ai manqué au respect que je vous devais, jamais je n'ai commis une faute qui puisse m'être reprochée par vous.

En ce moment le docteur Bequillet entra et courut vers le lit de la malade, pendant que j'examinais monsieur Deslaurières, dont le visage n'avait que l'expression d'un dépit furieux.

Il se mit à se promener activement dans la chambre, et murmura tout bas en passant près de Morinlaid et de son compagnon :

— Décidément, il paraît que je ne le suis pas.

Cependant le docteur interrogeait madame Deslaurières, qui refusait de lui répondre, et parla d'envoyer chercher des médicaments.

Tout à coup monsieur Deslaurières le repoussa brusquement en lui disant :

— Tout ça est inutile, docteur, la comédie est jouée, madame n'est pas plus empoisonnée que moi : un peu de jalap a fait toute l'affaire.

Nous restâmes anéantis de l'impudence avec laquelle cet homme avouait cette action inouïe; il nous regarda, moi et le docteur, en ricanant, et nous dit :

— C'est drôle, n'est-ce pas?... Mais je voulais savoir à quoi m'en tenir : je sais que je suis un mari très-heureux. Je prie madame de me pardonner l'épreuve.

Je n'irai pas plus loin; je ne salirai pas ce papier des grossières expressions dont cet homme se servit; elles allèrent si loin, que ses ignobles compagnons eux-mêmes l'entraînèrent hors de la maison.

Il en était arrivé à ce point où le vice enivre et pousse à se venger de la lâcheté d'une action par le grotesque ignoble sous lequel on la présente.

Je m'étais retiré dans le salon et j'avais laissé le docteur près de madame Deslaurières.

Au bout d'un certain temps, je demandai à la revoir; le docteur vint aussitôt me trouver dans le salon :

— Comment êtes-vous encore ici? me dit-il; comment osez-vous demander à revoir madame Deslaurières?

— Mais elle souffre, mais elle est malade, lui dis-je.

— Elle est malade! elle est malade! répéta le docteur avec impatience; mais, pardieu! oui, elle est malade; mais vous n'avez que faire ici.

— Je veux qu'elle sache au moins, lui dis-je, que je ne suis parti qu'après avoir été rassuré par vous.

Jamais on ne fut plus stupide que moi. Je crois que, s'il l'eût osé, le docteur m'aurait battu. Il me prit enfin par les épaules en me poussant hors du salon et en me disant :

— Mais si elle vous savait ici, elle en mourrait de honte.

J'étais au bas de l'escalier, que je n'avais pas encore compris.

J'aimais trop madame Deslaurières pour n'avoir pas considéré comme un crime l'ignoble plaisanterie dont elle venait d'être la victime, et je n'avais pas pensé que le malheur pût avoir des douleurs ridicules qu'un amant ne doit jamais voir.

Monsieur Deslaurières venait de faire à sa femme plus de mal peut-être qu'il ne lui en avait fait jusque-là.

Après l'avoir abandonnée à la calomnie et l'avoir jetée à la risée de deux goujats, j'entendais déjà résonner à mon oreille leurs plaisanteries sur l'émoi des domestiques, les avis empressés du docteur et les poses tragiques de monsieur Michel Meylan, parce qu'on avait donné à madame Deslaurières un peu de jalap.

Lorsque Alison m'avait parlé de la lâcheté d'un

homme qui torture une femme et qui la tue par le malheur, elle avait oublié de mettre au-dessous de lui l'homme qui l'étouffe dans la fange.

Le lendemain de ce jour, je reçus un billet de Charistie ; il contenait ces mots :

« Ne venez pas me voir. »

Je me rendis chez monsieur Bonsenne, qu'elle avait fait avertir ; il m'apprit que monsieur Deslaurières n'avait pas reparu chez lui ; il m'apprit aussi le secret de cette ignoble bouffonnerie.

Monsieur Deslaurières, frappé de destitution et réduit aux restes de la fortune de sa femme, avait pensé qu'il était prudent de se les approprier ; et la menace qu'il faisait à Charistie de dévoiler le secret de sa naissance était arrivée, à ce qu'il paraît, jusqu'aux oreilles de monsieur de Favreuse, qui avait fait dire à monsieur Deslaurières qu'il lui couperait les siennes s'il se permettait de dire un mot qui ressemblât à une révélation.

D'ailleurs, si l'on se rappelle la correspondance qui m'avait été remise par Victor, monsieur Deslaurières ne pouvait prétendre avoir été trompé ; et s'il y avait un crime ou un délit dans la manière dont on avait établi l'état civil de madame Deslaurières, son mari en était le premier complice.

Il ne restait donc à ce misérable qu'une chance de pousser sa femme à l'abandon du reste de sa fortune ; cette chance était de la rendre victime d'un scandale personnel.

Quoique monsieur Deslaurières eût fait en plusieurs circonstances le rodomont sur l'article de la fidélité qui lui était due, je ne pense pas qu'il y attachât ces grandes idées d'honneur qui décident de la vie d'une famille.

D'un autre côté, quoiqu'il eût pu savoir mieux que personne que sa femme avait été la victime d'une machination, et qu'on l'avait jetée à plaisir aux dents de la calomnie, je pense qu'il n'était pas au fond parfaitement sûr d'elle, lui qui vivait parmi des drôlesses qui, pour une heure de plaisir, eussent jeté par-dessus les moulins leur père, leur mari et leurs enfants avec leurs bonnets ; lui qui vivait dans cette bacchanale de libertinage où chacun pouvait compter à peine sur ses doigts les aventures de la semaine, il se disait *in petto* qu'il ne pouvait pas y avoir une femme qui, délaissée comme la sienne, ne finît par succomber à la tentation de l'amour, et surtout à la tentation bien autrement séduisante de la vengeance.

Forcé, pour ainsi dire, de reconnaître qu'aucun de ceux qu'on avait honorés de son déshonneur n'avait eu cette joie, il avait raccroché sa dernière espérance à ma personne.

Mes assiduités près de madame Deslaurières, mes

brusqueries, plus encore que mes tendresses, lui avaient donné une idée à peu près certaine de l'autorité de mon amour. Il en savait assez sur les hommes pour se dire qu'on ne maltraite que la femme à qui l'on n'a plus rien à demander.

Il nous avait beaucoup guettés, Charistie et moi, et, comme l'innocence est la première des habiletés, il n'avait découvert que de fréquents entretiens, des querelles violentes, des rapprochements rapides. C'était trop, selon lui, pour ne pas cacher tout.

Il prit donc son parti en conséquence; n'ayant pu découvrir le crime littéral, il spécula sur un aveu, auquel il prépara et amena des témoins, et qui devait faire la base d'une accusation au moyen de laquelle il comptait se faire abandonner les restes de la fortune de madame Deslaurières.

On a vu le dénoûment aussi burlesque qu'ignoble de cette honteuse combinaison.

Voilà ce que j'appris de monsieur Bonsenne; il me dit aussi la résolution qu'avait prise Charistie de quitter Paris et de se retirer à la campagne, non-seulement pour éviter la rencontre de son mari, mais aussi, me dit-il, pour échapper à d'autres chagrins.

Je compris que dans la position nouvelle que faisait à Charistie l'abandon complet de son mari, elle voulût à la fois se mettre à l'abri de la calomnie et de la persécution de mon amour.

Je demandai à la voir, on me dit qu'elle était déjà partie; je voulus savoir où elle s'était retirée, monsieur Bonsenne refusa de me l'apprendre.

Je n'ai pas besoin de dire quelle colère j'éprouvai à ce refus.

Pourquoi ce sentiment, plutôt que celui de la douleur?

C'est que je sentais que Charistie m'échappait; c'est que je ne voyais pas dans cette fuite une preuve d'indifférence, mais une précaution contre laquelle je ne pouvais plus rien.

Je voulus jouer l'orgueil, et durant plusieurs jours je gardai un profond silence sur madame Deslaurières; mais enfin mon chagrin fut plus fort que ma vanité.

Quand je dis cela, je me trompe encore. Je n'eus pas la loyauté de mon désespoir, je pris un biais pour arriver à mon but.

Un soir j'annonçai à Alison et à madame Bonsenne que j'allais bientôt quitter la France. Alison me félicita franchement de ma résolution.

La conversation s'engagea à ce sujet et finit par amener la phrase que j'avais préparée :

— Je regretterai aussi, en partant, de ne pas avoir pu faire mes adieux à madame Deslaurières.

J'examinai l'effet de cette insinuation.

Alison resta immobile; mon misérable caractère fut enfin obligé de céder devant la douleur que j'éprouvais, et je priai tout bas Alison d'obtenir pour moi cette dernière entrevue.

— Ce sera une folie, me dit-elle, car elle vous l'accordera, et vous n'êtes pas assez généreux pour lui pardonner d'avoir voulu vous échapper ; vous la quitterez en lui laissant un chagrin de plus.

Cependant je lui dirai que vous voulez la voir.

Elle est si malheureuse, que je ne veux pas la priver de la joie de cette dernière douleur.

Deux jours après, je savais que Charistie était retirée à Fleury, et qu'elle habitait une petite maison dont le jardin ouvrait sur les bois.

On m'attendait le soir même.

Je partis à la nuit tombante, et, grâce aux indications qui m'avaient été données, j'arrivai à la porte du parc que je devais trouver entr'ouverte.

Soit qu'on m'eût manqué de parole, soit oubli, elle était fermée.

J'attendis près d'une heure, en me promenant dans l'allée qui faisait face à cette porte.

La nuit était tout à fait arrivée, mais la lune éclairait

assez pour que je pusse remarquer qu'un homme qui passa le long du mur du jardin examina cette porte avec attention et la poussa de manière à s'assurer qu'elle était fermée.

J'étais à trente ou quarante pas, et à l'aspect de cet homme, j'avais eu le temps de me retirer derrière un gros arbre, de façon à ne pas être aperçu de lui.

Je le vis qui écoutait, l'oreille collée contre la porte.

Ce pouvait être un malfaiteur, et j'allais m'avancer, lorsque je le vis s'éloigner rapidement avec un geste qui pouvait se traduire de deux façons bien différentes.

C'était ou l'expression d'un homme qui prend un parti violent, ou celle d'un homme qui renonce à un projet qu'il vient de reconnaître inexécutable.

Je me rapprochai vivement de la porte, bien résolu à ne pas m'en éloigner, pris d'une inquiétude étrange et qui domina bientôt l'humeur que me causait une si longue attente.

Madame Deslaurières m'avait fait dire par Alison qu'elle viendrait elle-même m'ouvrir cette porte, mais qu'elle ne pourrait le faire que lorsque tous les gens de sa maison se seraient retirés.

J'attendais donc toujours, comptant les minutes avec anxiété, lorsqu'il me sembla tout à coup entendre dans la maison qui était séparée du bois par d'assez

vastes jardins ; il me sembla entendre tout à coup, dis-je, un bruit lointain de voix.

Puis des coups violemment frappés à une porte; enfin les vitres se brisèrent avec éclat, des cris retentirent, et presque aussitôt deux coups de feu furent entendus dans la maison.

J'étais en face de cette porte fermée, au pied d'un mur très-élevé; j'essayai vainement de le franchir. Les cris continuaient à l'intérieur, il fallait tourner plus de la moitié du village pour arriver à la maison, qui ouvrait sur la rue principale.

Je m'élançai avec rapidité, mais je n'avais pas fait cent pas que j'entendis retentir derrière moi des cris : *A l'assassin !*

Je n'en tins pas compte et je poursuivis ma course.

Arrivé à l'entrée du bois qu'on appelait le parc de Fleury, je me sentis saisir au passage par un garde de la forêt, qui ne voulut point me relâcher.

J'eus beau protester de mon innocence, j'eus beau expliquer comment je cherchais moi-même à gagner la maison où avait dû se commettre un crime, il persista dans mon arrestation, et, aidé d'un de ses camarades qui, ayant entendu les coups de feu, et qui, m'ayant vu fuir, avait crié : *A l'assassin!* il me conduisit chez le maire du village : le maire était chez madame Deslaurières, où un crime venait d'être commis.

La servante qui nous donna ce renseignement parla

d'un monsieur surpris chez elle par son mari. J'entendis encore que madame Deslaurières et ce monsieur avaient été tués par le mari.

J'avais la tête perdue ; pour la première fois je prévoyais un malheur dont je n'accusais que moi, et je demandai à être conduit chez elle.

Lorsque j'arrivai, on me fit entrer dans une salle du rez-de-chaussée, où je trouvai monsieur Deslaurières assis sur une chaise, les pieds et les mains garrottés.

Il était d'une pâleur livide, ses cheveux en désordre étaient hérissés sur sa tête, ses yeux égarés ne semblaient pas voir ce qui se passait autour de lui.

Cependant, lorsque j'arrivai, ils se fixèrent sur moi avec une expression d'étonnement qui prit bientôt un caractère plus farouche.

— Eh bien, le voilà ! dit-il d'une voix rauque et furieuse; je vous disais bien qu'il y était : c'est lui que j'ai voulu tuer, c'est lui, c'est lui, c'est l'amant de ma femme !

Il s'élança sur moi comme pour me déchirer avec ses dents; mais presque aussitôt le magistrat parut et s'informa brusquement de ce que j'étais et de la cause qui m'avait fait arrêter.

Monsieur Deslaurières ne me donna pas le temps de répondre et recommença à dire :

— C'est lui ! voilà celui que j'ai voulu tuer : c'est l'amant de ma femme !

A cette déclaration, le ton du magistrat changea complétement à mon égard, et il me fit signe de le suivre.

Nous passâmes dans une chambre où je croyais trouver Charistie ; je frémis en voyant sur le parquet des traces de sang, et, près d'un lit ensanglanté, un médecin et une femme de service donnant leurs soins à un malade que je ne voyais pas.

Je m'élancai vers le lit en appelant Charistie.

Ce n'était pas elle ; c'était monsieur Bonsenne.

Il me reconnut, car il me tendit la main, mais il ne put me parler : la balle d'un pistolet lui avait fracassé la mâchoire, et je vis à l'air consterné du médecin qu'il ne gardait aucun espoir de sauver le blessé.

Je voulus interroger, mais le magistrat ne voulut point me répondre, et demanda au médecin s'il ne pouvait parler à madame Deslaurières.

Le médecin repartit que la blessure de cette dame, bien que peu dangereuse, était cependant assez grave pour qu'il ne fût pas prudent de lui faire subir la fatigue d'un interrogatoire.

Le maire se retourna vers moi, et me dit :

— Autant que j'ai pu démêler la vérité dans tous les rapports qui m'ont été faits, monsieur, vous êtes par-

faitement innocent des crimes qui ont été commis ici. Cependant votre nom a été trop souvent prononcé par les personnes que j'ai interrogées pour que je ne vous retienne pas prisonnier.

Je voulus encore protester contre mon arrestation; mais je n'avais à invoquer le témoignage de personne, et d'après la manière dont le magistrat me parla, je compris que celui de madame Deslaurières, alors même que je pourrais l'obtenir, ne me serait d'aucun secours.

Je me résignai donc à passer la nuit en prison, remettant au lendemain le soin de ma justification, et bien plus tourmenté du sort de Charistie que du mien, quoique le médecin déclarât qu'il n'y avait aucun danger pour sa vie.

XXXVI

SUITE

Le magistrat me quitta un moment, et je voulus interroger le docteur; il était trop occupé de son malade pour pouvoir me répondre.

D'ailleurs, il n'en eût pas eu le temps; presque aussitôt arrivèrent deux gendarmes qui me prièrent, comme prient les gendarmes, de les suivre immédiatement.

Ils m'emmenèrent dans une maison d'assez pauvre

apparence qui servait de prison provisoire, et me remirent aux mains d'une espèce de concierge qui me fit monter par une échelle de meunier à un petit palier sur lequel se trouvaient deux portes contiguës ouvrant sur deux chambres, séparées par une assez mince cloison.

Je priai cet homme de me laisser de la lumière, mais il s'y refusa, non à cause de son devoir,

— Mais parce que, me dit-il, il n'avait qu'un chandelier, et que ce chandelier il l'avait donné à l'autre.

Je demandai aussitôt quel était cet autre.

— Eh bien, le premier, répondit cet homme; votre camarade sans doute.

Et, sans vouloir me donner de plus amples explications, il referma sur moi la porte dont la solidité eût fait honneur à une prison en titre.

Je restai donc seul dans cette obscurité, convaincu que j'étais enfermé côte à côte avec monsieur Deslaurières; cherchant quelles pouvaient être les circonstances qui avaient amené le crime dont monsieur Bonsenne avait été la victime.

Le peu que j'en avais vu et entendu m'amena à supposer ceci :

Monsieur Deslaurières avait dû être instruit de l'entrevue que m'avait accordée sa femme.

Lorsque je l'avais vu venir écouter à la porte du jar-

din, c'était probablement pour s'assurer que j'étais entré, et lorsqu'il s'était éloigné avec ce geste violent qui m'avait frappé, il avait sans doute résolu d'accomplir le dessein qui l'avait amené.

J'appris plus tard que cette supposition était juste; j'appris aussi des choses qui étaient restées inexplicables pour moi : la porte laissée fermée, malgré la promesse qui m'avait été faite, et la présence de monsieur Bonsenne dans la maison de Charistie.

Ce jour-là même, monsieur Bonsenne, étonné de ne pas me voir comme à l'ordinaire, s'informa à sa femme et à Alison du motif de mon absence.

Alison se contenta de répondre à son père :

— Je ne pense pas qu'il vienne ce soir.

Un regard de madame Bonsenne adressé à Alison prêta à cette réponse un sens plus étendu qu'elle ne l'avait par elle-même.

Monsieur Bonsenne interrogea vivement sa femme et sa fille.

La manière embarrassée dont elles répondirent le rendirent plus pressant, et madame Bonsenne, qui ne savait pas résister aux violences de son mari, finit par lui avouer la vérité.

— Mais, s'écria monsieur Bonsenne, savez-vous ce que vous avez fait? savez-vous que monsieur Deslaurières a fini par découvrir la retraite de sa femme,

qu'il passe les journées à rôder autour du village de Fleury, et que s'il rencontre Michel, il peut en arriver un horrible malheur?

Aussitôt monsieur Bonsenne était parti pour Fleury, où il m'avait précédé.

Là, malgré toutes les prières suppliantes de madame Deslaurières, malgré le serment qu'elle lui faisait de ne plus me revoir, quoiqu'elle lui proposât d'être présent à notre dernière entrevue, il ne voulut pas absolument consentir à ce que je fusse introduit dans la maison.

Il ferma lui-même la porte du jardin quelques instants avant l'heure de mon arrivée.

Comme il l'avait trop malheureusement prévu, monsieur Deslaurières rôdait autour de la maison de sa femme.

Il avait vu la porte du jardin entr'ouverte, et soupçonnant le motif de cette précaution, il s'était éloigné en se portant dans l'une des allées qui aboutissaient à la route de Paris : bientôt il m'avait vu passer.

C'est alors que l'idée de sa vengeance lui était venue.

Il était rentré dans la misérable auberge où il avait loué une chambre, et après s'être fait servir une bouteille d'eau-de-vie, au fond de laquelle il avait puisé le courage nécessaire à l'accomplissement de sa ven-

geance, il en était sorti emportant avec lui une paire de pistolets sur le bois desquels il avait écrit, par une de ces bizarres extravagances d'un esprit égarée une fameuse légende qu'il avait parodiée ainsi :

Ultima ratio maritorum!

Quel que fût le délire de l'ivresse où était plongé monsieur Deslaurières, il avait cependant pris la précaution de s'assurer que j'étais entré dans la maison, et il avait dû s'en croire certain lorsque, après avoir laissé la porte du jardin entr'ouverte, il l'avait trouvée fermée.

Ce fut alors qu'il se présenta chez sa femme.

Il renversa brutalement la femme qui vint lui ouvrir la porte, traversa la petite cour qui précédait la maison, et s'élança vers une porte-persienne qui ouvrait sur la chambre de Charistie.

Ce fut à cette porte qu'il frappa les coups qui avaient retenti jusqu'à moi.

Monsieur Bonsenne, reconnaissant la voix de monsieur Deslaurières et voulant faire cesser le scandale de ses cris et des insultes qu'il proférait, ouvrit d'abord la fenêtre, puis la persienne.

Mais à peine l'eût-il poussée que monsieur Deslaurières, que son ivresse et sa fureur aveuglaient, tira sur

la personne qui se présenta devant lui, et renversa monsieur Bonsenne, la tête fracassée.

Madame Deslaurières s'élança aussitôt, et reçut le second coup de feu, qui lui traversa le bras.

Tout cela dura à peine une minute, et certes monsieur Deslaurières aurait pu échapper, s'il l'avait voulu; mais aussitôt son crime commis, il s'assit paisiblement sur le perron de la maison en disant à ceux que le bruit avait éveillés :

— Allez chercher le maire maintenant, pour qu'il dresse procès-verbal.

Il s'était donc laissé paisiblement arrêter jusqu'à l'arrivée du magistrat. Ce n'est qu'alors qu'il avait appris que sa vengeance s'était trompée de victime.

C'est alors que son emportement avait forcé de le garrotter et de le mettre dans l'état où je l'avais trouvé.

Cependant j'étais dans ma prison, ignorant toutes ces circonstances et cherchant à m'assurer, en écoutant attentivement, si c'était véritablement monsieur Deslaurières qui était près de moi.

Soit que je n'eusse pas bien examiné la cloison qui nous séparait, soit qu'il eût changé sa lumière de place et que les rayons vinssent frapper un endroit jusque-là demeuré dans l'obscurité, je finis par découvrir une petite fissure à laquelle j'appliquai mon œil. Je pus re-

connaître à travers cette fente presque imperceptible monsieur Deslaurières, assis, le dos tourné vers moi, en face d'une muraille unie.

Au-dessus de la tête de monsieur Deslaurières et à sept ou huit pieds du sol, je crus reconnaître une lucarne grillée, et je m'assurai que je ne m'étais pas trompé en remarquant que ma chambre en avait une absolument pareille.

Monsieur Deslaurières levait souvent la tête vers cette lucarne, comme pour en mesurer la hauteur, et à chaque fois je le voyais s'agiter d'un mouvement rapide et égal.

Je cherchais à m'expliquer le motif de cette espèce d'exercice, lorsque tout à coup je le vis étendre ses bras et secouer les mains.

Il venait de couper la corde qui lui nouait les poignets, et quoiqu'il parût éviter de faire le moindre bruit, il ne put s'empêcher de laisser échapper un long soupir de satisfaction.

Dès qu'il eut les mains libres, il s'empressa de délier les cordes qui lui attachaient les pieds et se leva enfin.

Ce n'était que fort difficilement que je pouvais le suivre dans les mouvements qu'il faisait, car c'est à peine si le champ visible que me montrait la fissure que j'avais trouvée occupait quatre pieds de large et sept ou huit pieds de haut.

Monsieur Deslaurières disparut dans un des angles de sa chambre, je fus plus d'un quart d'heure sans voir autre chose que la chaise restée vide au pied de la fenêtre.

Je m'étais retiré de mon poste d'observation, supposant que monsieur Deslaurières avait trouvé quelque endroit plus commode pour se reposer, lorsqu'un bruit léger me fit regarder de nouveau.

Je vis monsieur Deslaurières debout sur la chaise, le bras en l'air et, d'après ce que je pensai d'abord, cherchant à atteindre les barreaux de la lucarne afin de tenter une évasion.

La lumière était incertaine, je voyais mal les gestes de monsieur Deslaurières.

Cependant je trouvais qu'il hésitait longtemps à tenter l'escalade qu'il avait méditée.

Tout à coup je vis Deslaurières s'arrêter, il chassa violemment du pied la chaise sur laquelle il était monté, et à l'instant même je vis son corps pendu à la corde qu'il avait attachée aux barreaux de la lucarne et ses membres s'agiter dans les premières convulsions de la mort qu'il voulait s'infliger.

Je poussai un cri terrible, je frappai à la cloison, je frappai à la porte de mes deux poings fermés, j'appelai, je criai, mais plus de dix minutes se passèrent avant que la voix rauque du concierge me criât d'en bas :

— Ah çà ! voulez-vous vous taire, là-haut, ou je vais vous mettre à la raison !

Ce qu'il me fallut de menaces, de prières, de cris, pour déterminer cet homme à monter, est inouï.

Je l'entendis enfin gravir péniblement l'escalier.

Au moment où il mettait la clef dans la serrure de ma porte, je m'empressai de lui dire :

— Dépêchez-vous, le prisonnier d'à côté vient de se pendre.

Le geôlier retira la clef sans m'ouvrir, et la passa à la porte de l'autre chambre.

Je l'entendis ouvrir et je crus qu'il allait se précipiter vers le malheureux que je voyais s'agiter encore dans ses dernières convulsions, mais je l'entendis s'écrier seulement :

— Tiens, c'est vrai ! je vais aller chercher monsieur le maire.

J'eus beau l'appeler, j'eus beau crier, il ne me répondit pas et s'éloigna, et je restai seul, l'œil attaché à cette étroite fissure, voyant devant moi s'éteindre par degrés les mouvements convulsifs qui attestaient les souffrances de monsieur Deslaurières.

Cet homme, je le haïssais et je le méprisais, cet homme avait comblé la mesure des vices, et il venait de commettre deux crimes qui avaient frappé le meilleur ami

qui me restait et la seule femme que j'eusse aimée, et cependant je ne puis dire quelle horreur j'éprouvais à voir cette agonie qui l'agitait ainsi devant moi, sans que je pusse lui porter le moindre secours ; et tel était cependant l'effroyable attrait de ce spectacle de mort, que je ne pus en détacher mes yeux, cherchant dans un reste de mouvement l'espoir que l'on n'arriverait pas trop tard.

Je ne sais combien de temps dura cette espèce de vertige qui me tenait attaché à cet affreux spectacle, j'entendis enfin monter rapidement l'escalier.

Un homme s'élança dans la chambre et coupa la corde, le corps de monsieur Deslaurières tomba à terre, et ce fut à ce moment que la force me manqua et que moi-même je tombai évanoui dans la prison.

XXXVII

SUITE

Les conséquences de ces événements furent si graves et si multipliées, que j'aurais trop de peine à les rapporter toutes ici.

La première et la plus importante fut de laisser Charistie libre.

Mais je frémis de penser encore à quel prix, et, si je puis parler ainsi, sous quelle terrible condition.

La mort de monsieur Deslaurières fit grand bruit, Monsieur Bonsenne ne survécut à sa blessure que le temps nécessaire pour écrire les explications que j'ai données plus haut.

La justification de madame Deslaurières, la mienne, ressortaient pleinement de ce dernier témoignage.

Les investigations nombreuses de la justice, les dépositions des domestiques de la maison de Charistie, celles de ses voisines, démontrèrent jusqu'à l'évidence combien j'étais resté de fait étranger à cet événement; mais le monde ne s'accommode pas de ces faciles vérités.

Comment me trouvais-je précisément là à cette heure?

Si monsieur Deslaurières m'avait soupçonné chez sa femme ce jour-là, c'est que j'y étais probablement venu la veille et tous les jours précédents.

Qui sait même si je n'y étais pas, et si, à la voix de monsieur Deslaurières, je ne m'étais pas lâchement échappé par la porte du jardin.

Les uns disaient que j'attendais le départ de monsieur Bonsenne pour entrer, d'autres ne s'arrêtaient pas en si beau chemin de suppositions calomnieuses, et prétendaient avoir de bonnes raisons pour croire que monsieur Bonsenne était un complaisant qui avait reçu sa juste punition.

Que sais-je tout ce qui fut inventé à ce sujet ?

Ne faudrait-il pas des volumes pour rapporter la moitié des propos qui peuvent se dire en huit jours dans les salons de Paris sur un pareil événement?

Le résultat de tout cela fut que, de toutes les femmes perdues, madame Deslaurières fut la plus perdue.

On fit des phrases de rhétorique pour dire qu'après s'être vautrée dans la boue, elle s'était plongée dans le sang.

Il y eut bien peu de ces hommes à cravate blanche et à gilet noir qui se privèrent de cette métaphore.

Quant à moi, les plus indulgents me trouvèrent un niais, les autres prédirent que mon avenir répondrait à mon présent, et il y eut entre ceux qui m'attaquaient et ceux qui me défendaient des paris ouverts sur la question de savoir si je romprais avec l'horrible coquine qu'on appelait madame Deslaurières, ou si je continuerais ma liaison avec elle.

Il faut le dire à l'honneur de tous ceux qui s'occupèrent de moi, pas un d'eux ne me méprisa assez dans sa pensée pour me croire capable d'épouser ma complice.

Et cependant déjà une main mourante m'avait écrit :

« Si tu es un honnête homme, tu dois à l'infortunée que tu as achevé de perdre ta fortune et ton nom. »

Cette main était celle de monsieur Bonsenne, et la voix d'Alison, cette voix que le malheur avait rendue sévère et vraie comme une voix divine ; cette voix m'avait montré mon devoir dans ce mariage.

Et moi-même enfin, osant pour la première fois prendre le parti de mon cœur et de mon bonheur contre le monde, je m'étais dis que Charistie serait ma femme, je le lui avais dit, je le lui avais juré.

Et comme, épouvantée de la fatalité qui la poursuivait, elle me refusait avec énergie, je l'avais tellement accusée de froideur, d'ingratitude et d'indifférence, qu'elle avait accepté avec terreur cette promesse de bonheur comme une autre menace de mort.

C'est qu'elle connaissait le monde mieux que moi et la vie mieux que moi; c'est qu'elle me connaissait mieux que moi-même, et qu'aux souffrances qu'elle avait souffertes elle avait prévu ce qui lui restait à souffrir.

O vous, madame, pour qui j'écris ces lignes, je m'en accuse devant vous pour que vous me connaissiez tout entier.

Si vous saviez quelle fatale existence je fis à cette femme, le jour où je la forçai de se résigner à l'honneur de porter mon nom : soupçons jaloux, doutes perpétuels, remontrances incessantes sur ma position perdue, reproches mal déguisés du sacrifice que je lui faisais; tout cela venait la torturer et la frapper au cœur, non

pas brutalement, mais loyalement, par des demi-mots, par des allusions, par des réticences derrière lesquelles je m'abritais pour nier mes cruautés dès que je l'en voyais gémir avec trop de désespoir.

Malheureux aussi de mon côté, madame, car tous ces bruits que je viens de vous rapporter, je les entendais bourdonner autour de moi.

Ils m'arrivaient aussi par des demi-mots, par des réticences; ils m'arrivaient par cette voix infâme dont on subit la puissance tout en la niant; des lettres anonymes me parlaient de la maîtresse dévergondée de Victor Bonsenne, de Molinos, de Morinlaid; d'autres me félicitaient de ma prochaine union avec la veuve du pendu, d'autres me retraçaient les circonstances burlesques de ce faux empoisonnement; les méchants savent tout et disent tout.

Ce que je souffrais est impossible à vous décrire.

Cependant cette rébellion native que je porte en moi avait enfin mis flamberge au vent contre le monde.

Ma résolution était prise, et j'y persévérai, mais comme on persévère dans le malheur.

Vous dire tous les tourments, tous les désespoirs, toutes les irrésolutions, tous les retours d'une année entière de luttes, ce serait vouloir décrire un long et perpétuel orage ballottant sans cesse le même cœur sans le briser tout à fait.

Enfin, madame, le jour vint (et permettez-moi de

passer vite sur ce jour fatal), le jour vint où ce mariage dût s'accomplir.

Nous étions libres tous les deux : moi orphelin, elle veuve.

Nul obstacle légal ne s'était opposé à notre union et ne nous avait averti qu'elle occupait le monde.

Nous avions cru tout préparer dans le plus profond secret.

Pauvre fou que j'étais ! un mariage qu'on cache, une femme qu'on n'ose présenter au monde, le front haut !

C'était dans un petit village des environs de Paris, c'était à une heure très-matinale de la journée; nous sortîmes presque furtivement de sa maison.

Nous arrivâmes devant la petite avenue qui conduisait à la porte de la mairie.

O surprise et terreur inconcevable ! cette avenue était bordée de voitures aux portières desquelles se montraient des têtes curieuses.

A la première, je vis madame de Frobental; plus loin, Justine, qui s'appelait, dit-on, madame Molinos, et madame Smith, qui avait vaincu l'invincible obstination de monsieur de Favreuse, et qui portait le noble nom de cet intrépide vieillard.

Plus loin, monsieur de Sainte-Mars et sa nouvelle épousée faisant danser un jeune enfant sur ses genoux ; enfin, riant et parlant haut, dans une voiture décou-

verte, Fanny Guillotin, qu'on appelait la marquise de Pavie et qui avait le droit de se faire appeler ainsi.

Ce fut pour moi comme l'apparition d'autant de spectres insolents qui venaient me cracher leur rire et leurs insultes au visage.

Je me sentis pris d'un frisson mortel, un vertige étrange fit tourner autour de moi tous ces visages avides et curieux.

Je portai de tous côtés mes yeux éperdus; je rencontrai enfin le regard calme et résolu de Charistie, qui me dit en me tendant la main :

— Eh bien, venez-vous?

Je ne puis vous dire ce qui se passa dans mon cœur.

C'est ainsi que fuit le soldat devant toute l'armée qui le regarde et qui rougit de son infamie; c'est ainsi qu'on devient bas et lâche, mais quelque chose de plus fort que moi m'étreignit le cœur.

Je retirai ma main, et plus lâche que le soldat qui fuit devant l'ennemi de son pays, je m'échappai en m'écriant :

— Non, jamais!... jamais!...

Est-il nécessaire que je pousse plus loin ce récit? faut-il que je vous dise jusqu'au bout tout le mal que j'ai fait?

Le soir même de ce jour, lorsque je me demandais encore si ce que j'avais vu, si ce que j'avais fait n'était pas un rêve épouvantable, un billet vint me donner l'assurance de mon erreur et de ma lâcheté : il était de madame Deslaurières.

Voici ce qu'elle m'écrivait :

« Michel,

» J'ai voulu savoir tout d'un coup et pour toujours si vous auriez le courage du sacrifice que vous me faisiez.

» C'est moi qui avais invité toutes les personnes que vous avez vues ce matin.

» Pas une n'y a manqué : la peur les avait fait venir, car vous savez leur secret à toutes.

» La peur vous a fait fuir devant elles, qui tremblaient devant vous.

» L'épreuve a été cruelle, elle a décidé de moi.

» Adieu, Michel. Dieu garde de votre amour une femme qui n'aurait pas comme moi le courage de mourir.

» Adieu. »

Quand j'eus lu ce billet, honteux et repentant, désespéré, je courus chez Charistie.

Alison veillait à la porte de la chambre où l'infortunée reposait, morte, sur le lit nuptial que je lui avais préparé.

Alison me chassa, non pas comme on chasse un furieux qui a tué, mais comme on chasse un laquais qui entre où sa place n'est pas.

Oh! ce mépris je l'ai mérité, madame. Et maintenant que vous avez lu ce récit, vous savez pourquoi j'ai défendu dans le salon de madame de B*** cette madame Fazio que je ne connais pas.

Maintenant, vous savez pourquoi j'ai traité comme le dernier des hommes cet homme qui crachait si légèrement sa bave de médisance sur la réputation d'une femme.

Savez-vous, après ce que vous venez de lire, si cette médisance n'était pas une calomnie? savez-vous si cet homme, qui croyait railler, n'assassinait pas? ..

FIN.

Splendeurs et Misères des Courtisanes. — Esther heureuse. — A combien l'amour revient aux vieillards. — Où mènent les mauvais chemins, 1 vol. de 400 pages........................ 1 fr.
La Dernière Incarnation de Vautrin.—Un Prince de la bohême. — Un Homme d'affaires. — Gaudissart II. — Les Comédiens sans le savoir, 1 vol. de 380 pages........................ 1 fr.
La Cousine Bette (*Parents pauvres*), 1 vol. de 452 pages........ 1 fr.
Le Cousin Pons (*Parents pauvres*), 1 vol. de 384 pages......... 1 fr.

Scènes de la Vie de province

Le Lys dans la Vallée, 1 vol. de 340 pages...................... 1 fr.
Ursule Mirouët, 1 vol. de 360 pages............................ 1 fr.
Eugénie Grandet, 1 vol. de 320 pages........................... 1 fr.

A. DE LAMARTINE

Geneviève, Histoire d'une Servante, 1 vol. de 320 pages....... 1 fr.

ÉMILE DE GIRARDIN

La Politique universelle, 1 vol. de 460 pages................... 1 fr.

GEORGE SAND

Mont-Revêche, 1 vol. de 350 pages.............................. 1 fr.
La Filleule, 1 vol. de 320 pages............................... 1 fr.
Les Maitres Sonneurs, 1 vol. de 320 pages...................... 1 fr.

Mme E. DE GIRARDIN (œuvres littéraires)

Nouvelles, 1 vol. de 385 pages................................. 1 fr.
Marguerite, ou Deux Amours, 1 vol. de 320 pages............... 1 fr.
Monsieur le Marquis de Pontanges, 1 vol. de 350 pages......... 1 fr.
Poésies (complètes), 1 vol. de 370 pages....................... 1 fr.
Le Vicomte de Launay (Lettres parisiennes), avec portrait en taille-douce, 3 vol....................................... 3 fr.

ALEXANDRE DUMAS (publié par)

Impressions de Voyage : *de Paris à Sébastopol*, du docteur F. Maynard, 1 vol. de 320 pages............................... 1 fr.

ALPHONSE KARR

Histoires normandes, 1 vol. de 330 pages....................... 1 fr.
Devant les tisons, 1 vol. de 360 pages......................... 1 fr.

FRÉDÉRIC SOULIÉ

La Lionne, 1 vol. de 364 pages................................. 1 fr.
Julie, 1 vol. de 380 pages..................................... 1 fr.
Le Maitre d'École, 1 vol. de 380 pages......................... 1 fr.
Les Drames inconnus, 5 vol..................................... 5 fr.

JULES SANDEAU

Un Héritage, 1 vol. de 300 pages............................... 1 fr.

LE DOCTEUR L. VÉRON

Mémoires d'un Bourgeois de Paris, 5 vol........................ 5 fr.
Cinq cent mille francs de rente, 1 vol. de 384 pages.......... 1 fr.

STENDHAL (BEYLE)

La Chartreuse de Parme, 1 vol. de 500 pages.................... 1 fr.
Chroniques et Nouvelles, 1 vol. de 320 pages................... 1 fr.

LÈON GOZLAN

La Folle du logis, 1 vol. de 320 pages........................... 1 fr.

PHILARÈTE CHASLES

Souvenirs d'un Médecin, 1 vol. de 320 pages........................ 1 fr.

Mme ÉMILE DE GIRARDIN, T. GAUTIER, SANDEAU, MÉRY

La Croix de Berny, 1 vol. de 320 pages............................ 1 fr.

ALEXANDRE DUMAS FILS

Diane de Lys, 1 vol. de 320 pages................................. 1 fr.
Le Roman d'une Femme, 1 vol. de 400 pages......................... 1 fr.
La Dame aux perles, 1 vol. de 400 pages........................... 1 fr.
Trois Hommes forts, 1 vol. de 320 pages........................... 1 fr.
Le Docteur Servans, 1 vol. de 300 pages........................... 1 fr.
Le Régent Mustel, 1 vol. de 350 pages............................. 1 fr.

CHAMPFLEURY

Les Bourgeois de Molinchart, 1 vol. de 320 pages.................. 1 fr.

AMÉDÉE ACHARD

La Robe de Nessus, 1 vol. de 320 pages............................ 1 fr.
Belle-Rose, 1 vol. de 560 pages................................... 1 fr.
Les Petits-Fils de Lovelace, 1 vol. de 400 pages.................. 1 fr.

JULES GÉRARD (LE TUEUR DE LIONS)

La Chasse au Lion, ornée de 12 magnifiques gravures, par G. Doré, 1 vol. de 320 pages.. 1 fr.

MÉRY

Une Nuit du Midi (scènes de 1815), 1 vol. de 320 pages........... 1 fr.

Mme MANOEL DE GRANDFORT

L'Autre Monde, 1 vol. de 320 pages................................ 1 fr.

LE COMTE DE RAOUSSET-BOULBON

Une Conversion, 1 vol. de 284 pages............................... 1 fr.

LE DOCTEUR FÉLIX MAYNARD

Souvenirs d'un Zouave devant Sébastopol, 1 vol. de 300 pages... 1 fr.

Mme LAFARGE (née Marie Capelle)

Heures de Prison, 1 vol. de 320 pages............................. 1

FÉLIX MORNAND

La Vie de Paris, 1 vol. de 320 pages.............................. 1 fr.

ARNOULD FREMY

Les Maitresses parisiennes, 1 vol. de 320 pages................... 1 fr.
Les Confessions d'un Bohémien, 1 vol. de 336 pages................ 1 fr.

MISS EDGEWORTH

Demain, 1 vol... 1 fr.

CH. DE BOIGNE

Petits Mémoires de l'Opéra, 1 vol. de 360 pages................ 1 fr.

EUGÈNE CHAPUS

Les Soirées de Chantilly, 1 vol. de 320 pages.................... 1 fr.

Mme ROGER DE BEAUVOIR

Confidences de Mlle Mars, 1 vol. de 320 pages.................... 1 fr.
Sous le masque, 1 vol. de 350 pages.............................. 1 fr.

CH. MARCOTTE DE QUIVIÈRES

Deux Ans en Afrique, 1 vol. de 320 pages......................... 1 fr.

MAXIME DU CAMP

Mémoires d'un Suicidé, 1 vol. de 320 pages....................... 1 fr.
Les Six Aventures, 1 vol. de 360 pages........................... 1 fr.

HIPPOLYTE CASTILLE

Histoires de Ménage, 1 vol. de 300 pages......................... 1 fr.

Mme MOLINOS-LAFITTE

L'Éducation du foyer, 1 vol. de 320 pages .... 1 fr.

HENRY MONNIER

Mémoires de monsieur Joseph Prudhomme, 2 vol..................... 2 fr.

ÉDOUARD DELESSERT

Voyages aux Villes maudites, 1 vol. de 288 pages................. 1 fr.

FRANCIS WEY

Le Bouquet de Cerises, 1 vol. de 360 pages....................... 1 fr.

MOLIÈRE (œuvres complètes)

Nouvelle édition par Philarète Chasles, 5 vol.............. le vol. 1 fr.

LÉOUZON LE DUC

L'Empereur Alexandre II, avec portrait, 1 vol.................... 1 fr.

STERNE

Œuvres posthumes, avec portrait de Sterne, 1 vol................. 1 fr.

NESTOR ROQUEPLAN

Regain : la Vie parisienne, 1 vol................................ 1 fr.

THÉOPHILE GAUTIER

Salmis de Nouvelles, 1 vol....................................... 1 fr.

PIERRE BERNARD

La Bourse et la Vie, 1 vol....................................... 1 fr.

CRÉTINEAU-JOLY

Scènes d'Italie et de Vendée, 1 vol.............................. 1 fr.

DE LONLAY

Le Grand Monde russe, 1 vol...................................... 1 fr.

PAULIN LIMAYRAC

La Comédie en Espagne, 1 vol..................................... 1 fr.

OUVRAGES A PRIX DIVERS

A. DE LAMARTINE

LECTURES POUR TOUS, 1 vol. in-18........................... 2 50

ÉMILE DE GIRARDIN

SOLUTION DE LA QUESTION D'ORIENT, 1 vol. in-8o................ 2 50
L'EXPROPRIATION ABOLIE PAR LA DETTE FONCIÈRE CONSOLIDÉE, 1 v. in-8o 2 »
UNITÉ DE RENTE ET UNITÉ D'INTÉRÊT, 1 vol. in-8o............... 2 »
LES CINQUANTE-DEUX, réunis en 11 vol. in-18.................. 6 »
L'ORNIÈRE DES RÉVOLUTIONS, 1 vol. in-8o...................... 1 »

GOLDENBERG, ancien représentant à l'Assemblée législative.

DE L'AVENIR DE NOTRE SOCIÉTÉ, 1 vol. in-8o.................... 1 »

LE PRINCE DE LA MOSKOWA

LE SIÉGE DE VALENCIENNES, 1 vol. in-18, avec carte............ 1 »

AURÉLIEN SCHOLL

LES ESPRITS MALADES, 1 vol. in-18............................ 1 50

J. CRÉTINEAU-JOLY

LE PAPE CLÉMENT XVI, seconde et dernière lettre au père Theiner, 1 vol. in-8o....................................... 3 »

LE Dr FÉLIX ROUBAUD

LA DANSE DES TABLES, phénomènes physiologiques démontrés, avec gravure explicative, 2e édition, 1 vol. in-18 .... 1 »

F. DESSERTEAUX

LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE, du Tasse, traduite en vers, octave par octave, 1 vol. in-18 .... 1 »

LE CAPITAINE MAYNE REID

LES CHASSEURS DE CHEVELURES, in-4o, avec illustration............ 1 »

A. PEYRAT

UN NOUVEAU DOGME, histoire de l'immaculée Conception, 1 v. in-18. 1 »

A. MORIN

COMMENT L'ESPRIT VIENT AUX TABLES, 1 vol. in-18.............. 1 50

LE MAJOR WARNER

SCHAMYL, le Prophète du Caucase, 1 vol. in-18.................. » 50

UN ASTROLOGUE

LA COMÈTE ET LE CROISSANT, présages et prophéties sur la guerre d'Orient, 1 vol. in-32... » 50

